This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NARDECCHIA

MAR 2 7 1907

Theatre

NPD

NP

THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT.

13242

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

401086

PIECES

Contenues en ce III Volume.

On ne badine point avec l'Amour, page 1

La Choſe impoſſible, 103

La Reſſemblance, 219

L'Occaſion fait le Larron, 311

ERRATA.

PAG. 14, dans les noms des Acteurs de la Scene trois, MOSCATEL, *lif. Moſcatel.* p. 108, dans les lignes italiques, *Dom Diego, de Roxas de Dom*, lif. Dom Diego de Roxas, de Dom.

Il y a pluſieurs (*à part.*) oubliés, que le lecteur ſuppléera facilement.

ON NE BADINE POINT AVEC L'AMOUR,

En Eſpagnol,

NO AI BURLAS CON EL AMOR;

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

AVERTISSEMENT.

Je donne encore cette piece de Calderon, parce qu'il m'a paru qu'elle avoit fourni à Moliere l'idée des Femmes Savantes. La copie eſt certainement bien au-deſſus de l'original. Moliere a embelli Calderon, comme il a embelli Plaute, quand il a daigné s'en approprier quelques pieces : mais il ſera aiſé de voir qu'il n'a pas pris de l'Auteur Eſpagnol, tout ce qui auroit pu convenir à un genie tel que le ſien. Les Femmes Savantes comme toutes les Comédies de ce créateur du théatre chez nous ſont vuides d'intrigue & même d'intérêt. Il y a ici des ſituations vraiment comiques qui auroient ajouté à ce qu'il me ſemble un grand luſtre à cette piece, ſi Moliere avoit jugé à propos d'en profiter. Telle eſt celle de la ſixieme Scene de la troiſieme Journée & pluſieurs autres. Au reſte le lecteur en jugera.

PERSONNAGES.

Dom ALONZO DE LUNA.

Dom JUAN DE MENDOZA.

Dom LOUIS.

Dom DIÉGO.

Dom PÉDRO HENRIQUE.

Dona BÉATRIX.

Dona LÉONOR.

INÈS, *suivante de Béatrix.*

MOSCATEL, *Valet de Dom Alonzo.*

ON NE BADINE POINT AVEC L'AMOUR.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM ALONZO DE LUNA, MOSCATEL *fort triſte.*

DOM ALONZO.

QUE diable as-tu donc? Il te paſſe pendant la journée mille fantaiſies par la tête. Tu n'es point prêt quand j'ai

beſoin de toi; tu réponds de travers : quand je t'appelle, tu t'en vas; quand je ne t'appelle point, tu viens. Me diras-tu ce que tu as?

MOSCATEL.

Ah, infortuné! (*Il ſoupire.*)

DOM ALONZO.

Comment, gueux! je crois que tu as la hardieſſe de ſoupirer!

MOSCATEL.

Eh bien! Monſieur, eſt-ce que pour être gueux on n'a pas le cœur ſenſible?

DOM ALONZO.

Paſſe pour ſe plaindre groſſiérement; mais ſoupirer! c'eſt le ſymptome de la délicateſſe.

MOSCATEL.

Hélas! ne trouverai-je perſonne pour me débarraſſer de cette délicateſſe?

DOM ALONZO.

Il eſt fou.

MOSCATEL.

Dites-moi, Monſieur, y a-t-il une paſſion plus délicate que l'amour?

DOM ALONZO.

Je pourrois te répondre que oui,

mais je veux bien convenir que non.

MOSCATEL.

Non? En ce cas si j'avois de l'amour, j'aurois donc de la délicateſſe?

DOM ALONZO.

Toi, de l'amour?

MOSCATEL.

Moi de l'amour.

DOM ALONZO.

Pour le coup je n'ai plus envie que de rire de tes impertinences.

MOSCATEL.

Ah, Monſieur! vous n'avez jamais ſu ce que c'eſt que d'être amoureux : vous n'eſtimez rien que la liberté; vous tournez en raillerie ce tendre nom de l'amour; vous vous moquez des femmes, vous badinez les hommes : je ne m'étonne pas que vous vouliez me railler, moi qui ai le cœur plein de la paſſion.....

DOM ALONZO.

Oh bien! je n'aime pas un Valet ſi paſſionné : tu n'as qu'à ſortir de chez moi.

MOSCATEL.

Voyez.....

DOM ALONZO.

Je ne veux rien voir.

MOSCATEL.

Mais, ſongez.....

DOM ALONZO.

Que veux-tu dire?

MOSCATEL.

Monſieur, dans les Comédies, on voit toujours un Maître amoureux & un Valet badin : permettez que tout change ici & qu'on voie pour la premiere fois un Maître ſans amour & un Valet ſenſible.

DOM ALONZO.

Non, tu ne reſteras pas ici un inſtant.

MOSCATEL.

Quoi! vous ne me donnez pas le tems de chercher un autre Maître?

DOM ALONZO.

Non, ſors dans ce moment.

SCENE II.

DOM ALONZO, MOSCATEL, DOM JUAN.

DOM JUAN.

QU'AVEZ-VOUS?

DOM ALONZO.

Un misérable qui est allé se fourer dans la tête la plus grande impertinence, la bassesse la plus vile.....

DOM JUAN.

Qu'est-ce donc?

DOM ALONZO.

Il est amoureux. En bonne foi concevez-vous une sottise pareille?

DOM JUAN.

J'avois cru que l'amour, au contraire, inspiroit la libéralité, la valeur, la politesse.

DOM ALONZO.

Point du tout: rien ne rend avare, lâche; rien n'étrecit le cœur comme l'amour.

DOM JUAN.

Que dites-vous?

DOM ALONZO.

Ecoutez-moi, je vais vous en donner la preuve. N'eſt-il pas vrai que dès qu'un homme eſt amoureux, il ne penſe plus qu'à ſa maîtreſſe; il n'eſt libéral que pour elle. Amis, domeſtiques, il oublie tout, il les ſacrifie à ſa paſſion : il me ſemble qu'il n'y a rien de ſi malheureux, de ſi lâche qu'un homme qui ſe rend ainſi eſclave d'un caprice.

DOM JUAN.

Le ton que vous prenez m'effraye : je venois vous demander un ſervice : mais il tend à favoriſer l'amour, & ſi vous le traitez ſi mal dans un Valet, j'ai à craindre que vous ne lui faſſiez pas plus de grace chez un ami.

DOM ALONZO.

Ce n'eſt pas la même choſe, Dom Juan. Vous êtes riche, noble & bien fait : c'eſt votre métier que d'aimer. Mais pourquoi ces coquins-là s'aviſent-ils de s'en mêler? Au reſte, pour vous faire voir que je ſais badiner & parler ſérieuſement quand il le faut, je ſuis

prêt à vous ſervir en tout. Parlez, que faut-il ?

DOM JUAN.

Le voici. Vous ſavez avec quelle ardeur j'aime la belle Dona Léonor Henrique, fille de Dom Pédro. Il eſt l'ancien ami de mon pere ; j'ai un libre accès dans ſa maiſon : il m'accepteroit certainement volontiers pour gendre. Cependant je n'oſe lui demander ſa fille, en voici la raiſon : il en a deux comme vous ſavez, & Léonor n'eſt que la cadette. Demander à Dom Pédro une de ſes filles ſans la nommer, il m'offrira ſans contredit Béatrix l'aînée : avouer que j'aime Léonor, c'eſt me rendre ſuſpect, & s'il ne veut pas la marier avant ſa ſœur, c'eſt m'expoſer à perdre l'entrée de la maiſon. Béatrix eſt un prodige de beauté, mais elle eſt pleine de caprices & de fantaiſies : elle a une idée étonnante de ſon eſprit ; elle a appris le Latin : elle fait des vers Eſpagnols, elle met une affectation ridicule dans ſon ajuſtement : elle ſe déshabille quatre fois le jour, & n'eſt jamais contente de ſa parure ; elle parle d'une façon ſi entortillée, qu'on auroit beſoin d'un commentaire

à chaque mot pour l'entendre. D'ailleurs elle mépriſe l'amour ; elle n'a jamais regardé un homme en face : elle eſt perſuadée que ſi l'on prenoit cette liberté avec elle, on tomberoit mort ſur le champ. Enfin, on n'a jamais rien vu de ſi oppoſé que le caractere des deux ſœurs. Par malheur je ne ſais ſi Béatrix a conçu quelque ſoupçon ou quelque jalouſie contre Léonor, mais elle s'attache à l'examiner : elle la ſuit comme ſon ombre. Cette nuit encore je m'étois rendu déguiſé ſous la fenêtre où j'ai coutume d'entretenir ma maîtreſſe. Léonor avoit ouvert ſa jalouſie : nous commencions à parler, quand Béatrix eſt arrivée derriere elle ; elle a fait un vacarme affreux, elle l'a arrachée de la fenêtre en diſant mille impertinences : elle lui a même donné à entendre qu'elle en avertiroit le pere : je ne ſais ſi elle m'a reconnu, ou plutôt je crains de le ſavoir : je voudrois être éclairci de tout cela, parce que la vie de ma charmante Léonor eſt peut-être en danger, ſi nous ſommes découverts. Je crois avoir trouvé un moyen de ſavoir ce qui en eſt, ſans m'expoſer à redoubler la fureur de Béatrix ; c'eſt d'envoyer votre

Valet à Inès la Suivante de Léonor, avec un billet pour ſa maîtreſſe : n'étant point à moi, il n'y aura point de riſque. Par-là, je ſaurai ſi Léonor eſt en danger, & alors je la tirerai de ſa maiſon, dût l'univers entier s'y oppoſer. J'ai même compté ſur votre ſecours pour cela, ſi j'en ai beſoin.

DOM ALONZO.

A la bonne heure : prends ce billet, Moſcatel ; cherche un moyen pour t'introduire dans la maiſon de Dom Pédro, & le rendre à la ſuivante qu'a nommée Dom Juan.

DOM JUAN.

Quoi ! ſi-tôt ?

DOM ALONZO.

Le plutôt eſt le meilleur. Allons, nous t'attendrons dans la rue.

MOSCATEL.

Mon maître ne ſait pas que j'aime Inès : je lui obéirai volontiers. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Que les amoureux ſont ſots ! en vérité, je ſuis bien heureux de ne m'être jamais attaché qu'à des Dames ſans difficulté. Dès que je parle on m'écoute, on ſe rend. Ma hardieſſe & ma

réuſſite ne dépendent jamais que de l'argent que j'ai dans ma poche.

DOM JUAN.

Voici la maiſon. Plaçons-nous ſous cette porte, qu'on ne nous voie pas.

DOM ALONZO.

Vous avez raiſon; mais qui ſont ces gens-là?

SCENE III.

DOM ALONZO, DOM JUAN *cachés*, DOM LOUIS, DOM DIÉGO, MOSCATEL *eſt ſuppoſé entré.*

DOM ALONZO.

Ils regardent la maiſon de votre maîtreſſe.

DOM JUAN.

L'un eſt un Dom Louis Ozorio, que je vois toujours ici dans la rue: je commence à m'en laſſer.

DOM ALONZO.

Eh bien, il n'y a qu'à le chaſſer;

DOM JUAN.

Non, ce n'eſt pas le tems, ne diſons rien.

DOM LOUIS.

Voilà donc où demeure la beauté que j'adore, dont l'eſprit ſurpaſſe encore les charmes.

DOM DIÉGO.

C'eſt donc avec cette femme ſi habile que vous voulez vous marier?

DOM LOUIS.

Oui, mon ami, & mes oncles doivent la demander dès aujourd'hui.

DOM DIÉGO.

Ma foi, tant pis pour vous.

DOM LOUIS.

Comment, tant pis! je trouve en elle la richeſſe, la naiſſance, la vertu, la beauté & l'eſprit.....

DOM DIÉGO.

C'eſt juſtement l'eſprit que je lui trouve de trop. Pour moi je ne veux pas que ma femme en ſache jamais plus que moi, pas même autant.

DOM LOUIS.

Le ſavoir peut-il jamais être un mal?

DOM DIÉGO.

Oui, quand il eſt déplacé. Il ſuffit qu'une femme ſache filer, coudre, mettre une piece où il en eſt beſoin. Du reſte, qu'a-t-elle à faire d'étudier la grammaire, de faire des poéſies ? (1)

DOM LOUIS.

Si c'eſt un défaut, il eſt ſi noble que l'excès même n'eſt point dangereux dans Béatrix.

DOM DIÉGO.

Il pourroit le paroître, à voir l'éloignement, la fierté qu'elle vous témoigne.

DOM LOUIS.

J'adore juſqu'à ſes rigueurs..... Voyons : nous voici dans la rue, tâchons de l'appercevoir

(*La ſcene change, elle repréſente l'appartement de Léonor.*)

---

(1) *Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,*
Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes, &c.

Femmes Sav.

SCENE IV.

LÉONOR, INÈS.

LÉONOR.

MA ſœur eſt-elle habillée ?

INÈS.

Elle eſt encore à s'ajuſter. Moi pour ne point m'impatienter à la voir toujours conſulter ſon miroir, je l'ai laiſſée.

LÉONOR.

Je tremble toujours, ma chere Inès, que cette capricieuſe n'aille apprendre à mon pere la ſcene de cette nuit.

INÈS.

Monſieur eſt ſorti de ſi bonne heure ce matin qu'elle n'a pas encore pu lui parler. Voyons, cherchons quelque moyen pour la prévenir.

LÉONOR.

Je n'en vois pas de plus ſage que de la gagner, de remettre entre ſes mains mon amour, mon bonheur, de

la forcer au ſecret à force de confiance. Que je ſuis à plaindre, Inès, de n'avoir plus d'autre reſſource!

SCENE V.

LÉONOR, INÈS, BÉATRIX *un miroir à la main.*

BÉATRIX.

HOLA, n'ai-je pas de Suivante ici?

INÈS.

Me voilà: que voulez-vous?

BÉATRIX.

Que vous m'ôtiez ce morceau de cryſtal & que vous me donniez des couvre-mains (2).

(2) Il y a dans l'Eſpagnol le mot Grec *chiroteca* qui ſignifie la même choſe. Il ne m'a pas été poſſible de rendre le comique de cette ſcene; il conſiſte dans le mêlange affecté que fait Béatrix des mots Latins & Grecs avec ceux de ſa Langue. J'ai tâché d'y ſubſtituer des équivalens qui fiſſent entendre le ton

INÈS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des couvre-mains ?

BÉATRIX.

Qu'eſt-ce ? des gants, apparemment, puiſqu'il faut ſe ſervir de termes ignobles.

INÈS.

Je retiendrai ce nom-là : les voici.

BÉATRIX.

Il faudra donc toujours que j'aie des procès avec l'ignorance ! Inès ?

INÈS.

Mademoiſelle.

BÉATRIX.

Va chercher dans ma bibliotheque un Ovide, non pas les Métamorphoſes, non pas l'Art d'aimer, mais le Remede de l'Amour. C'eſt celui-là que je veux.

---

précieux & l'étalage d'érudition dont ſe pare la ſœur de Léonor. Il ne ſeroit pas poſſible de traduire en Eſpagnol les ſcènes où paroiſſent l'Armande & la Beliſe des femmes Sçavantes. Moliere en a évidemment pris l'idée dans celles-ci ; mais en homme de génie, il a plié les perſonnages au goût de ſa Langue.

INÈS.

Comment voulez-vous que je ſache le trouver ? je ne ſais pas lire ſeulement dans un almanach.

BÉATRIX.

Sotte, eſprit bouché : à quoi te ſert donc le bonheur que tu as de vivre avec moi ?

LÉONOR.

Mon tour va venir.... Ma ſœur.

BÉATRIX.

Qui me parle ainſi ?

LÉONOR.

Vous le voyez, c'eſt moi qui embraſſe vos genoux.

BÉATRIX.

Arrêtez, ne m'approchez pas, vous terniriez la ſplendeur de ma chaſteté : allez, une femme qui fait l'amour à la faveur de la nuit (2), ne mérite pas de me regarder en face.

---

(2) Les diſcours ridicules de Béatrix le ſont au point qu'ils n'auroient eu aucun agrément en François. Je les ai adoucis & ſur-tout accourcis autant qu'il m'a été poſſible.

LÉONOR.

Ma chere Béatrix, au nom de votre ſcience & de vos charmes : ma ſœur !

BÉATRIX.

Non, je ne ſuis point la ſœur d'une libertine.

LÉONOR.

Comment, d'une libertine ?

BÉATRIX.

Oui, une ſœur qui a oſé ouvrir la fenêtre à la clarté de l'aſtre tremblant qui remplace le ſoleil, qui va parler à voix baſſe, qui donne de quoi rougir à la lumiere & de quoi ſe taire aux étoiles, qui..... Mais je remédierai à tout ; j'avertirai mon pere de votre conduite ; il ſaura qu'un adorateur.....

LÉONOR.

Et le connoiſſez-vous ?

BÉATRIX.

Moi ? eſt-ce que je connois un homme ?

LÉONOR.

Eh bien, je veux vous apprendre qui il eſt, dans quelle intention il me parloit.

BÉATRIX.

Quelle audace ! moi j'écouterois de pareilles horreurs !

LÉONOR.

Il faudra bien que vous l'écoutiez. Je n'ai pas besoin qu'avec vos folles visions, vous alliez me faire un crime d'une chose innocente.

BÉATRIX.

Innocente !

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

BÉATRIX.

Je ne vous donnerai qu'une attention indirecte.

LÉONOR.

Oh, directe ou non, que m'importe ? pourvu que vous m'écoutiez.... Mais qui vient ici ?

SCENE VI.

Les mêmes, MOSCATEL, *à la porte.*

LÉONOR.

INÈS, voyez qui c'eſt.

INÈS.

C'eſt quelqu'un qui cherche, Monſieur. (*En voyant Moſcatel.*) Quoi! c'eſt toi? Comment as-tu été aſſez hardi pour venir?

MOSCATEL.

O amour! tendre amour! je ſuis ici ton ambaſſadeur! auras-tu aſſez de pouvoir pour faire reſpecter en ma perſonne le droit des gens?

INÈS.

Que veux-tu?

MOSCATEL.

Doucement, ma chere Inès. Premierement, rendre une lettre à ta maîtreſſe pour Dom Juan. Il m'en a chargé parce qu'on ne me connoît

pas pour être à lui, & qu'ainſi on ne ſe doutera pas de quelle part je viens. Secondement j'ai à te parler de ma tendreſſe.

INÈS.

Bon, bon, dis à Dom Juan que j'ai reçu la lettre, que je la donnerai à Léonor & va-t-en vîte, je tremble que l'on ne te voie....

MOSCATEL.

Allons, cruelle, je pars : je vais ſoupirer loin de tes beaux yeux.

INÈS.

Va, va, je ne ſuis point ingrate : je te dirois je ne ſais combien de tendreſſes, ſi la frayeur ne me coupoit la parole : cours vîte ; mais, qu'entends-je? Monſieur, ſur l'eſcalier ! Je m'enfuis, je ne veux pas qu'il me trouve avec toi. (*Elle fuit.*)

MOSCATEL.

Ecoute, prends garde, attends.

*

SCENE

SCENE VII.

MOSCATEL, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

POURQUOI écouter? Pourquoi prendre garde? Pourquoi attendre?

MOSCATEL.

Ah Ciel! que lui dirai-je!

DOM PÉDRO.

Que faites-vous ici?

MOSCATEL.

Ce que je fais? Ne le voyez-vous pas?

DOM PÉDRO.

Tu ne parleras pas?

MOSCATEL.

Eh je cherche ce que je dois vous répondre.

DOM PÉDRO.

Qui es-tu?

MOSCATEL.

Je ſuis un honnête valet, s'il y en a de cette eſpece.

DOM PÉDRO.

Je ne me paye pas de tes sottises. Qui es-tu ?

MOSCATEL.

Cet homme-là est diablement vif.

DOM PÉDRO.

M'apprendras-tu ce que tu faisois ici ? Parle, malheureux, où je vais te faire périr sous le bâton.

MOSCATEL.

Ma foi, cela est trop sérieux. Eh bien, Monsieur, je suis le pauvre Moscatel, valet d'un certain Dom Alonzo de Luna.....

DOM PÉDRO.

De Luna !

MOSCATEL.

Oui, Monsieur, en vérité.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO.

DOM JUAN.

MOSCATEL eſt ici, Dom Pédro eſt entré après lui. Il faut aller ſecourir le pauvre diable qui eſt peut-être bien embarraſſé.

DOM ALONZO.

Entrez, je reſte à la porte, d'où je ſerai à vous au moindre beſoin.

DOM JUAN, *à Dom Pédro.*

Qu'avez-vous, Monſieur, vous paroiſſez ému?

DOM PÉDRO.

Voilà un coquin que je trouve ici ſeul & qui refuſe de me dire ce qu'il y cherche.

MOSCATEL.

(*A part.*) Voilà du renfort qui m'arrive, tirons-nous d'ici. (*Haut.*) Eh bien, je cherche, je cherche quel-

qu'un. On m'a dit qu'il demeuroit ici, je ſuis entré. Je n'ai vu perſonne à la porte. Je ſuis monté ſans rencontrer une ame à qui parler. Enfin, j'ai trouvé ici une péronelle, qui, en me voyant, m'a pris apparemment pour un larron. Elle s'eſt enfuie en criant. Je l'ai ſuivie pour la raſſurer. Je lui diſois écoute, prends garde, attends, quand Monſieur eſt arrivé, qui a mal pris les choſes....

DOM PÉDRO.

Et pourquoi t'es-tu troublé en me voyant?

MOSCATEL.

Parce que vous aviez l'air fâché & que je ſuis timide.

DOM PÉDRO.

Cela eſt bon, va-t-en.

MOSCATEL.

Dieu vous le rende. Je ſuis votre ſerviteur.

DOM PÉDRO.

(*A part*). Suivons-le pour ſavoir où il va. (*A Dom Juan.*) Mille pardons, Monſieur; mais j'ai quelque affaire.

DOM JUAN.

(*A part.*) Il veut suivre Moscatel, il faut l'en empêcher. (*A Dom Pédro.*) Moi je n'en ai point d'autre que celle de vous accompagner.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je lui échapperai. (*Haut.*) Allons. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

Je ne sais ce que cela signifie. Dom Pédro a quelque chose dans la tête. La façon dont il suit Moscatel, m'annonce qu'il a des soupçons; je ne sais ce qui en arrivera.

LÉONOR *en entrant.*

Pour le coup vous êtes bien dure....

INÈS.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle?

LÉONOR.

Cette impertinente de Béatrix, qui

me parle avec un orgueil insupportable, elle persiste toujours à vouloir avertir mon pere.

INÈS.

Les malheurs ne viennent jamais seuls. Savez-vous quel étoit cet homme qui sort d'ici ? Il étoit chargé d'une lettre de Dom Juan pour vous.

LÉONOR.

Donne, donne vîte, je veux y répondre sur le champ. Je n'ai point de tems à perdre dans le péril qui me menace. (*Elle lit.*) » Ma charmante maîtresse, j'ai peine à vous exprimer.....

INÈS.

Voilà votre sœur.

LÉONOR.

Ah! que devenir!

SCENE X.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

QUEL eſt donc ce papier que vous cachez après l'avoir lu (3)?

LÉONOR.

Moi !

BÉATRIX.

Vous.

LÉONOR.

Je ne ſais ce que vous voulez dire.

BÉATRIX.

Voilà une grande obſtination. Je veux voir cette feuille marquetée ſur laquelle une plume d'oie a tracé de petits caracteres avec une liqueur colorée.

---

(3) Béatrix pour dire que ce billet a été dans les mains de Léonor, ſe ſert d'un terme très-peu chaſte & peu digne d'une fille qui a dit, je ne connois point d'homme.

LÉONOR.

Puiſque vous ne voulez pas m'écouter quand je vous parle, je vous refuſerai auſſi ce que vous me demandez.

BÉATRIX.

Ma tendreſſe fraternelle ne peut s'arrêter à vos diſcours puiſqu'ils peuvent me tromper ; mais il n'en eſt pas de même du geſte que vous avez fait tout-à-l'heure pour cacher un billet. C'eſt-là ce qui m'inſpire une forte envie de le voir.

LÉONOR.

Et ſi je ne veux pas vous le montrer.

BÉATRIX.

Et ſi je veux le voir. Lâchez. (*Elle ſaiſit le billet.*)

LÉONOR.

Me duſſiez-vous battre, je ne le lâcherai point.

SCENE XI.

Les mêmes, DOM PÉDRO *arrive*; *les deux sœurs tirent le billet avec violence*, *& l'arrachent.*

DOM PÉDRO.

QU'AVEZ-VOUS donc? Quel papier vous disputez-vous? donnez-moi chacune ce morceau.

BÉATRIX.

Ce fragment que vous enlevez à ma foible main, vous apprendra les éclipses que souffre votre honneur.

LÉONOR.

Pour moi, mon pere, je ne sais ce qu'il y a d'écrit-là; puisque Béatrix le sait, apparemment qu'il étoit pour elle: elle étoit occupée à le lire quand je suis arrivée.

DOM PÉDRO, *à Béatrix qui veut parler.*

Taisez-vous.

LÉONOR.

J'ai voulu voir ce que c'étoit, & elle me l'a refusé. Nous avions toutes deux nos raisons, car moi sachant que Béatrix a commerce avec quelqu'un qui lui écrit des billets, qui lui parle la nuit à sa fenêtre, je me suis crue autorisée, quoique sa cadette, à en agir ainsi.

DOM PÉDRO.

Est-il vrai, Béatrix?

BÉATRIX.

Je ne sais, dans mon étonnement, que vous répondre. La colere m'enflamme & la surprise me glace. Croyez que toutes les fautes qu'elle accumule sur moi, c'est elle qui les a commises.

LÉONOR.

Voilà Inès qui y étoit; demandez-lui, mon pere.

BÉATRIX.

Oui, demandez-lui.

INÈS.

Moi! je n'ai ni yeux ni oreilles.

DOM PÉDRO.

Me voilà bien instruit. Infortuné que

je ſuis ! l'une des deux eſt coupable, & peut-être toutes deux le ſont. Que ferai-je dans cette incertitude ? Sortez, filles indignes, laiſſez moi.

BÉATRIX.

Croyez, Monſieur.....

DOM PÉDRO.

Ne parlez pas.

LÉONOR, *à part.*

O amour ! fais enſorte que le billet n'aille pas me confondre. (*Elles s'en vont.*)

DOM PÉDRO *à Inès.*

Reſte, toi. Tu as vu ſeule comment les choſes ſe ſont paſſées ; dis-moi.....

INÈS.

Que voulez-vous, Monſieur, que je vous diſe ? Je ne ſais rien.

DOM PÉDRO.

Je vois bien que tu crains de te brouiller avec celle des deux que tu dévoileras.

INÈS.

Mon devoir, Monſieur, eſt de me déclarer pour celle qui eſt en faute. Ainſi n'attendez rien de moi quand j'aurois vu quelque choſe, mais le

fait eſt que je ſuis arrivée un inſtant avant vous; elles étoient déja en querelle en ce moment, & je n'ai rien pu comprendre à leur diſpute. Voilà la pure vérité, foi d'honnête Suivante.

DOM PÉDRO.

Retire-toi donc auſſi, puiſque tu ne peux pas même me rendre le ſervice de m'éclairer dans mon malheur: mais les lumieres qu'elle me refuſe, je les trouverai peut-être dans les deux morceaux de ce billet; liſons.

« Je ne puis, ma chere ame, vous » exprimer combien je ſuis inquiet » d'apprendre que votre ſœur nous a » découverts cette nuit. Si elle en » avertit votre pere, inſtruiſez-m'en » ſur le champ, afin que je pourvoie » à votre ſûreté ».

Je n'en ſuis pas plus avancé, ce billet peut leur être adreſſé à toutes deux également; je ne vois encore rien qui les condamne, ni qui les juſtifie, & je ne ſais ſi je ſuis plus malheureux de ne pouvoir découvrir la vertu de l'une, que d'ignorer le crime de l'autre. Mais, voyons: le Valet de tantôt étoit ſans doute le négociateur

de cette intrigue funeſte. Il s'eſt dit envoyé par un Dom Alonzo de Luna. Sachons qui eſt l'homme qui porte ce nom; veillons ſur ſes démarches, & tâchons à force de ſoins de ſortir de ce cruel embarras.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre représente le devant de la maison de Dom Alonzo.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN, DOM ALONZO, MOSCATEL.

DOM ALONZO.

Nous avons bien fait de nous en aller.

MOSCATEL.

Oui, & moi bien mal d'entrer.

DOM JUAN.

Tu es heureux que l'idée me soit venue de te suivre de si près.

MOSCATEL.

Ma foi c'est pour vous-même que vous avez travaillé : car si vous n'étiez

pas arrivé, j'allois pardieu tout défiler.

DOM JUAN.

Que dis-tu, lâche?

MOSCATEL.

Je dis ce que j'aurois fait.

DOM JUAN.

Eſt-ce qu'un homme amoureux doit avoir ſi peu de cœur?

MOSCATEL.

Oui-da, Monſieur, prenez y garde, mon cœur, ma vie ne ſont plus à moi; les expoſer, ce ſeroit faire tort à la beauté à qui je les ai donnés, & je ne ſuis pas capable d'une trahiſon de cette eſpece.

SCENE II.

Les mêmes, INÈS, *voilée.*

INÈS.

MONSIEUR, Dom Juan.

DOM JUAN.

Qu'eſt-ce qui m'appelle?

INÈS.

C'eſt moi; il y a deux heures que je vous cherche.

DOM JUAN.

Qu'as-tu donc de ſi preſſé à me dire?

MOSCATEL.

Eh, vraiment, c'eſt ma friponne d'Inès : plaiſe au Ciel que mon Maître ne puiſſe pas ſeulement l'entrevoir!

INÈS.

Je vous apporte cette lettre.

DOM JUAN.

Attends, je vais la lire & y répondre. (*Il lit bas; Moſcatel ſe place entre Dom Alonzo & Inès.*)

DOM ALONZO.

Pardieu la drôleſſe paroît jolie!

MOSCATEL.

Aux coups d'œil qu'il lui adreſſe, mon honneur me paroît bien aventuré.

DOM ALONZO.

Moſcatel.

MOSCATEL.

Monſieur.

DOM ALONZO.

Si ta Maîtreſſe reſſembloit un peu à cette belle enfant-là, je pourrois t'excuſer.

MOSCATEL.

Ouais voilà qui va mal. Elle vous paroît donc bien?

DOM ALONZO.

Elle eſt charmante.

MOSCATEL.

Fi donc, au diable; elle eſt laide, vilaine comme un peché mortel.

DOM ALONZO.

Tu ne ſais ce que tu dis.

DOM JUAN.

Cela va bien; Léonor me mande que ſon pere ne ſait rien, elle l'a trompé par une ruſe dont elle ne m'inſtruit pas. Elle demande à me voir apparemment pour me mettre au fait; nous en cauſerons tantôt. Adieu, mon ami: allons, Inès. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Moſcatel, ne la laiſſe point partir, je veux lui dire un mot.

MOSCATEL.

Non pas, s'il vous plaît; vous n'avez rien à lui dire.

INÈS.

Que voulez-vous ?

DOM ALONZO.

Vous voir le visage, ma belle fille.

INÈS.

J'ai autre chose à faire que de satisfaire votre curiosité.

DOM ALONZO.

Tu tâches en vain de m'échapper. (*Il la suit.*)

MOSCATEL.

Il y va du nôtre, ne les perdons pas de vue.

SCENE III.

Le théatre repréſente l'appartement de Léonor.

LÉONOR, DOM JUAN.

LÉONOR.

VOILA comment je me ſuis tirée d'affaire.

DOM JUAN.

Il n'y a rien de plus ingénieux.

LÉONOR.

Sans cette idée nous étions perdus.

DOM JUAN.

Les ſoupçons de votre pere ſe partagent donc entre vous deux?

LÉONOR.

Avec une égalité parfaite : il ne ſait qui il doit accuſer, & dans l'incertitude il nous traite bien l'une & l'autre ; mais il me ſemble qu'il y auroit un moyen pour nous délivrer de Béatrix & réduire au ſilence cette ſur-

veillante incommode; s'il étoit poſſible de la prendre par le cœur & de lui faire éprouver pour un autre les mouvemens que vous m'avez inſpirés, nous ſerions bientôt ſûrs de ſa complaiſance.

DOM JUAN.

Cette idée eſt excellente. J'en fais mon affaire, j'amenerai ici avec moi un de mes amis, qui nous en rendra bon compte, je vous en réponds; mais elle vient ici.

LÉONOR.

Retirez-vous, ſongez à ce que je viens de vous dire, il n'y a point de meilleur parti.

SCENE IV.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

INFORTUNÉE! moi qui étois un phénix d'innocence & de vertu, me voilà donc confondue dans le rang des ames vulgaires. Mon honneur qui bril-

loit avec tant d'éclat, eſt triſtement éclipſé. Ah! ſcélérate de Léonor!....

LÉONOR.

Que me voulez-vous?

BÉATRIX.

Vous voilà donc, cruelle ennemie de mon repos! Que gagnez-vous à me noircir? J'en prends à témoin ce Dieu puiſſant, cet Archer qui dompte tous les cœurs. N'eſt-ce pas à vous que le billet s'adreſſoit?

LÉONOR.

Je n'en diſconviens pas.

BÉATRIX.

Eh pourquoi donc avoir intenté contre moi au tribunal paternel, une accuſation ſi déloyale? Pourquoi avoir terni la vérité par une dépoſition auſſi trompeuſe?

LÉONOR.

Pourquoi me le demandez-vous? aurois-je été vous ſuppoſer une paſſion répréhenſible ſi vous vous étiez montrée moins contraire à l'innocence de la mienne? N'accuſez que vous, ſœur inéxorable, de la ruſe que je me

ſuis permiſe. Eh bien, s'il faut vous l'avouer, oui, j'aime, j'adore, je brûle de la paſſion la plus vive..... Ah Ciel! c'eſt mon pere!

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, DOM PÉDRO. *Il arrive de façon que Léonor le voit, & Béatrix lui tourne le dos.*

DOM PÉDRO, *à part.*

QUOI! Léonor.... J'aime, j'adore, je brûle de la paſſion la plus vive.

LÉONOR, *à part.*

Il faut remédier à cela. (*Haut.*) Quoi! devant moi, vous oſez parler ainſi? je brûle d'une paſſion!

DOM PÉDRO.

Cela change la theſe.

LÉONOR.

Une femme de qualité, dire, je brûle!.... Allez, mon pere le ſaura, puiſque vous êtes aſſez imprudente pour me l'avouer.

BÉATRIX.

Que dites-vous ?

LÉONOR.

Arrêtez, ne m'approchez pas.

BÉATRIX.

Je ne vous conçois pas, Léonor.

LÉONOR.

Vous terniriez la ſplendeur de ma chaſteté.

DOM PÉDRO.

C'eſt Léonor qui eſt innocente.

BÉATRIX.

Ecoutez, ma ſœur.

LÉONOR.

Non, je n'écoute point une ſœur libertine. (*Elle s'en va.*)

BÉATRIX.

A-t-on jamais rien vu de pareil?

DOM PÉDRO.

Voilà donc qui eſt éclairci!

BÉATRIX.

Quoi! mon pere, vous êtes ici!

DOM PÉDRO.

Oui, j'y étois.

BÉATRIX.

Vous avez entendu ce que disoit Léonor?

DOM PÉDRO.

J'ai entendu ce que disoit Léonor.

BÉATRIX.

Vous savez donc à quoi vous en tenir sur mon compte?

DOM PÉDRO.

Je ne le sais que trop. Quoi! vous n'êtes pas honteuse d'avoir moins de vertu qu'une cadette.

BÉATRIX.

Que je suis malheureuse! que je suis infortunée! mon pere.... (1).

DOM PÉDRO.

Il n'y a ici ni malheur ni infortune, cela suffit, Béatrix. Je vois l'origine de tout ceci, c'est ma folle complaisance qui en est cause. Ce sont vos livres, vos études, qui vous ont fourré des amours romanesques dans

(4) Elle lâche deux mots Latins qui signifient ce que j'ai marqué ici.

la

la tête. Comptez que d'aujourd'hui il n'y a plus pour vous ni livres, ni études. Je ne veux pas voir un seul livre latin dans ma maison, que des heures. C'en est assez pour une femme; filez, brodez, cousez, voilà pourquoi vous êtes faite. Oubliez toutes vos ridicules sciences & comptez que vous êtes morte si je vous entends seulement encore prononcer une phrase extraordinaire. (*Il l'emmene.*)

SCENE VI.

Le théatre représente la maison de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, DOM JUAN MOSCATEL.

DOM JUAN.

J'ÉPROUVE bien en ce moment que l'amour a ses douceurs ainsi que ses amertumes. On a bien raison de dire que ce Dieu est un enfant qui tantôt pleure & tantôt rit. Hier, mon cher Dom Alonzo, j'ai imploré le

ſecours de votre courage, dans une occaſion que je croyois dangereuſe : aujourd'hui je n'ai pas moins beſoin de votre adreſſe & de votre eſprit.

DOM ALONZO.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

DOM JUAN.

Il eſt queſtion d'occuper la ſœur de ma maîtreſſe, de lui faire votre cour, de lui inſpirer enfin aſſez d'amour pour nous délivrer d'elle.

DOM ALONZO.

Arrêtez. Comment voulez vous que je faſſe ? Ai-je jamais rien ſu de ce qu'il faut pour plaire à ce que vous appellez une maîtreſſe ? Moi ! j'irois me camper tout un jour vis-à-vis une fenêtre, faire l'amour à une ſtatue, ſuivre une femme ſans ſavoir où elle va ! j'irois paſſer la nuit à attendre le moment de baiſer une main peut-être décharnée ! j'écrirois à chaque inſtant des billets où il n'y auroit pas de ſens commun ! j'entendrois toujours parler de mariage ! Une belle amante me donneroit à tout moment de ſa chaſteté par le nez ! Eh morbleu ! je mourrois plutôt que de m'aſſujettir à tout

cela ; je veux faire l'amour à mon aise. D'ailleurs, la fille que vous me proposez est savante, elle est capricieuse : c'est encore pis. Voyez si je puis vous être bon à quelqu'autre chose, mais pour cela il n'y a pas moyen. J'aimerois en vérité mieux me battre contre dix hommes que de parler une fois à une précieuse.

DOM JUAN.

Mais songez qu'il n'y a rien ici de sérieux ; il ne s'agit que de vous amuser, de tourner la tête à une folle.

DOM ALONZO.

Mais, en effet, il seroit assez plaisant d'humilier son orgueil.

DOM JUAN.

Il ne faut que cela.

DOM ALONZO.

A la bonne heure, passe pour le badinage ; mais s'il s'y mêle du sérieux le moins du monde, je me retire, je vous en avertis.

DOM JUAN.

Marchons. Je vous instruirai en chemin de ce qu'il faut que vous fassiez.

DOM ALONZO.

Allons, j'ai grande envie de voir comment elle répondra à mon feint empreſſement. Cela me divertira beaucoup.

SCENE VII.

Le théatre repréſente la maiſon de Dom Pédro.

INÈS, BÉATRIX.

INÈS.

Vous voilà bien triſte, Mademoiſelle.

BÉATRIX.

Eh comment ne le ſerois-je pas, quand je me vois accuſée des fautes de Léonor? Penſer que j'ai écouté un homme, qu'il m'a remis une lettre, que je lui ai accordé des faveurs, que je lui ai parlé par ma fenêtre, ne ſont-ce pas des choſes horribles? & quoiqu'innocente j'en ſuis convaincue. Auſſi cette retraite obſcure ſera le tombeau où je vais enſevelir mes douleurs, je veux l'habiter depuis l'inſtant où l'on

voit poindre la brillante aurore, juſqu'à l'arrivée de la froide nuit, pour dérober à la lumiere l'éclipſe qu'a ſouffert ma gloire. Pleurez, pleurez mes yeux cet égarement honteux que je n'ai point commis & dont on m'accuſe. Eh bien, Inès, qu'en dis-tu? Eſt ce que je ne commence pas à parler comme tout le monde? Si mon pere m'entendoit, il ſeroit ſatisfait, je penſe.

INÈS.

Il y a encore quelques petites choſes qui vous échappent que je ne comprends pas, mais c'eſt la force de l'habitude.

BÉATRIX.

Eh bien, dorénavant je veux fouler aux pieds mon eſprit. Oui je veux corriger l'influence de mon étoile.....

INÈS.

Elle ſe corrige aſſez bien.

BÉATRIX.

Et ſi tu m'entends parler encore d'une façon inintelligible pour ces mépriſables femmelettes que l'on voit dans le monde, avertis-moi puiſqu'il

le faut, tire moi par la manche.

INÈS.

Je vous le promets.

SCENE VIII.

BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, DOM ALONZO, MOSCATEL.

LÉONOR *à Dom Alonzo.*

ELLE est là, avancez, puiſque vous êtes venu pour l'occuper. Ne craignez rien, je vais veiller avec Dom Juan, afin qu'on ne puiſſe vous ſurprendre. (*Elle va rejoindre Dom Juan à la porte.*)

DOM ALONZO.

Il faut parler, car véritable ou faux, l'amour eſt bavard.

BÉATRIX.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

INÈS.

Un homme hardi qui a oſé entrer juſqu'ici.

BÉATRIX.

Un homme dans l'enceinte de ces lieux !....

(*Inès la tire par la manche.*)

BÉATRIX.

Que fais-tu ?

INÈS.

Qu'avez-vous dit ?

BÉATRIX.

Tu as raiſon, j'ai voulu dire dans mon appartement.

DOM ALONZO.

Charmante Béatrix, ne vous effrayez point, ne jettez point de cris, ayez pitié des tourmens que vous me cauſez. La cruauté doit-elle être toujours la compagne de la beauté ?

BÉATRIX.

Vous débutez par des figures de réthorique.

INÈS.

Je vous tirerai deux fois.

BÉATRIX.

Cavalier téméraire ! qui a pu t'introduire dans un lieu où le ſoleil n'oſe pénétrer qu'avec reſpect ? Quel fruit prétends-tu tirer de ton audace ?

DOM ALONZO.

Prodige de ſcience, miracle de beauté, adorable Béatrix, il y a deux ans entiers que je ſeche dans l'eſpérance de vous voir & de vous parler: ma mort eſt certaine ſi vous me refuſez ce bonheur.

INÈS.

Il joue vraiment bien ſon rôle.

DOM ALONZO.

J'avois hier haſardé de vous écrire: votre pere a rencontré mon valet chargé de ma lettre, & dans l'inquiétude que cet événement m'a cauſé, il n'y a point eu de conſidération capable de m'empêcher de pénétrer juſqu'à vous.

BÉATRIX.

Arrêtez: de quel valet, de quelle lettre parlez-vous?

DOM ALONZO.

Ce valet, le voilà. Cette lettre, c'eſt celle que Léonor a décachetée, quoiqu'elle vous fût deſtinée. C'eſt la faute d'Inès.

INÈS.

Ce n'eſt point ma faute, c'eſt celle

de votre sœur qui me l'a arrachée des mains.

BÉATRIX.

Ce valet est à vous?

DOM ALONZO.

Oui, Madame.

BÉATRIX.

La lettre venoit de vous?

DOM ALONZO.

Cela est sûr.

BÉATRIX.

Elle étoit pour moi?

DOM ALONZO.

En pouvez-vous douter?

BÉATRIX *en pleurant.*

Non, je n'en doute pas; mais combien de chagrins, cruel, votre indiscrétion m'a coûté!

INÈS.

Elle s'attendrit, je crois.

MOSCATEL.

Comme les femmes sont crédules!

BÉATRIX.

Laissez-moi. Qu'il vous suffise d'avoir été témoin de l'état où votre vue m'a jetté; mais ne croyez pas que ce

soit de l'amour au moins : les larmes que verse une femme ne sont pas toujours une preuve que son cœur soit touché.

DOM ALONZO.

C'est assez bien commencé.

MOSCATEL.

Oui, mais cela finira mal, j'entends du monde.

INÈS.

Ah, Madame, ne les laissez pas sortir.

MOSCATEL.

Pourquoi ?

INÈS.

Parce que Dom Juan, Léonor & votre pere, sont sur la porte.

MOSCATEL.

Ce pere-là a le diable au corps.

BÉATRIX.

Il faut que mon pere passe par ici pour entrer chez lui : vous ne pouvez faire un pas sans le rencontrer ; il faut vous cacher absolument.

DOM ALONZO.

Me cacher ! cela est bon dans les comédies.

MOSCATEL.

Inès, voilà un mauvais tour, au moins.

BÉATRIX.

Faites cela pour moi.

DOM ALONZO.

Eh, où me cacherai-je encore?

INÈS.

Il n'y a rien de mieux que ce buffet.

BÉATRIX.

Elle a raiſon.

DOM ALONZO.

Moi! me cacher dans un buffet!

MOSCATEL.

Il le faut.

DOM ALONZO.

Je vais briſer toute la vaiſſelle.

INÈS *à Moſcatel.*

Entre auſſi, toi.

MOSCATEL.

A la bonne heure, mais gare aux caraffes. (*Ils ſe cachent & caſſent des verres à chaque mouvement qu'ils font.*)

INÈS.

Eh, lourdaud, veux-tu prendre garde à ce que tu fais.

SCENE IX.

BÉATRIX, INÈS, DOM PÉDRO, LÉONOR, DOM JUAN.

DOM PÉDRO.

HOLA, des lumieres ici.

DOM JUAN, *à part.*

Je ne sais que faire. Dom Alonzo est ici, il n'y est venu qu'à ma sollicitation; si Dom Pédro l'y trouvoit, que deviendrions-nous tous ?

LÉONOR, *à part.*

Ceci devient sérieux, je voudrois n'avoir jamais songé à cette cruelle ressource.

DOM PÉDRO.

A quelle heure, Dom Juan, votre coutume est-elle de vous retirer ?

DOM JUAN.

Mais, de bonne heure, Monsieur. (*A part.*) C'est me donner mon congé & je ne puis rester : le parti qu'il y a à prendre, c'est de ne pas m'éloi-

gner afin d'être toujours à portée d'entrer s'il arrivoit quelque accident. (*Haut.*) Bon soir.

DOM PÉDRO.

Bon soir. Eclairez Monsieur, Inès.

(*Pendant cette scene, on entend de tems en tems des verres qui se cassent.*)

DOM PÉDRO.

Entrez ici, vous autres, j'ai à vous parler.

BÉATRIX *à Inès.*

Puisque mon pere se retire chez lui de si bonne heure, songe à nos gens & délivre-les au plutôt.

INÈS.

Je vais le faire.

(*Béatrix, Léonor & Dom Pédro s'en vont.*)

SCENE X.

INÈS, DOM ALONZO, MOSCATEL.

INÈS.

ALLONS, allons, Meſſieurs de l'armoire, vous pouvez ſortir.

MOSCATEL.

Dieu ſoit loué : encore une demi-heure & il ne ſeroit pas reſté une bouteille entiere dans ce maudit cachot.

DOM ALONZO.

Mal-adroit que tu es, je ne ſais qui me tient.....

MOSCATEL.

Eh que diable voulez-vous ? puis-je empêcher que des verres ne ſe caſſent ?

INÈS.

Suivez-moi.

DOM ALONZO.

Où ?

INÈS.

Dehors. (*Elle ouvre la fenêtre.*)

DOM ALONZO.

Eſt-ce-là la porte?

INÈS.

Il le faut bien. Vous n'avez pas d'autre iſſue que ce balcon.

MOSCATEL.

Et eſt-il bien haut, ma chere amie?

INÈS.

Il n'eſt qu'au ſecond.

MOSCATEL.

C'eſt une bagatelle; nous ſerons bien heureux ſi nous en ſommes quittes pour nous rompre les jambes.

DOM ALONZO.

Hélas! quelle ſottiſe que l'amour: ſi l'on eſt expoſé à de pareils embarras, lors même qu'on eſt indifférent, que doit-on donc ſouffrir quand on eſt vraiment touché?

(*Ils ſautent tous deux. Inès ferme la fenêtre & s'en va.*)

*

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

QUE dis-tu ?

INÈS.

Ce qui eſt arrivé.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu ! Inès, comment cela ?

INÈS.

Dès que mes deux priſonniers ont été par terre avec beaucoup de tapage, il eſt ſurvenu deux hommes qui ont voulu ſavoir qui c'étoit ; on s'eſt battu, & l'adreſſe du maître & du valet a été ſi grande, qu'ils ſe ſont retirés l'un avec un coup d'épée ſur la tête,

l'autre avec une jambe rompue de ſa chûte.

BÉATRIX

De qui ſais-tu cela ?

INÈS.

Du valet même qui me l'eſt venu conter.

BÉATRIX.

Sait-on qui ſont les hommes qui ont bleſſé ſon maître ?

INÈS.

Non.

BÉATRIX.

Enfin, il eſt donc bien bleſſé ?

INÈS.

Oh, il va beaucoup mieux, il n'y a point de danger.

BÉATRIX.

Plus je repaſſe tout ce qui m'eſt arrivé, moins je conçois les ſentimens qui s'élevent dans mon cœur.

INÈS.

Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette triſteſſe ?

BÉATRIX.

Ah Inès ! ma chere Inès ! ſi tu étois

capable de garder un ſecret, je t'apprendrois le mien.

INÈS.

Dites, vous n'avez rien à craindre de ma fidélité.

BÉATRIX.

Je voudrois récompenſer ce Cavalier de ce qu'il ſouffre pour moi, mais je ne voudrois pas qu'il ſût la part que je prends à ſon malheur; je voudrois faire quelque choſe pour lui, ſans rien faire contre moi.

INÈS.

Mais cela eſt poſſible.

BÉATRIX.

Ne pourrois-tu pas aller le voir, comme de toi-même, ſavoir comment il ſe porte?

INÈS.

Rien de plus?

BÉATRIX.

Tu lui porterois une écharpe, & tu dirois que tu l'as priſe pour la lui apporter.

INÈS.

C'eſt bon, je m'acquitterai de cette commiſſion, comme ſi vous l'aviez

faite vous-même. Donnez-moi l'écharpe, & vous verrez ſi vous avez à faire à une mal-adroite.

BÉATRIX.

Je vais la chercher : mais prends bien garde de n'en pas dire un mot à Léonor. (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

VRAIMENT non! je n'en dirai rien à Léonor. (*A Léonor.*) Madame, de la joie : victoire à Léonor.

LÉONOR.

D'où te vient donc ce tranſport?

INÈS.

Vous donneriez bien des choſes pour le ſavoir : je devrois peut-être vous faire acheter un pareil ſecret ; mais je ſuis bonne.

LÉONOR.

Eh! ne me fais pas languir. Parle ; quel eſt-il?

INÈS.

Nous avons la prude à notre discrétion, madame; Dom Alonzo a touché son cœur : elle est femme, enfin, & plus femme qu'une autre. Je vais porter de sa part une belle écharpe à son vainqueur : mais gardez-vous bien de laisser pénétrer que vous en soyez instruite. (*Elle s'en va.*)

SCENE III.

LÉONOR, DOM JUAN.

DOM JUAN.

COMBIEN il y a de traverses en amour! Hier je cherchois à le faire naître dans le cœur de Béatrix; pouvois-je m'attendre qu'il s'éteindroit aujourd'hui dans celui de Léonor ?

LÉONOR.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît ?

DOM JUAN.

Ce qui n'est que trop vrai, malheureusement pour moi. Songez, ingrate,

ſongez à ce qui s'eſt paſſé cette nuit: penſez à ce malheur qui eſt arrivé à mon ami en deſcendant par la fenêtre de cette chambre où ſon excès de complaiſance pour moi l'avoit conduit. Il a été bleſſé par des hommes qui l'attendoient dans la rue. Qui ſont-ils ces aſſaſſins qui ſe trouvent ſi juſtement à point nommé ſous vos fenêtres? A qui en veulent-ils? De qui doivent-ils percer le cœur ſi ce n'eſt le mien?

LÉONOR.

Vous rêvez; n'ai-je pas une ſœur à qui peut-être leurs vœux s'adreſſent?

DOM JUAN.

Non, perfide, non; ſi votre ſœur avoit quelque inclination, vous en ſeriez inſtruite: vous ne m'auriez pas preſſé de chercher à l'engager dans une paſſion: c'eſt à vous, & à vous ſeule que pouvoient en vouloir les meurtriers de mon ami. Adieu, cruelle, adieu, vous ne me reverrez plus.

LÉONOR.

Comme il vous plaira, Monſieur,

SCENE IV.

Le théatre repréſente l'appartement de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, MOSCATEL.

MOSCATEL.

MONSIEUR, qu'avez-vous donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire? Vous, penſif! vous, triſte! vous rêveur & mélancolique! Comment diable un petit coup d'épée auroit-il eu la propriété de vous convertir ainſi du tout au tout? ou bien eſt-ce le ſaut du balcon qui a fait un ſi grand ravage dans votre ame?

DOM ALONZO.

Hélas! je ne ſais où j'en ſuis. J'éprouve des peines qui me font plaiſir, & des ſentimens agréables qui me paroiſſent douloureux. Toute ma façon d'être eſt en effet changée; je crois que je ſuis amoureux.

MOSCATEL.

Bon! & ne m'avez-vous pas dit que

cette beauté ne valoit pas l'éloge qu'en faiſoit Dom Juan?

DOM ALONZO.

Cela eſt vrai?

MOSCATEL.

Ne ſongez-vous pas qu'il y a dans ſa rue des gens qui frappent d'une force du diable?

DOM ALONZO.

Je l'avoue. Cependant c'eſt pour elle que je me trouve dans l'état où tu me vois.

MOSCATEL.

C'eſt donc jalouſie?

DOM ALONZO.

Je ne puis définir mes ſentimens. Ce que je ſais de plus certain, c'eſt que j'ai voulu par complaiſance pour Dom Juan, me prêter à une piece qu'il vouloit faire à la belle Béatrix, & que c'eſt moi qui en ſerai la dupe.

MOSCATEL.

Dieu ſoit loué. On pourra du moins dorénavant ſoupirer en paix à côté de vous. (*On frappe.*) Qui eſt-là?

*

SCENE V.

DOM ALONZO, MOSCATEL, INÈS.

INÈS.

TON Maître eſt-il au logis, Moſcatel?

MOSCATEL.

O Ciel! que vois-je? quoi! c'eſt Inès! ah! coquine, tu viens le chercher ici?

INÈS.

Eh bien! qu'en veux-tu dire? (*A part.*) Il faut lui donner un peu d'inquiétude. (*Haut.*) Il faut bien que je prouve à Dom Alonzo que je ſuis fille de parole; il y va de mon honneur.

MOSCATEL.

Peſte! quel honneur!

DOM ALONZO.

Eh! c'eſt Inès. Viens, ma chere enfant; embraſſe-moi mille & mille fois.

INÈS.

INÈS.

Avec plaisir.

M. OSCATEL.

Oh, la pendarde!

DOM ALONZO.

Tu viens sans doute ici pour me rendre la vie : quoique tu m'aies fort maltraité la dernière fois, tu sais combien je t'aime, & tu ne seras pas toujours cruelle.

INÈS.

Je ne l'ai jamais été avec vous : ne vous ai-je pas promis au premier mot de venir vous voir ici?

MOSCATEL.

La scélérate!

INÈS.

Il faut pourtant désabuser ce pauvre Moscatel : il souffre trop.

MOSCATEL.

Vive-dieu! voilà une méchante coquine.

INÈS.

Impertinent. Veux-tu bien parler plus respectueusement de ta Maîtresse: je veux le punir. (*A Dom Alonzo.*) Je voudrois vous parler tête-à-tête.

MOSCATEL.

Tête-à-tête !

DOM ALONZO.

Oui, & va faire sentinelle à la porte, pour que personne n'entre.

MOSCATEL.

Moi à la porte ! non, parbleu.

DOM ALONZO.

Eh ! plaît-il : qu'est-ce que vous dites ?

MOSCATEL.

Monsieur, j'ai de l'honneur : je ne suis pas fait pour une telle infamie ! je n'ai jamais gardé les manteaux (5) : tu me le payeras, carogne.

DOM ALONZO.

La patience m'échappe. Te retireras-tu, animal ? (*Il le chasse à coups de pied.*)

DOM ALONZO.

Il est parti ; nous voilà seuls. Allons, embrasse-moi encore, ma chere enfant.

---

(5) Il y a quelque chose de bien plus fort dans le texte.

INÈS.

Doucement. Ce n'eſt pas pour mon compte que je ſuis ici.

DOM ALONZO.

Et de quelle part donc?

INÈS.

Je vais vous l'apprendre. Béatrix ayant appris l'accident qui vous eſt arrivé, & votre bleſſure, vous envoie cette écharpe pour vous conſoler : c'eſt une faveur de ſa part, entendez-vous : elle m'a bien recommandé de ne vous le pas dire : mais exiger le ſecret en pareil cas, c'eſt avertir d'y manquer. Adieu.

DOM ALONZO.

Attends, attends. Quoi ! Béatrix ſe ſouvient de moi ! elle m'envoie des préſens ! Voilà une étrange aventure.

INÈS.

Elle ne me paroît pas ſi étrange à moi : elle a ſu que vous ne vouliez que feindre de l'amour auprès d'elle ; cela l'a piquée : elle veut de ce jeu-là en faire quelque choſe de ſérieux. Hélas ! c'eſt ainſi que nous ſommes faites : l'amant qui s'échappe, nous flatte bien plus que celui qui nous ſuit.

MOSCATEL, *à la porte.*

C'eſt un cruel ſupplice que la jalouſie! Tâchons un peu de voir ce qu'ils font : ce qu'on voit affecte quelquefois moins que ce que l'on imagine.

DOM ALONZO.

Ma chere Inès, puiſque Béatrix eſt dans des diſpoſitions ſi favorables, je ne la tromperai point : elle verra ſi je ſuis ſincere. Attends un inſtant que je lui écrive. (*Il entre dans ſon cabinet.*)

MOSCATEL.

Le voilà dans ſon cabinet ; cela me tranquilliſe un peu. Tigre, crocodile, ſerpent, je ne ſais à quoi tient que je ne t'étrangle.

INÈS,

Oh, oh, cela eſt ſérieux.

MOSCATEL.

Tu mérites ici bien du moins que je me venge avec de bons ſoufflets.

INÈS.

Doucement : appaiſes-toi, mon ami. Je n'ai voulu que voir ſi tu m'aimois réellement. Ne ſais-tu pas que tout ceci eſt un jeu.

MOSCATEL.

Un jeu! Quel jeu! mais il ne m'a pas paru si plaisant qu'à toi.

INÈS.

Tu es fou avec tes idées : tu devrois bien t'appercevoir que je n'ai fait qu'apporter ici une lettre : ton Maître en est allé faire la réponse. Si j'entrois pour quelque chose dans le message, m'auroit-il ainsi quittée.....

MOSCATEL.

Je crois parbleu qu'elle a raison. Le moyen d'être long-tems en colere contre ce minois-là? Embrasse-moi, friponne.

INÈS.

Volontiers. (*Au moment où elle l'embrasse, Dom Alonzo sort de son cabinet.*)

DOM ALONZO.

Eh bien! qu'est-ce donc que cela?

INÈS.

C'est une réconciliation, comme vous voyez.

MOSCATEL.

Ma foi, Monsieur, je l'ai échappé belle : mais je n'ai point de rancune, & nous venons de signer la paix.

DOM ALONZO.

Maraud. Tiens, Inès; prends cette lettre pour ta Maîtresse, & ce diamant pour toi.

INÈS.

Dieu vous le rende.

SCENE VI.

DOM ALONZO, MOSCATEL.

MOSCATEL.

ALLONS, Monsieur, donnez-moi mon compte, s'il vous plaît.

DOM ALONZO.

Comment?

MOSCATEL.

Je ne resterai pas seulement une minute avec vous.

DOM ALONZO.

Et pourquoi donc?

MOSCATEL.

Je ne veux point d'un Maître si passionné.....

DOM ALONZO, *en riant.*

Maraud, tu me fais payer la patience que j'ai eue de ſouffrir tes folies.

SCÈNE VII.

DOM ALONZO, MOSCATEL, DOM JUAN.

MOSCATEL.

NON, non, cela ſera.

DOM JUAN.

Eh, quoi!

DOM ALONZO.

Ce coquin-là veut me quitter.

DOM JUAN.

Par quelle raiſon, Moſcatel?

MOSCATEL.

Un miſérable qui s'eſt allé fourrer dans la tête la plus grande impertinence, la baſſeſſe la plus vile.....

DOM ALONZO.

Il ſe croit autoriſé à ces extravagan-

ces, par l'empreſſement feint que j'affecte pour Béatrix.

DOM JUAN.

Je ne puis trop vous en marquer de reconnoiſſance. Cette ruſe a produit tout l'effet que je pouvois ſouhaiter : mais c'en eſt fait, je ne ſuis plus dans le cas de vous prier de la continuer.

DOM ALONZO.

Qu'entends-je ?

DOM JUAN.

Oui, je ſuis libre : de ce moment je n'ai plus d'amour.

DOM ALONZO.

Qu'avez-vous donc fait de Léonor ?

DOM JUAN.

Léonor ! je n'y penſe plus : l'amour reſſemble à la fortune ; il aime le changement.

DOM ALONZO.

Quoi ! vous ne venez pas avec moi là-bas ?

DOM JUAN.

Moi ! je ne veux ni la revoir, ni lui parler de ma vie.

DOM ALONZO.

Mais moi je ſuis forcé de retourner voir Béatrix : il faut bien au moins me dégager honnêtement, ſans quoi ce ſeroit auſſi lui manquer d'une façon trop ſenſible.

DOM JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez ; mais je n'y retourne pas : je ne veux voir ſa maiſon ni de près, ni de loin : je ne voudrois pas ſeulement paſſer dans ſa rue.

DOM ALONZO.

Pour moi il faut bien que j'y repaſſe. Il y va de mon honneur de ſavoir par qui j'ai été bleſſé.

DOM JUAN.

Nous pouvons nous en inſtruire, ſans y aller nous-mêmes.

DOM ALONZO.

Oui ; mais j'ai à ſoutenir ma réputation auprès des Dames, de même qu'à l'égard des hommes. Je ne veux pas qu'une femme, telle que Béatrix, croie que c'eſt par timidité, peut-être, que.....

DOM JUAN.

J'aurai soin de la désabuser : soyez tranquille.

DOM ALONZO.

Eh bien ! s'il faut vous dire la vérité, je suis bien aise de voir Béatrix pour moi-même.

DOM JUAN.

Je ne vous en empêche pas. Voyez-la, à la bonne heure.

DOM ALONZO.

Fort bien. Mais Léonor viendra me troubler : il faut me rendre le même service que vous avez reçu de moi.

DOM JUAN.

Je ne veux point voir Léonor.

DOM ALONZO.

Vous la verrez par complaisance.

DOM JUAN.

Que vous êtes cruel ! Eh bien ! je la verrai, soit : mais ce sera pour la faire rougir.

DOM ALONZO.

Vous vous arrangerez comme il vous plaira. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII.

DOM DIÉGO, DOM LOUIS.

DOM DIÉGO.

Vous savez avec quel dévouement je vous ai toujours servi.

DOM LOUIS.

Je le sais, mon cher ami, & j'en suis pénétré.

DOM DIÉGO.

En ce cas, vous me pardonnerez bien une réprimande que j'ai à vous faire.

DOM LOUIS.

Je vous pardonne tout.

DOM DIÉGO.

Eh bien! cette scene d'hier au soir....

DOM LOUIS.

Vous voulez me dire que c'étoit une folie, vous avez raison : c'est une extravagance que d'aller blesser un homme que je ne soupçonne pas même d'être mon rival. Il s'agit moins

de la justifier que d'en prévenir les suites.

DOM DIÉGO.

Mais que prétendez-vous faire à présent? Il n'est pas possible que Dom Pédro ignore ce qui s'est passé.

DOM LOUIS.

A cet égard la chose est bien simple. On annule bien des mariages quand ils ont été effectués; ne puis-je pas rompre le mien qui n'est encore qu'en projet?

SCENE IX.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Je ne puis plus résister aux inquiétudes & aux allarmes qui m'accablent. Puisque Dom Louis recherche ma fille Béatrix, il vaut mieux la lui donner & sortir tout d'un coup d'embarras, que de traîner ainsi une vie agitée. Je le vois, il faut lui parler.

DOM DIÉGO.

Voilà votre beau-pere qui vient.

DOM LOUIS.

Ah! évitons la rencontre de mon beau-pere.

DOM PÉDRO.

Etant instruit, Monsieur, de l'honneur que vous me vouliez faire, & de vos intentions pour entrer dans ma famille, je vous cherchois pour vous témoigner avec quelle reconnoissance....

DOM LOUIS, *en l'interrompant.*

Seigneur Dom Pédro, je ne puis vous cacher qu'il est survenu quelque variation dans mes idées, & je ne puis pour le présent changer d'état : il y a des raisons d'honneur qui me le défendent.

DOM PÉDRO.

Des raisons d'honneur ?

DOM LOUIS.

Oui.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne me sens pas. (*Haut.*) Auriez-vous sujet de vous plaindre de Béatrix ?

DOM LOUIS.

Je ne dis pas cela : mais des affaires de la derniere importance exigent tous mes soins. Le Roi, s'il faut vous le dire, m'a fait l'honneur de me confier le commandement d'une Compagnie à son service. Vous sentez que ce n'est pas dans un pareil moment que l'on peut s'amuser à des nôces : je n'ai que le tems de partir pour aller joindre mon corps ; & c'est en ce sens que j'ai dit, comme je le répete, que l'honneur ne me permettoit pas d'épouser Béatrix. (*Il s'en va avec Dom Diégo.*)

DOM PÉDRO, *seul.*

L'honneur ne lui permet pas d'épouser Béatrix ! Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je entendu ? Malheureux que je suis ! Ma vieillesse seroit-elle réservée à cet affront ? Mais la raison qu'il m'en a donnée, est probable cependant. Ne nous abandonnons pas trop tôt à la douleur : c'est une triste ressource à laquelle il est toujours tems de recourir.

*

SCENE X.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

COMMENT as-tu osé recevoir cette lettre?

INÈS.

Ma foi tout ce qu'on me donne je le reçois.

BÉATRIX.

Sûrement tu as dit que tu venois de ma part.

INÈS.

Ah! vous vous méfiez de moi sans sujet. J'ai été d'une discrétion à l'épreuve de tout.

BÉATRIX.

Mais, en ce cas, comment a-t-il pu te charger d'un billet pour moi?

INÈS.

(*A part.*) Parbleu, elle m'embarrasse! mais je m'en tirerai. (*Haut.*) Il m'a dit de le prendre, & que si je trouvois l'occasion de vous le remettre, que je

le fisse. Moi je n'ai pas cru devoir faire la difficile : j'ai pensé en confidente adroite, que puisque vous aviez la bonté de lui envoyer une écharpe, vous auriez bien celle de recevoir de lui un billet.

BÉATRIX.

Cela est bon.

INÈS.

Voilà ce qui s'appelle se tirer d'affaire. Léonor, Madame, entre ici.

BÉATRIX.

Il ne faut pas qu'elle voie cette lettre.

SCENE XI.

BÉATRIX, INÈS. LÉONOR.

LÉONOR.

Vos précautions sont inutiles : je puis bien vous dire à mon tour que c'est en vain que vous prétendez me dérober ce papier secret que vous serrez avec tant de mystere.

BÉATRIX.

Je puis bien auſſi vous dire à mon tour que vous ne ſaurez pas ce que c'eſt. Si je ſais cacher ce que je ne veux pas dire, à plus forte raiſon ſais-je taire ce que je ne veux pas qu'on découvre. (*Elle fait ſemblant de s'en aller & s'arrête à la porte.*)

LÉONOR.

Inès! qu'eſt-ce que cela veut dire?

INÈS.

Je brûle de vous parler.

BÉATRIX.

Je ſuis un peu curieuſe de m'inſtruire par moi-même de ce qu'elles vont ſe dire.

INÈS.

J'ai été voir l'homme en queſtion. La premiere choſe que je lui ai dite, c'eſt que je venois de la part de Béatrix.

LÉONOR.

Fort bien.

BÉATRIX.

Infortunée que je ſuis de m'être fiée à la confidente de ma ſœur!

INÈS.

Ensuite je lui ai remis l'écharpe au nom de Béatrix.

BÉATRIX.

Ah, scélérate ! qu'ai-je entendu ?

LÉONOR.

J'entends du bruit.

INÈS.

C'est dom Juan, peut-être, qui se sera glissé ici.

LÉONOR.

Cela ne se peut pas : il vient de me quitter en jurant de ne me revoir de sa vie.

INÈS.

Bon ! Eh, ne savez-vous pas que l'instant même où un amant jure à sa maîtresse de ne la jamais revoir, c'est celui où il brûle d'être à ses genoux.

BÉATRIX.

Achevons de nous instruire, en les écoutant, de tout le complot.

*

SCENE XII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO, MOSCATEL.

DOM JUAN.

Vous croyez peut-être, Madame, que c'eſt l'envie de m'éclaircir du paſſé qui me ramene ici, & que je viens vous prier de vous juſtifier. Ne le croyez pas, car il n'en eſt rien. Dom Alonzo que vous avez engagé à feindre de l'amour pour Béatrix, ayant eu un accident la premiere fois qu'il l'a vue, a craint qu'elle ne le méſeſtimât à l'occaſion de ce malheur : il m'a prié de l'introduire ici pour qu'il pût la voir & la convaincre qu'il n'y a eu en aucune maniere de ſa faute.

LÉONOR.

Il vous a rendu un ſervice aſſez grand, pour que vous lui en marquiez votre reconnoiſſance.

DOM JUAN.

Pour moi, Madame, de peur que

vous ne me soupçonniez de mendier une réconciliation dont mon cœur est très-peu jaloux, je vais l'attendre dans la rue jusqu'à ce qu'il soit parvenu à voir Béatrix, & à la désabuser. Entrez, Dom Alonzo, & puisque voilà la nuit presque venue, tâchez de parler à Béatrix, & sur-tout faites en sorte que Dom Pédro ne puisse vous découvrir. (*Il veut s'en aller.*)

LÉONOR.

Dom Juan, attendez : ne vous retirez pas.

DOM JUAN.

Que me voulez-vous ?

LÉONOR.

Vous détromper.

DOM JUAN.

Que pourriez-vous me dire ? des mensonges ? (*Il s'en va.*)

LÉONOR.

Il faut que je le suive. Attendez-moi ici Dom Alonzo ; il faut que je le guérisse de cette folie..... Je reviens & le ramene.

DOM ALONZO.

Faudra-t-il donc que je me retire

ſans voir Béatrix; parlez, Inès? enſeignez-moi où elle eſt?

BÉATRIX, *ſe montrant.*

La voici, perfide! la voilà qui a tout entendu, qui ſait qu'elle a ſervi de jouet à une ſœur mépriſable, à un ami menteur, à un amant volage, à une ſuivante infidele, à un coquin de valet. De quel front oſez-vous me regarder en face, après avoir prétendu me rendre la victime d'un complot auſſi ſcélérat.

DOM ALONZO.

Belle Béatrix! ſi tout ce qui vous irrite ici, c'eſt l'idée que vous vous formez de l'affront que j'ai pu vous faire en feignant de vous aimer, il m'eſt facile de vous appaiſer.

BÉATRIX.

Comment! il eſt facile de m'appaiſer, après m'avoir ſi indignement compromiſe, après vous être fait un amuſement de la paſſion que vous feigniez, & de celle que vous tâchiez de m'inſpirer?

DOM ALONZO.

Hélas! Madame, ce n'eſt pas vous, c'eſt moi qu'il faut plaindre; cet amu-

sement n'eſt devenu que trop ſérieux, & j'éprouve bien en ce moment qu'il ne faut pas badiner avec l'amour.

BÉATRIX.

Non, non.

LÉONOR, *rentrant avec ſaiſiſſement.*

Que vais-je devenir ? Dom Juan s'eſt retiré ſans vouloir m'entendre, & en me répondant avec amertume ! Tandis qu'il parloit ainſi ſans diſcrétion, mon pere eſt rentré : il me ſuit ; où me cacher ?

BÉATRIX.

Cette précaution eſt inutile, ma ſœur, il n'eſt plus tems. Il faut que mon pere ſoit inſtruit de tout, & qu'il ſe mette au fait de vos intrigues.

LÉONOR.

Eh bien ! ſi vous prétendez me trahir, j'aurai ma revanche. Peut-être ſaurai-je même rejetter ſur vous le danger dont vous me menacez. Puiſque nous ſommes toutes deux également expoſées, nous ferions mieux, peut-être, de nous ſervir l'une l'autre.....

BÉATRIX.

Pour vous montrer l'exemple des

bons procédés, je veux bien m'y prêter.

MOSCATEL.

Pour moi, je demande à genoux un buffet.

DOM ALONZO.

Non pas moi : je ne veux pas de cette vile reſſource.

BÉATRIX.

Refugiez-vous dans cette chambre ; je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher.

DOM ALONZO.

Allons : mais par ma foi il en coûte bien cher d'aimer d'honnêtes filles.

MOSCATEL.

Inès, à préſent que nous voilà cachés, tu n'as qu'à aller avertir les gens de la rue, pour qu'ils viennent à la ſortie nous laver la tête.

*

SCENE XIII.

LÉONOR, BÉATRIX, DOM PÉDRO, INÈS.

DOM PÉDRO.

QUOI! si tard! & point encore de lumieres ici? Va, Inès, chercher des bougies.

INÈS.

Les voici toutes prêtes.

DOM PÉDRO.

Que ma maison soit exposée à une pareille ignominie! O Ciel! donne-moi le talent de dissimuler, ou la mort.

BÉATRIX.

Qu'avez-vous donc, mon pere?

LÉONOR.

Vous paroissez tout changé.

DOM PÉDRO.

J'aime l'honneur & je suis outragé.

LÉONOR.

Nous sommes perdues; il sait tout.

BÉATRIX.

BÉATRIX.

Ma sœur, ne m'apprendrez-vous point ce qui peut occasionner à notre pere un si violent chagrin ?

DOM PÉDRO.

Ce sont tes extravagances, malheureuse, puisqu'il faut le déclarer ; c'est toi qui es cause qu'un freluquet ose souiller l'honneur de ma maison.

BÉATRIX.

Moi !

DOM PÉDRO.

Oui, toi : c'est à ton occasion que Dom Louis ne rougit pas d'insulter mon nom & ma personne.

BÉATRIX.

Je craignois qu'il ne fût autre chose.

LÉONOR.

Je renais.

SCENE XIV.

Les mêmes, DOM JUAN.

DOM JUAN.

Je n'ai pas envie d'attendre qu'on ferme ici les portes, & que Dom Alonzo ſoit encore obligé de ſe jetter par le balcon : il faut prévenir cette extrêmité. Seigneur Dom Pédro, je compte ſur votre amitié pour mon pere & pour toute ma famille.

LÉONOR.

Que va-t-il dire ?

DOM JUAN.

Je me trouve dans une circonſtance qui me force de recourir à vous. Je viens d'avoir devant votre porte une querelle avec trois hommes qui m'attendent, & j'ai lieu de craindre qu'ils n'abuſent de leur avantage, s'ils m'apperçoivent ſeul. Je ſais que malgré votre âge, la valeur que vous avez vous diſtingue ....

DOM PÉDRO.

N'allez pas plus loin : il n'y a point d'âge pour un homme comme moi. Allons.

DOM JUAN, *bas à Léonor.*

Je n'ai rien à vous dire, Madame : mais tandis que j'emmene votre pere, tirez Dom Alonzo d'ici.

DOM ALONZO. (6)

C'eſt à moi que les hommes dont il parle en veulent. Comment faire? je ne puis ni les ſuivre, ni reſter.

DOM PÉDRO.

Mais à propos, puiſqu'il eſt nuit je vais prendre une rondache qui eſt ici. (*Il va entrer dans la piece où eſt Dom Alonzo.*)

DOM JUAN.

Hâtez-vous.

DOM PÉDRO *entendant Dom Alonzo qui ſe retire.*

Qui eſt-là?

(6) Il faut toujours ſe rappeller que par la diſpoſition du théâtre, Dom Alonzo dans la piece où il eſt, eſt vu du ſpectateur, quoiqu'il ne puiſſe pas l'être des acteurs.

401088

DOM ALONZO.

Un homme.

DOM PÉDRO.

Dom Juan, puiſque j'allois vous aider contre vos ennemis, ne me refuſez pas ici votre ſecours. Cet homme, quel qu'il ſoit, en veut à mon honneur. Il faut qu'il ne ſorte d'ici qu'en y laiſſant la vie.

DOM ALONZO.

Dom Juan, vous ſavez qui je ſuis, pourquoi je ſuis ici : je vais défendre de mon mieux ma vie & celle de ces Dames. (*Il commence à ſe battre avec Dom Pédro.*)

DOM JUAN, *s'efforçant de les ſéparer.*

A-t-on jamais vu rien de ſi embarraſſant ?

DOM PÉDRO.

Quoi ! vous m'arrêtez ?

DOM ALONZO.

Que faites-vous ?

DOM JUAN.

Un moment Dom Alonzo. Un inſtant Dom Pédro.

SCENE XV.

Les mêmes, DOM LOUIS & DOM DIÉGO.

DOM LOUIS.

COMMENT! on ſe bat dans la maiſon de Dom Pédro! eh bien!

DOM PÉDRO.

J'entends du monde.

DOM LOUIS.

Que veut dire ceci?

DOM PÉDRO.

Vous le voyez Dom Louis. Je venge mon injure & la vôtre: je ne vois que trop à préſent pourquoi vous avez refuſé la main de Béatrix.

DOM ALONZO.

Voilà le traître qui m'a bleſſé dans la rue.

DOM LOUIS.

Cela eſt vrai.

DOM JUAN.

Si c'eſt à Béatrix que s'adreſſoient

ſes vœux, Léonor eſt donc innocente; en ce cas c'eſt à moi à prendre ſa défenſe.

DOM PÉDRO.

Dom Juan, Dom Juan, ſongez que pour prendre la défenſe de mes filles, il faut être leur mari.

DOM JUAN.

Je vous prends au mot. Dona Léonor, voilà ma main.

DOM ALONZO.

Béatrix veut-elle accepter la mienne?

DOM PÉDRO.

En ce cas il faut tout oublier.

MOSCATEL.

Enfin nous voilà hors d'embarras: mon Maître ſe tire bien d'affaire, lui qui déteſtoit juſqu'au mot d'amour, le voilà, pour s'être mêlé d'une querelle amoureuſe, bleſſé, boiteux, & marié, ce qui eſt le pire de tout.

FIN.

LA CHOSE IMPOSSIBLE,

En Eſpagnol,

NON PUEDE SER,

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN *Moreto.*

PERSONNAGES.

Dom FÉLIX DE TOLÉDO.
Dona ANA PACHECO.
Dom PÉDRO PACHECO.
Dona INÈS PACHECO.
Dom DIÉGO DE ROXAS.
MANUÉLA, *Suivante d'Inès.*
TARUGO, *Valet de Dom Félix.*
ALBERTO.
VALETS.
MUSICIENS.

LA CHOSE IMPOSSIBLE.

PREMIERE JOURNÉE.

Le théatre représente l'antichambre de Dona Pacheco.

SCENE PREMIERE.

DOM FÉLIX, TARUGO.

TARUGO.

En vérité, Monsieur, j'ai peine à croire que vous ayez ce nouveau mérite.

DOM FÉLIX.

Quoi! de faire des vers? Puis-je mieux employer mon tems? Je fais par-là ma cour à Dona Pacheco. Tu ſais combien elle eſt célebre par ſa vertu, par ſon opulence, par ſon eſprit; elle eſt veuve, riche, aimable, & elle donne à l'étude tous ſes momens.

TARUGO.

Eſt-elle Poëte?

DOM FÉLIX.

Si dans le grand nombre des femmes qui ſe mêlent aujourd'hui de faire des vers à Madrid, ce n'eſt pas elle qui réuſſit préciſément le mieux, je puis du moins t'aſſurer que c'eſt une de celles dont les productions ſont les plus eſtimables. Les ſuccès qu'elle a eus l'ont portée à établir chez elle une Académie où j'aime à me trouver. Cela me détourne de beaucoup d'autres divertiſſemens moins innocens.

TARUGO.

Monſieur, je conçois aiſément qu'elle peut être à la fois, belle, aimable & riche; mais qu'elle ſoit enſemble, riche & Poëte, c'eſt la choſe impoſſible.

DOM FÉLIX.

Et pourquoi donc?

TARUGO.

Hélas, Monsieur! y a-t-il une espece d'hommes dans la vie que le Ciel ait condamnés à l'indigence, avec plus de rigueur que les Poëtes? Quelque brillante, quelque agréable que soit la Poésie par elle-même, des vers ne rendent rien. C'est une fleur qui pare un jardin, mais on ne mange point de fleurs. Tenez, Monsieur, la Poésie & l'opulence sont des ennemis irréconciliables. Vous n'avez jamais vu de bons vers faits à la lueur d'un chandelier d'argent.

DOM FÉLIX.

Que tu es fou!

TARUGO.

Enfin, voilà ce que je pense! mais on ouvre chez Dona Ana.

DOM FÉLIX.

La voilà qui vient ici.

TARUGO.

Elle a avec elle Dom Pédro notre voisin. C'est le plus furieux jaloux qu'on

ait vu. Il garde sa sœur avec une sévérité....

DOM FÉLIX.

Il n'en fait pas mieux.

SCENE II.

DONA ANA, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO, ALBERTO, DOM FÉLIX.

Au moment où Dona Ana paroît, suivie de Dom Diégo, de Roxas de Dom Pédro Pacheco, d'Alberto, on entend des Musiciens qui chantent.

LES MUSICIENS.

UN esprit sublime ressemble à l'astre du jour. Il échauffe en même-tems qu'il éclaire.

DOM FÉLIX.

Voilà des paroles excellentes.

DONA ANA.

Elles ont été faites exprès pour notre assemblée. (*Aux Musiciens.*

Continuez tandis que chacun vá prendre ſa place.

LES MUSICIENS.

C'eſt un grand avantage que la beauté ; mais combien celle de l'ame l'emporte ſur celle de la figure !

DOM FÉLIX.

Avez-vous jamais rien entendu de plus beau, Dom Pédro ?

DOM PÉDRO.

Si vous admirez tout ceci, quel ſentiment éprouverai-je donc, moi qui ſuis attaché à Dona Ana par la paſſion la plus vive.

DONA ANA.

Allons, Monſieur, commençons ; voyons Alberto ce que vous nous apportez ?

ALBERTO.

Un ſonnet dont l'Académie m'a chargé.

DONA ANA.

Sur quel ſujet ?

ALBERTO.

Sur l'amour.

DONA ANA.

C'eſt un ſujet bien uſé, & par cela même difficile à traiter.

ALBERTO, *lit.*

L'amour eſt une paſſion preſque incompatible avec le bonheur; foible, elle n'a rien de flatteur; vive, elle cauſe de violens chagrins. Un amant aimé a des allarmes, un amant rebuté eſt au déſeſpoir, ſes deſirs le tourmentent, & la jouiſſance même ne le tranquilliſe pas. Dans quelque état qu'il ſoit, il ſouffre. Il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive des tourmens que l'amour cauſe; perſonne qui n'ait ſouhaité dans ſa vie de ſe voir délivré de ſes chaînes, & cependant il n'y a perſonne qui ne ſe livre à lui à la premiere lueur de l'eſpérance.

DONA ANA.

A merveilles. On trouveroit peut-être des amours plus heureux que celui-là : mais enfin le ſonnet eſt fort bon; continuons.

(*Ici chacun lit ſucceſſivement différentes pieces qui ne ſont bonnes que dans une Académie, & que j'ai cru pouvoir me diſpenſer de traduire. Celle de Dom*

Félix eſt une énigme dont le mot eſt LA FEMME AMOUREUSE : *elle eſt comparée à un fourneau de Charbonnier, dont le feu concentré laiſſe pourtant échapper quelquefois de la fumée. En l'expliquant, Dom Félix ajoute.)*

DOM FÉLIX.

Vous voyez par-là que quand une femme fait peu de cas de ſon honneur, la garder eſt la choſe impoſſible, & qu'il y a de la folie à l'entreprendre.

DONA ANA.

Très-bien.

DOM PÉDRO.

Je ne trouve à redire dans cette piece que la fin.

DONA ANA.

Comment ?

DOM PÉDRO.

Oui, ce principe que la garde d'une femme eſt une choſe impoſſible.

DONA ANA.

Pourquoi ?

DOM PÉDRO.

Parce qu'un homme par ſa vigilance

peut mettre ſon honneur à couvert. Avec de la fineſſe & de la fermeté, il ne tient qu'à lui d'écarter tous les dangers. Quand une femme ſe déshonore, c'eſt bien moins par ſa faute que par celle de l'homme qui eſt chargé de ſa conduite.

DONA ANA.

Je crois que vous vous abuſez vous-même, mon cher Dom Pédro. On voit tous les jours des hommes très-ruſés, très-ſoigneux qui ſont attrapés comme les autres. L'adreſſe des femmes augmente en raiſon de la défiance qu'on leur montre, & le plus fin eſt le premier pris.

DOM PÉDRO.

Allez, Madame, c'eſt toujours à leur négligence qu'ils doivent s'en prendre. Ils ne ſongent qu'à une eſpece de danger, & il faut les prévoir toutes. Enfin, n'eſt-il pas clair que ſi dans une maiſon on a ſoin de garder toutes les portes, il ne ſera pas poſſible d'y entrer? On n'eſt jamais ſurpris que d'un côté, n'eſt-il pas vrai?

DONA ANA.

Je l'avoue.

DOM PÉDRO.

Eh bien ! il n'y avoit qu'à le garder ; ce côté, & l'on n'auroit pas été surpris.

DONA ANA.

Vous avez raison ; mais si la femme est de moitié dans la surprise, en supposant que ce côté-là lui eût manqué, elle en auroit bientôt trouvé un autre.

DOM PÉDRO.

C'est à cause de cela que je dis qu'il faut être en garde de toutes parts, & ce n'est pas, sans doute, la chose impossible.

DONA ANA.

Pour un soin si universel, il faudroit un homme supérieur à l'humanité.

DOM PÉDRO.

Sur l'article de la vigilance, l'esprit humain est capable de tout.

DONA ANA.

Eh bien ! faisons-en l'expérience ; voulez-vous être le géolier vigilant qu'il s'agira d'attraper ?

DOM PÉDRO.

Volontiers, vous verrez s'il sera possible de me surprendre.

DONA ANA.

Quelque attentif que vous ſoyez, pourrez-vous empêcher la femme que vous prétendez veiller, de ſortir de chez elle ?

DOM PÉDRO.

Non, mais je ne la quitterai jamais.

DONA ANA.

Et ſi vous n'avez pas envie de ſortir !

DOM PÉDRO.

Elle me viendra ; d'ailleurs je l'entourerai d'eſpions.

DONA ANA.

Et vous ne dormirez donc pas !

DOM PÉDRO.

Le ſommeil d'un homme qui a ſon honneur à garder, n'eſt jamais profond.

DONA ANA.

Et ſi l'on vous donne des dragées aſſoupiſſantes !

DOM PÉDRO.

J'aurai des Valets qui tiendront ma place.

DONA ANA.

Et ſi on les gagne !

DOM PÉDRO.

Je les choiſirai fideles.

DONA ANA.

Et ſi on les endort tous !

DOM PÉDRO.

C'eſt la choſe impoſſible. Et ſi le Ciel tomboit !

DONA ANA.

Croyez-moi, mon cher dom Pédro, ne vous obſtinez pas ſur cet article ; ne prétendez pas être plus ſage que tout le monde. La Fable nous fait voir Argus avec ſes cent yeux endormi par Mercure ; c'eſt pour nous apprendre qu'il n'y a pas de vigilance à l'épreuve de l'adreſſe : ce que la ſubtilité n'aura pas fait, l'or le fera, autre leçon que nous fournit l'hiſtoire de Danaé, & plus encore le ſpectacle journalier de ce qui ſe paſſe dans le monde.

DOM PÉDRO.

Des fables ne ſont pas des exemples convaincans pour moi.

DONA ANA.

Voilà un entêtement bien étrange.

DOM PÉDRO.

Je ne suis point marié : je n'ai de femme à ma charge qu'une sœur : mais je gagerois de la dérober au soleil même, si je l'avois entrepris.

DONA ANA.

Mais votre sœur ne voudra pas se prêter à vous tromper. Ainsi, votre sécurité de ce côté-là ne prouve rien.

DOM PÉDRO.

Quand elle le voudroit, je n'en serois pas plus embarrassé.

DONA ANA.

Vous dites-là une chose difficile à croire.

DOM PÉDRO.

Ce sont les difficultés qui animent un grand courage.

DOM FÉLIX.

Dom Pédro, convenez de votre défaite : il n'y a aucun de nous qui ne soit de l'avis de Madame. Ce n'est pas faire un affront au sexe. Il y a des femmes vertueuses sans doute, & elle en est une preuve ; mais eussiez-

vous cent têtes comme Briarée, cent yeux comme Argus, & par-deſſus tout l'eſprit de Mercure, avec cela la femme la plus idiote ſauroit vous attraper.

DOM PÉDRO *fâché.*

Vive-dieu, quiconque oſera me ſoutenir qu'une femme eſt capable de m'en impoſer le moins du monde, je lui apprendrai à parler.

DOM FÉLIX *vivement.*

C'eſt moi qui vous donnerai une leçon....

DONA ANA.

Arrêtez.... Dom Pédro, faut-il qu'une diſpute d'eſprit dégénere ainſi en querelle?

DOM PÉDRO.

Je ſoutiens ce que j'ai dit envers & contre tous, & j'attends les incrédules à la preuve de quelque nature qu'elle ſoit. (*Il ſort.*)

DONA ANA.

Où allez-vous donc? Quelle folie!

ALBERTO.

Il faut que je le ſuive; quoiqu'il ait tort, je ne puis l'abandonner. (*Il ſort.*)

DONA ANA *à Dom Diégo.*

Ramenez-le.

DOM DIÉGO.

J'y vais tâcher. (*A part.*) Mais je suis peut-être une preuve de ses principes. Depuis un tems infini que j'adore sa sœur, je n'ai pu ni lui parler, ni la voir. (*Il sort.*)

SCENE III.

DONA ANA, DOM FÉLIX.

DONA ANA.

Il est sûr qu'il est fâché.

DOM FÉLIX.

Je ne le croyois pas si sot.

DONA ANA.

C'est mon parent & même quelque chose de plus. Notre mariage n'est différé que par quelque arrangement de famille ; mais je ne sais ce que je ne donnerois pas pour le voir une bonne fois désabusé de sa folie. Sa sœur est riche & si belle....

DOM FÉLIX.

J'entends & je penſois la même choſe. N'eſt-ce pas de lui faire ma cour ?

DONA ANA.

Il n'y a rien que je faſſe pour faire revenir Dom Pédro.

DOM FÉLIX.

Je la connois peu. Cependant je n'ai pas laiſſé de lui adreſſer quelquefois des politeſſes qui n'ont pas été mal reçues.

DONA ANA.

C'eſt déja un bon commencement ; mais comment arriver juſqu'à elle ſi notre homme redouble de ſoins ?

DOM FÉLIX.

J'ai un valet qui eſt le plus ruſé coquin qu'on puiſſe imaginer ; s'il y a un moyen de réuſſir, il le trouvera. Il doit être dans l'antichambre. Tarugo.

TARUGO.

Me voilà.

DONA ANA.

Il a aſſez l'air de ce que vous dites.

TARUGO.

Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

DOM FÉLIX.

Tarugo, il s'agit ici de déployer toutes les reſſources de ton eſprit, tu connois la ſœur de Dom Pédro Pacheco ?

TARUGO.

Très-bien.

DOM FÉLIX.

Il faut lui remettre un billet doux de ma part.

TARUGO.

Ce n'eſt que cela ? Allez, vous vous moquez de moi. Oui, je le lui rendrai & ſous les yeux de ſon propre frere lui-même, ſi je l'entreprends.

DOM FÉLIX.

Comment feras-tu ?

TARUGO.

Y a-t-il de l'argent ?

DOM FÉLIX.

Tant que tu voudras.

TARUGO.

Soyez tranquille.

DONA ANA.

Mais elle eſt ſoigneuſement gardée, on la veille de près.

TARUGO.

Ne vous inquiétez pas, elle porte des robes ; il lui faut des ſouliers : elle ſe coëffe !

DONA ANA.

Sans doute.

TARUGO.

Il lui faut pour tout cela des ouvriers du dehors.

DONA ANA.

Probablement.

TARUGO.

Eh bien, cela ſuffit.

DONA ANA.

Mais encore !

TARUGO.

Eh pardieu, je ferai, pour lui parler, cordonnier, tailleur, je ferai ſoulier s'il le faut. Je lui parlerai, vous dis-je.

DONA ANA

Songe que je m'intéreſſe infiniment au ſuccès.

TARUGO.

Que vous importe, à vous, Madame ?

DONA ANA.

Je veux prouver à mon benet de parent, que de vouloir garder une femme, malgré elle, c'eſt la choſe impoſſible, & il prétend le contraire.

TARUGO.

Il prétend ! il ne ſait donc pas que je ſuis au monde ! il verra.

DONA ANA.

Compte ſur ma reconnoiſſance.

TARUGO.

Allons, Monſieur, ne perdons pas de tems : vous allez voir comme je jouerai par deſſous la jambe, votre beau gardeur de femmes.

(*Il ne faut regarder les ſcenes qui précedent, que comme une eſpece de prologue qui annonce la piece. Elle ne commence réellement qu'à la ſcene ſuivante.*)

SCENE IV.

Le théatre change : il repréſente la maiſon de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

CELA ſera, vous dis-je : toutes les fenêtres ſeront fermées. Je mettrai un valet en faction à chaque porte. Nous verrons un peu ſi c'eſt une choſe ſi difficile que la garde d'une femme.

ALBERTO.

Vous êtes étonnant ; votre ſœur eſt-elle coupable de tout ce qu'on vous a dit-là ? Et faut-il la mettre en priſon pour l'honneur de vos principes ?

DOM PÉDRO.

Je vous dis que je le veux ; écoutez, vous êtes mon parent : vous logez chez moi : je vous confie mon honneur : ſongez à m'en répondre.

ALBERTO.

Mais, Dom Pédro, tout cela eſt

inutile avec Dona Inès : elle ſeule ſuffit pour la défenſe de ſon honneur, & croyez-moi.....

DOM PÉDRO.

Enfin je vous ai dit ce que je voulois, obéiſſez.

SCÈNE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO, DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QU'EST-CE donc, mon frere ? vous voilà tout pâle, tout changé, avec un air irrité. Que voulez-vous ?

DOM PÉDRO.

Je ne ſais, ma ſœur, ce que j'ai : mais ce que je ſais, c'eſt qu'il ne faut pas ſe fier à la jeuneſſe, que l'honneur eſt en danger dès qu'on ceſſe de la veiller, & que pour n'avoir rien à craindre de ce côté, j'aurai ſoin que ma maiſon ſoit bien fermée. (*Il ſort.*)

DONA INÈS.

Qu'eſt-ce donc que cela veut dire,

Monſieur ? Quelles ſotiſes vient de lâcher mon frere ? Parlez. Eſt-il devenu fou ?

ALBERTO.

En vérité, Madame, on le croiroit à ſa conduite.

DONA INÈS.

Mais il a quelque raiſon.

ALBERTO.

Je ne lui en connois point.

DONA INÈS.

Cela ne ſe peut pas. Parlez franchement : cette extravagance a quelque motif.

ALBERTO.

Eh bien, Madame, puiſque vous voulez le ſavoir, apprenez qu'aujourd'hui dans une aſſemblée chez Dona Ana, Dom Pédro a ſoutenu hautement qu'il étoit aiſé de garder une femme, & que quand elle manquoit c'étoit la faute de ſon gardien. Dom Félix de Tolédo n'a pas été de cet avis.

DONA INÈS.

Dom Félix ! je le connois.

ALBERTO.

C'eſt le Cavalier le plus honnête,

le plus accompli que j'aie vu de ma vie ; il lui a soutenu le contraire. Dom Pédro est sorti de mauvaise humeur. Il s'est mis dans la tête que pour lui prouver la fausseté de son opinion, on ne manqueroit pas de vous tendre des pieges, & de-là viennent les précautions extraordinaires que vous lui avez vu prendre. Pour moi qui connois votre façon de penser, & qui ne puis autrement répondre à la bonté que vous m'avez toujours marquée depuis votre enfance, je vous avertis de tout, afin que vous preniez vos mesures là-dessus. Faites-lui voir combien il se trompe & que la chose vraiment impossible, c'est de séduire une honnête femme, lors même qu'elle est abandonnée à elle-même.

SCENE VI.

DONA INÈS, MANUELA.

DONA INÈS.

Eh bien, Manuéla, il faut avouer que voilà deux jolis personnages ; l'un

pour faire parade de sa pénétration, entreprend d'observer une femme malgré elle; l'autre paroît vouloir lui montrer une confiance sans bornes : c'est imprudence de part & d'autre. Et n'admires-tu pas encore ce bon homme d'Albestro qui vient ici me faire l'éloge d'un homme contre lequel il m'annonce que je vais avoir à me défendre. En vérité, s'il y avoit quelque chose capable de me prévenir en sa faveur, c'est ce qu'on vient de m'en dire. Je l'ai vu, il m'a parlé plusieurs fois, je n'avois jamais pensé à lui; mais depuis ce qui vient de se passer, j'ai une envie démesurée de le connoître mieux. Ah! mon frere n'est pas adroit.

MANUÉLA.

Ma foi, Madame, ce petit esprit de contradiction a passé jusqu'à moi. Vous ne sauriez croire l'estime & l'amitié que je me sens pour cet honnête homme-là, depuis que je sais qu'on ne veut pas qu'il vous voie. Il faut contenter ce desir-là.

SCENE VII.

Les mêmes, ALBERTO *introduisant* TARUGO *déguisé en Tailleur.*

ALBERTO.

ENTREZ l'ami.

DONA INÈS.

Qui eſt-ce ?

ALBERTO.

C'eſt un garçon du tailleur qui vient vous prendre la meſure d'une robe.

DONA INÈS.

Eh bien, qu'il vienne.

MANUÉLA.

Madame, Alberto reſte à la porte.

DONA INÈS.

A la bonne heure, il n'y gagnera rien.

TARUGO.

Dieu vous ſoit en aide, mes belles Dames.

DONA INÈS.

Qui êtes-vous ?

TARUGO.

Tailleur, ſauf votre reſpect.

DONA INÈS.

Que venez-vous faire ?

TARUGO.

Mon maître, Madame, m'envoie ici pour éprouver mon habileté ; il y a peu de jours que je ſuis dans ſa boutique. Il ſait que j'avois beaucoup de réputation dans l'endroit dont je ſors, & il veut voir ſi je ne ſuis pas au-deſſous de la gloire que je me ſuis acquiſe dans l'art de couper les robes.

DONA INÈS.

Et que ne vient-il lui-même ? C'eſt à-dire que c'eſt à nos dépens qu'il veut vous éprouver.

TARUGO.

Oh, Madame, il ſait bien que je ſuis incapable de faire une ſottiſe.

DONA INÈS.

Et où donc avez-vous fait votre apprentiſſage ?

TARUGO.

A Maroc, pour vous servir.

DONA INÈS.

A Maroc ! eh mais, les modes de ce pays-là ne ressemblent gueres à celles de celui-ci.

TARUGO.

Allez, allez, Madame, il n'y a pas tant de différence que vous croyez entre une Mahométane & une Chrétienne ; pour moi j'aime autant l'une que l'autre.

DONA INÈS.

Eh bien, prenez donc ma mesure.

TARUGO.

Je voudrois bien auparavant vous faire voir quelques étoffes & d'autres curiosités que j'ai-là.

DONA INÈS.

Voyons.

TARUGO.

Oh ! ceci, ce sont des bijoux.

DONA INÈS.

Et cela ?

TARUGO.

Oh ! cela, ce n'est pas un bijoux,

vous verrez que je le laisserai ici. (*Il fait semblant de le mettre dans sa poche.*)

DONA INÈS.

Arrêtez, ne le cachez pas : je ne le prendrai point.

TARUGO.

C'est un portrait ; regardez-le.

DONA INÈS.

Il est bien peint.

TARUGO.

Connoissez-vous l'original ?

DONA INÈS.

Non.

MANUÉLA.

Il n'y a rien de si beau ; mais, Madame, n'est-ce pas Dom Félix ?

DONA INÈS.

Paix. Ce tailleur-là en sait plus qu'il ne disoit. Voulez-vous me faire présent de ce portrait ?

TARUGO.

Je ne le puis pas, Madame, j'ai ordre de le remettre à une certaine Demoiselle d'ici près ; car je suis un peu homme à toutes mains.

DONA INÈS.

Et qui eſt-elle ?

TARUGO.

Je ne ſais : je ne l'ai jamais vue : je ne ſais où elle demeure : je ne ſais que ſon nom.

DONA INÈS.

Qui eſt ?

TARUGO.

Dona Inès Pacheco, qui eſt jolie vraiment.

DONA INÈS.

Mais, enfin, ſi je vous propoſois de troquer ce bijoux contre un autre du même prix.

TARUGO.

Du même prix ! mais il faudroit voir.

DONA INÈS *en lui donnant ſon portrait.*

Voyez.

TARUGO.

Mais oui, cela peut s'arranger.

MANUÉLA.

Madame, Monſieur votre frere qui vient.

TARUGO.

Oh diable ! comment pourrai-je m'échapper ſans qu'il me voie ?

DONA INÈS.

Qu'avez-vous à craindre ſi vous êtes tailleur ?

TARUGO.

Oh ! je ne ſuis pas heureux du côté des freres : je ne m'accorde bien qu'avec les ſœurs, moi.

MANUÉLA.

Le voilà.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

MA ſœur, que fait ici cet homme-là ?

DONA INÈS.

C'eſt un garçon tailleur qui vient me prendre la meſure d'une robe. Il travaille avec beaucoup d'adreſſe, à ce qu'il paroît. Il m'a apporté-là des

étoffes à choisir ; aidez-moi à me décider.

DOM PÉDRO.

Voyez vous-même ce qui vous conviendra & achetez-le ; vous êtes la maîtresse. Eclairez-moi, Manuéla, je vais rentrer dans mon appartement. Hola, ho, vous autres, qu'on ferme bien exactement les portes.

SCENE IX.

DONA INÈS, TARUGO.

DONA INÈS.

Nous voilà libres, parlez-moi sans détour. Vous n'êtes point tailleur, Monsieur le tailleur. De quoi s'agit-il ?

TARUGO.

Madame.

DONA INÈS.

Si tu me trompes, prends garde à toi. Es-tu le Valet de Dom Félix ?

TARUGO.

Mais en ce moment, je pourrois bien être quelque chose de plus.

DONA INÈS.

Quoi! son ami!

TARUGO.

Mieux que cela.

DONA INÈS.

Son parent?

TARUGO.

Quelque chose encore au-dessus.

DONA INÈS.

Quoi donc?

TARUGO.

Son Confident

DONA INÈS.

Que dites-vous?

TARUGO.

En êtes-vous fâchée?

DONA INÈS.

Non, au contraire, tu m'as fait plaisir.

TARUGO.

Vous l'aimez?

DONA INÈS.

Cela pourroit bien arriver.

TARUGO.

Bon, le poisson a mordu.

DONA INÈS.

Va-t-en.

TARUGO.

Et quelle réponſe ?

DONA INÈS.

N'emportes-tu pas mon portrait ?

TARUGO.

Et le ſien reſte ici.

DONA INÈS.

Que te faut-il de plus ?

TARUGO.

Un rien.

DONA INÈS.

Reviens me voir.

TARUGO.

Demain !

DONA INÈS.

A la bonne heure : tu ſeras bien reçu.

TARUGO.

Vous me donnez votre parole ?

DONA INÈS.

Oui, à demain. (*Elle s'en va.*)

TARUGO *ſeul.*

Eh bien, voyez comme il eſt utile de garder une femme ſans ſon conſentement.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre représente la maiſon de Dona Ana.

SCENE PREMIERE.

DONA ANA, DOM FÉLIX, TARUGO.

DONA ANA.

VOILA un bon commencement, & il répond de la fin.

DOM FÉLIX.

N'eſt-ce pas une plaiſante idée qu'il a eue-là ?

DONA ANA

J'en ris encore. Tiens voilà pour le plaiſir que tu m'as fait. (*Elle lui donne une bague.*) Nous viendrons à bout de le convaincre.

DOM FÉLIX.

Mais, Madame, je crains bien

que cette plaisanterie n'ait pour moi des suites très-sérieuses. Je vous avoue qu'en considérant le portrait de la belle Inès mon cœur s'est ému.

DONA ANA.

En ce cas ce seroit vous qui vous trouveriez le plus maltraité dans notre badinage.

DOM FÉLIX.

N'importe : je m'y livre en aveugle. Eh bien, je me marierai s'il le faut : Dona Inès en vaut bien la peine.

TARUGO.

En ce cas il n'est plus question que d'aller en avant : je veux vous aboucher avec elle.

DOM FÉLIX.

Et comment feras-tu ?

DONA ANA.

Ce seroit-là le chef-d'œuvre de l'art.

TARUGO.

J'en viendrai à bout. Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que notre homme est ami & parent du Marquis de Villéna, & qu'il est en correspondance avec lui depuis que ce Marquis est au Mexique ?

DONA ANA.

Oui.

TARUGO.

Et ce Marquis ne vous écrit-il pas auſſi à vous?

DONA ANA.

Cela eſt vrai.

TARUGO.

C'eſt notre affaire. La Flotte eſt arrivée depuis peu: cherchez quelque curioſité des Indes; ſi Dona Ana a une lettre du Marquis, je trouverai moyen d'en contrefaire la ſignature & je me ferai une lettre de lui, avec laquelle j'irai, comme nouvellement arrivé des Indes, voir de la part du Marquis Dom Pédro, & loger chez lui.

DONA ANA.

Il n'y a rien de mieux.

TARUGO.

Allons vîte, la main à l'œuvre. Allez chercher vos curioſités Américaines, & ſi je ne vous fais pas parler ce matin à Dona Inès, tenez-moi pour le plus mal-adroit perſonnage de Madrid. (*Il s'en va.*)

DONA ANA.

Je crois réellement que nous en viendrons à bout ; Dom Pédro n'aura pas beau jeu....

DOM FÉLIX.

Doucement, le voilà qui entre.

SCENE II.

DONA ANA, DOM FÉLIX, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO. *Il s'arrête à la porte, il tient un portrait à la main.*

VOILA un portrait que j'ai trouvé dans la chambre de ma sœur, ce matin. Si c'étoit une suite & un effet de la gageure d'hier ! ah Ciel !..... Ma vengeance seroit terrible ; il faut que je m'en assure, Dom Félix est ici : voyons si ce sont ses traits.

DONA ANA.

Monsieur, Monsieur.

DOM PÉDRO.

Madame, je suis tout occupé de

ma paſſion. (*A part.*) C'eſt lui-même.

DONA ANA.

Qu'avez-vous donc ? A quoi ſongez-vous ?

DOM FÉLIX.

Vous paroiſſez tout changé.

DONA ANA.

Seroit-ce la rancune de ce qui s'eſt paſſé hier ?

DOM PÉDRO.

Je ne ſais qui retient ma fureur, ni pourquoi je ne lui perce pas le cœur mille fois ; mais, modérons-nous, il ſe peut qu'il n'y ait pas de ſa faute, & que le pur haſard.... Tâchons de nous éclaircir.

DONA ANA.

Qu'eſt-ce donc ? D'où viennent ces idées qui vous agitent ?

DOM PÉDRO.

C'eſt ma coutume d'être diſtrait, Madame, & vous devez me le pardonner.

DONA ANA.

Si vous penſez encore à la petite difficulté d'hier, eh bien, nous avons tort, voilà qui eſt fait. Il n'y a pas

à rougir de s'être trompé, & la véritable ſageſſe conſiſte, non pas à ne point faire de fautes, mais à s'en corriger quand on le peut.

DOM PÉDRO.

Ma foi, Madame, vous croyez peut-être me railler; mais je ſuis ſi fortement attaché à mon avis, que je ſuis prêt à le ſoutenir de nouveau.

DONA ANA.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, je ne puis m'empêcher de vous dire, Monſieur, que c'eſt être auſſi trop entêté. Venir relever une diſpute dont il n'eſt plus queſtion, & qu'il eſt bien plus aiſé de décider par le fait que par les paroles, c'eſt manquer de politeſſe & d'égards. Quelques droits que vous ayez ſur ma perſonne, vous me permettrez de vous donner, en paſſant, ce petit avertiſſement.

DOM PÉDRO.

Je n'en ſuis pas le maître, Madame: quelque choſe qu'on me diſe, je n'en démordrai point; & ſi pour m'éprouver quelqu'un s'aviſoit de faire la moindre tentative dont j'aie lieu

de me plaindre, il verroit bientôt si je suis un homme auquel on puisse s'adresser impunément.

DONA ANA.

Et de quoi parlez-vous donc?

DOM PÉDRO.

Pardonnez, je croyois parler seul. Ce sont de certaines idées noires qui me transportent, & je me retire pour ne pas vous indisposer. (*A part.*) Je vais combiner de nouveau tout ce que j'ai vu & ce que je pourrai voir, & si je découvre que Dom Félix fasse la moindre avance auprès de ma sœur, vive-dieu, il lui en coûtera la vie.

DONA-ANA.

Il est sûrement devenu fou.

DOM FÉLIX.

Je n'ai pu que rire de ses caprices.

DONA ANA.

Malgré sa fermeté apparente, il a des inquiétudes.

DOM FÉLIX.

Sa fureur le prouve assez, mais ses transports même ne feront que faciliter nos desseins. Je vais presser Tarugo de ne pas perdre un moment.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

La Scene repréſente la maiſon de Dom Pédro.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Je ſuis morte, s'il a trouvé le portrait.

MANUÉLA.

C'eſt une furieuſe négligence auſſi de votre part de laiſſer traîner une pareille piece.

DONA INÈS.

Quand il eſt entré pour me voir, j'avois le portrait à la main ; de peur de lui donner des ſoupçons en paroiſſant vouloir le cacher, je l'ai laiſſé tomber ſans faire ſemblant de rien, je ne le lui ai pas vu ramaſſer. Cependant depuis que mon frere eſt parti, j'ai eu beau le chercher, je ne le puis retrouver.

MANUÉLA.

Certainement c'eſt lui qui l'a. Il n'eſt

n'eſt pas étonnant qu'il l'ait ramaſſé, ſans que vous vous en ſoyez apperçue; un jaloux eſt adroit.

DONA INÈS.

Il faut prendre des précautions pour lui donner le change, dans le cas où nos craintes ſeroient juſtes.

MANUÉLA.

Je me ſouviendrai de ce que vous m'avez recommandé.

DONA INÈS.

Je vais l'attendre ici ſans me montrer, & je ſaurai ce qui en eſt.

SCENE IV.

DONA INÈS *cachée*, DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

ALBERTO, je vous le répete: ce portrait étoit dans ſa chambre; voyez ſi je dois être tranquille?

ALBERTO.

Mais il faut s'informer avant que

de la condammer : peut-être n'y a-t-il rien à lui reprocher.

DOM PÉDRO.

Belle réflexion ! C'eſt une preuve de ſa ſageſſe, n'eſt-ce pas ? Je vois bien que vous ſongez à vous excuſer vous-même de n'avoir pas été aſſez attentif.

ALBERTO.

Mais eſt-il entré quelqu'un ?

DOM PÉDRO.

On auroit pu entrer : l'original paſſera par où le portrait a paſſé ; mais je me fatigue bien follement. Il y a un remede tout ſimple à tant d'inquiétudes : il n'y a qu'à la marier ; Dom Diégo me la demande, il n'eſt pas riche, mais que m'importe ? Je ſerai en repos du moins : il aura toujours aſſez de bien pour faire garder ſa femme.

DONA INÈS.

Voilà une belle idée.

ALBERTO.

Prenez garde, Inès s'avance, elle pourroit nous entendre.

SCENE V.

DONA INÈS, DOM PÉDRO, ALBERTO, MANUÉLA.

DONA INÈS, *sans faire semblant de voir son frere.*

Eh bien, coquine, vous ne me rendrez pas ce portrait?

MANUÉLA.

Madame, en vérité, je l'ai perdu.

DONA INÈS.

Perdu? Cela ne se peut pas, vous n'êtes pas sortie.

MANUÉLA.

Je vous le jure; je l'ai égaré dans votre appartement.

DOM PÉDRO.

Qu'avez-vous donc?

DONA INÈS.

C'est une sottise de cette fille; en revenant hier de la messe, elle a trouvé dans la rue un portrait qu'elle a ramassé. Elle me l'a montré le soir;

moi, refléchiſſant tout d'un coup aux ſoupçons que pourroit autoriſer ce portrait ſi on le voyoit chez moi, je lui ai donné ordre de le brûler, & elle vient à préſent me dire qu'elle l'a égaré.

DOM PÉDRO.

Cela eſt trop recherché pour me convaincre. (*A Manuéla.*) Et toi, que réponds-tu ?

MANUÉLA.

Que je ne ſais ce que j'en ai fait ; mais qu'il eſt ſûrement perdu chez Madame.

DONA INÈS.

Cela n'eſt pas vrai.

MANUÉLA.

Enfin je n'ai pas perdu l'eſprit ; peut-être.

DOM PÉDRO.

Cela ſuffit, Inès. Je vois à merveille que vous vous êtes apperçue que j'étois inſtruit, & vous cherchez à vous diſculper par cette petite ruſe.

DONA INÈS.

C'eſt donc moi à préſent que vous

allez accuſer ? Voilà le fruit de vos ſottiſes, malheureuſe.

DOM PÉDRO.

C'en eſt aſſez, vous dis-je : vous ſavez bien qu'il eſt dans mes mains ce portrait ; ce n'eſt pas ainſi que l'on m'en impoſe.

DONA INÈS.

Eſt-ce à moi que vous parlez?

DOM PÉDRO.

Taiſez-vous, perfide : vous mériteriez que je me fiſſe raiſon avec ce poignard, de l'opprobre dont vous me couvrez.

DONA INÈS.

Que voulez-vous dire ?

DOM PÉDRO.

Il faut tout-à-l'heure me découvrir la vérité, & m'apprendre comment, par quelle main ce portrait vous eſt parvenu.

DONA INÈS.

Vos procédés ne méritent pas aſſurément que j'aie pour vous tant d'égards ; mais c'eſt pour moi, pour ma ſatisfaction perſonnelle, que je veux bien vous répondre. En échange des

complimens dont vous m'honorez ; permettez que je vous donne un bon avis. Si vous avez des preuves que j'aie manqué à mon devoir, vous vous conduisez imprudemment : cet éclat m'avertit de prendre mieux mes mesures pour me dérober au châtiment que j'aurois mérité : si je n'ai encore que l'envie de manquer, & que vous vous flattiez de me ramener par le fracas, votre conduite n'en est pas plus sage : elle n'est propre qu'à fortifier ma passion. Si vous n'avez que des soupçons mal fondés, c'est encore pis : il est très-possible que par-là vous me donniez des idées que je n'avois pas. Par conséquent tout ceci n'est qu'une extravagance. Vous en faites trop peu pour un homme instruit, & beaucoup trop pour un homme qui ne sait rien. Votre défiance m'autorise à des travers qui la justifient. L'insulte que vous me faites en me croyant capable de vous déshonorer, légitime tout ce qui pourroit tendre à m'en assurer la vengeance. Enfin, songez-y bien : prétendre garder une femme malgré soi, est une grande imprudence, je vous en avertis, c'est la chose impossible. (*Elle s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Je suis tout honteux, en vérité : j'ai eu tort de me découvrir si promptement. Va-t-en, va, Manuéla.

MANUÉLA.

Monsieur, engagez-la à ne me plus gronder.

DOM PÉDRO.

Elle ne te grondera plus; va, ne crains rien.

MANUÉLA.

Tout va bien. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

DOM PÉDRO, ALBERTO, TARUGO, *en habit galonné.*

ALBERTO.

MONSIEUR, il y a là-bas un gentilhomme Indien qui arrive à Madrid, & qui vous apporte une lettre du Marquis de Villéna..... Il a avec lui beaucoup de crocheteurs chargés de caisses.

DOM PÉDRO.

Qu'il ſoit le bien venu; dites qu'il entre.

TARUGO.

Je vous baiſe les mains de tout mon cœur.

DOM PÉDRO.

Je ſuis bien votre ſerviteur, Monſieur; puis-je ſavoir à qui j'ai l'honneur de parler.

TARUGO.

Vous le verrez par ce billet.

DOM PÉDRO.

Permettez-vous que je le liſe?

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO.

Il eſt du Marquis mon couſin. (*Il lit.*)

« Dom Chriſante de Artanga eſt une » perſonne à qui je ſuis redevable de » toute maniere. Il va à la Cour pour » des affaires très-importantes; mais la » ſingularité de ſon caractere qui viſe » un peu à la folie, l'expoſe beaucoup » s'il n'a avec lui quelqu'un qui l'an- » nonce. Comptant, comme je le

» fais, sur votre amitié, je lui ai donné » cette lettre avec quelques raretés de » ce pays-ci, pour lui servir de re- » commandation auprès de vous. En » lui rendant les services qui seront » en votre pouvoir, ce sera moi-mê- » me que vous obligerez ».

(*A Tarugo.*) Monsieur, vous pouvez disposer de ma personne, de ma maison & de tout ce qui y est.

TARUGO.

(*A part.*) La sœur n'en est pas, sans doute. (*Haut.*) Je ne sais comment vous prouver ma reconnoissance.

DOM PÉDRO, *à part.*

Par-dieu, voilà un homme qui prend bien mal son tems pour venir chez moi.

TARUGO.

(*A part.*) Il semble qu'il balance; je vais lui donner un coup d'éperon. (*Haut.*) Puisque vous me traitez avec tant d'affection, je dois vous avertir que je ne puis sans danger rester dans une maison où il y auroit des femmes: ainsi, s'il y en a dans la vôtre, je ne saurois y loger, parce qu'il m'est absolument impossible de les voir la nuit.

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc ?

TARUGO.

La raiſon en eſt ſinguliere. J'ai eu pour maîtreſſe au Mexique une Créole belle comme un ange, mais méchante comme un diable. Elle me donna dans un accès de jalouſie un philtre dont je me ſuis trouvé ſi mal, qu'il m'en a coûté plus de piaſtres qu'il n'y a de toiſes de Cadix aux Indes occidentales. Il étoit nuit quand j'ai avalé ce malheureux breuvage : & depuis, quand il m'arrive à la même heure de voir une femme, il me prend un mal de cœur qui me fait perdre connoiſſance. Ainſi, ſi vous avez chez vous des femmes avec leſquelles je puiſſe me rencontrer la nuit, permettez-moi de loger ailleurs.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne riſque rien avec un homme de cette eſpece. (*Haut.*) N'ayez point d'inquiétude, vous ſerez tranquille chez moi de ce côté.

TARUGO.

En ce cas, j'accepte donc votre offre.

DOM PÉDRO.

Vous me faites le plus grand plaisir. (*A part.*) J'éloignerai son appartement de celui de ma sœur, de maniere qu'ils ne puissent pas même se voir; par-là ils seront en sûreté tous deux.

TARUGO.

Par ma foi, ma premiere lettre sera toute pour le remercier.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Le Marquis.

DOM PÉDRO.

Vous êtes amis?

TARUGO.

Amis! camarades: il dîne là-bas chez moi tous les jours. Oh! c'est un brave homme: il sait ce qu'il doit à des gens comme moi: aussi a-t-il fait la leçon au Roi; & à mon arrivée, il falloit voir comme on m'a reçu.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Dom Chrisante m'a l'air d'un original: au reste la lettre du Marquis m'en prévient. (*Haut.*) Al-

berto, il faut avoir soin de préparer la chambre de Monsieur.

TARUGO, *à part.*

Le pauvre homme! qui prépare des verges pour se fouetter.

DOM PÉDRO.

Permettez que je vous quitte pour aller donner quelques ordres.

TARUGO.

Point de gêne, je vous prie. (*Dom Pédro s'en va.*) Ah! le fou, le fou, qui prétend rendre une femme inaccessible, & qui ouvre lui-même la porte aux ennemis dont il doit se défier: mais me voilà seul; je voudrois bien appercevoir Inès & la prévenir.

SCENE VII.

DONA INÈS, TARUGO.

DONA INÈS.

L'AMI.

TARUGO.

Eh bon! la voilà.

DONA INÈS.

J'ai tout entendu.

TARUGO.

Eh bien! le tour n'eſt-il pas joliment imaginé?

DONA INÈS.

Vous me rendez la vie par cette invention.

TARUGO

Il a béau faire, il n'empêchera pas que je n'introduiſe ici dedans Dom Félix cette nuit.

DONA INÈS.

Par où? toutes les portes ſont gardées.

TARUGO.

N'y a-t-il pas un jardin?

DONA INÈS.

Oui, mais lui ſeul en a la clef.

TARUGO.

Tant mieux.

DONA INÈS.

Mais prenez garde qu'il eſt bien défiant, parce qu'il m'a trouvé le portrait d'hier.

TARUGO.

Tant pis. Mais rassurez-vous, je reparerai cela.

DONA INÈS.

Je lui ai dit que Manuéla l'avoit trouvé hier dans la rue en sortant des Carmes; mais il n'en est pas dupe.

TARUGO.

Bon, bon, je le réduirai au point de me le remettre en main.

DONA INÈS.

A vous!

TARUGO.

A moi-même. Mais le voilà, retirez-vous.

SCENE VIII.

DOM PÉDRO, TARUGO.

DOM PÉDRO.

VOTRE appartement, Monsieur, est tout prêt : vous êtes le maître d'en prendre possession quand il vous plaira.

TARUGO.

Je ſuis comblé de vos bienfaits ; par reconnoiſſance je veux vous confier un ſecret qui touche mon honneur.

DOM PÉDRO.

Cette confiance ſera un nouveau lien qui affermira notre amitié.

TARUGO.

J'ai aux Indes une ſœur qui eſt un prodige de beauté. Quand elle doit aſſiſter à quelques fêtes, on accourt de dix lieues à la ronde pour la voir : elle aura une dot prodigieuſe ; en maiſons ſeules elle a plus d'un million. Un des objets de mon voyage, c'eſt le deſir qu'a la famille de la marier avec un Cavalier de ce pays que vous devez connoître.

DOM PÉDRO.

Cela ſe peut ; quel eſt-il ?

TARUGO.

Si je vous préſentois ſon portrait, vous le reconnoîtriez peut-être à la figure.

DOM PÉDRO.

Il faudroit le voir pour en juger.

TARUGO.

Voyons donc. (*Il cherche dans ſes poches.*) Mais..... Je crois que je l'ai perdu.

DOM PÉDRO.

Comment?

TARUGO.

Il ſera tombé de ma poche.

DOM PÉDRO.

Dites-moi du-moins ſon nom ſi vous vous en ſouvenez.

TARUGO.

Dom Félix de Tolédo.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Oh Ciel! voilà une rencontre heureuſe; Manuéla avoit raiſon. (*Haut.*) Mais où pouvez-vous l'avoir perdu?

TARUGO.

Je ne ſais; mais il faut que ce ſoit aux environs des Carmes, parce que l'on m'a rendu dans cette égliſe une tabatiere que j'y avois auſſi laiſſé tomber.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Juſtement, c'eſt-là que ma ſœur va à la meſſe. Que j'ai de

remords d'avoir ainſi ſoupçonné & & maltraité ſon innocence! (*Haut.*) Et. ſi je vous le rendois à préſent, que diriez-vous?

TARUGO.

Et où eſt-il?

DOM PÉDRO.

Le voilà.

TARUGO.

Quel bonheur! Si cela étoit honnête, je vous offrirois deux mille ducats pour cette trouvaille-là, mais je ſais comment vous récompenſer.

DOM PÉDRO.

Comment?

TARUGO.

Recevez de moi une chaîne de filigrame qui peſe plus de quatorze livres

DOM PÉDRO.

Moi, la recevoir!

TARUGO.

Prenez, vous dis-je, prenez donc; on me l'apportera dès qu'elle ſera faite, & elle eſt à vous dès-à-préſent. Vous connoiſſez donc ce Cavalier-là?

DOM PÉDRO.

Oui, vraiment; il eſt de très-bonne maiſon.

TARUGO.

J'en ſuis charmé; c'eſt un bon parti que ma ſœur, oui : auſſi elle eſt gardée Dieu ſait, parce que tous ceux qui la voient en deviennent foux. Je veux dès cette nuit les accorder.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Lui & elle.

DOM PÉDRO.

Comment cela, ſi elle eſt en Amérique?

TARUGO.

J'ai une procuration dans ma poche.

DOM PÉDRO.

Vous ferez bien; car il n'y a rien de ſi embarraſſant que d'avoir chez ſoi une jolie femme.

TARUGO.

Vous l'avez dit. Je ſais un homme qui prétend en garder une, la ſouſ-

traire à tous les yeux, & le pauvre homme eſt bien dupe.

DOM PÉDRO.

Folie toute pure.

TARUGO.

Vous avez raiſon.

DOM PÉDRO.

Allons, entrons.

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO, *à part.*

Ce Chriſante-là eſt un ſot homme.

TARUGO, *à part.*

La bête eſt dans nos filets.

SCENE IX.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QUEL bonheur, ma chere amie!

MANUÉLA.

Cela eſt trop drôle : qu'il ait lui-même ainſi rendu le portrait!

DONA INÈS.

Tarugo eſt adroit; mais comment compte-t-il faire entrer ici Dom Félix? c'eſt ce que je ne comprends pas.

MANUÉLA.

Il faut le laiſſer faire; il en viendra à bout puiſqu'il l'a entrepris.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Holà! quelqu'un, des lumieres au jardin.

DONA INÈS.

Ils viennent par ici.

MANUÉLA.

Ce ſera quelque tour de Tarugo.

DOM PÉDRO.

Inès.

DONA INÈS.

Mon frere.

DOM PÉDRO.

Retirez-vous dans votre appartement, je vous prie, parce que notre hôte m'a prié de lui faire faire un tour de jardin après ſouper.

DONA INÈS.

Soit; mais en vérité cela eſt déſagréable, je ne dors pas, & je comptois jouir au moins de la fraîcheur.

DOM PÉDRO.

Je vous ferai avertir dès qu'il ſera retiré.

DONA INÈS.

Je vous en prie ; vous ſavez que c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte au monde ; allons Manuéla.

SCENE X.

Le théatre repréſente le Jardin.

DOM PÉDRO, TARUGO, DES VALETS.

TARUGO.

TOUT eſt enchanté ici : c'eſt un prodige de l'art.

DOM PÉDRO.

Oui, c'eſt un petit hermitage aſſez agréable.

TARUGO.

Comment ! un hermitage, c'eſt un paradis terreſtre : je ſuis tout hors de moi d'admiration.

DOM PÉDRO.

Vous couchez-vous de bonne heure ?

TARUGO.

Non, vraiment, il n'y a rien de si dangereux que de dormir trop tôt sur le souper.

DOM PÉDRO.

Ce n'est pas là mon compte.

TARUGO.

Asseyons-nous un peu ici : c'est une station admirable pour y attendre minuit. Nous n'avons plus besoin de personne.

DOM PÉDRO, *aux Laquais.*

Retirez-vous.

TARUGO, *à part.*

Dom Félix n'arrive pas ; il faut pourtant retenir mon homme ici pour tirer parti du piege qui lui est tendu.

DOM PÉDRO.

Vous vous couchez donc tard ordinairement.

TARUGO.

Très-tard. Il me faut toujours deux heures de promenade après souper ; mais ici ou j'ai un jardin, cela pourra bien aller à cinq.

DOM PÉDRO,

(*A part.*) J'ai donc tout le tems

d'attendre, & ſi ma ſœur s'aviſoit d'entrer. (*Haut.*) Pour moi, cela m'incommode, je redoute le ſerein.

TARUGO.

Bon, quelle folie! rien de ſi ſain que la roſée de Mai. Pour vous amuſer cauſons un peu : ſavez-vous l'Hiſtoire?

DOM PÉDRO.

Moi! point du tout, je n'ai jamais aimé la lecture.

TARUGO.

C'étoit un bien grand homme que ce Tite-Live.

DOM PÉDRO.

Où ſommes-nous?

TARUGO, *à part.*

Dom Félix a tort de ne pas ſe preſſer; voilà un homme qui s'impatiente.

DOM PÉDRO.

Je n'y ſaurois tenir, Monſieur, nous agirons ſans façons : je me ſens incommodé, ainſi je me retire.

TARUGO.

Comment! vous êtes bien preſſé.

(*On entend un bruit de coups d'épées & Dom Félix qui crie.*)

DOM FÉLIX.

Ah! traître.

TARUGO.

Qu'entends-je?

DON PÉDRO.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

TARUGO.

Des épées.

DOM FÉLIX.

Quoi! coquins, cinq ſur un ſeul homme : n'y a-t-il donc perſonne pour me ſecourir?

TARUGO, *courant.*

Comment, morbleu, cinq!

DOM PÉDRO.

Attendez, où courez-vous?

TARUGO.

Eh! c'eſt la voix de mon couſin.

DOM PÉDRO.

La porte eſt fermée.

TARUGO.

Ouvrez-la au nom de Dieu.

DOM FÉLIX

Au ſecours.

TARUGO,

TARUGO.

Ouvrez, ouvrez donc vîte.

DOM PÉDRO.

J'y ſuis.

TARUGO.

Venez avec moi.

DOM PÉDRO.

Allons.

SCENE XI.

DONA-INÈS, MANUÉLA, DOM FÉLIX, DOM PÉDRO, TARUGO.

DONA INÈS.

JE vois ſon but. Regarde ſi tu apperçois Dom Félix.

Dom Félix entre par la porte qui eſt reſtée ouverte.

MANUÉLA.

Le voilà lui-même; je diſois bien : eſt-ce vous, Monſieur?

DOM FÉLIX.

Moi-même.

MANUÉLA.

Suivez-moi parce qu'ils vont rentrer.

Dom Pédro & Tarugo rentrent en remettant leurs épées.

TARUGO.

Vive-dieu comme ils ont décampé.

DOM PÉDRO.

Et votre cousin, où est-il ?

TARUGO.

Que diable en sais-je ? mais j'ai pu me tromper.

DOM PÉDRO.

C'étoient peut-être des voleurs.

TARUGO.

Cela se peut bien, je vais me coucher ; ces drôles-là m'ont ému le sang.

DOM PÉDRO.

Volontiers, je vais fermer la porte.

TARUGO, *à part.*

Tout a reussi à miracle

DOM PÉDRO.

Allons-nous-en. (*A part.*) Dom Chriſante eſt brave comme le Cid.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

DOM FÉLIX, DONA INÈS, MANUÉLA.

MANUÉLA.

LES voilà partis; venez, Monſieur.

DOM FÉLIX.

Permettez, Madame, que j'embraſſe vos genoux.....

MANUÉLA.

Vous vous méprenez, Monſieur, je ne ſuis point Mademoiſelle.

DOM FÉLIX.

Et qui êtes-vous donc?

MANUÉLA.

La fille de chambre.

DOM FÉLIX.

Et la Dame?

MANUÉLA.

Elle va venir.

DONA INÈS.

La voilà, Dom Félix; ce n'eſt qu'en tremblant que je vous vois & vous entends ici. C'eſt ſimplement un tour que vous voulez jouer à mon frere: l'amour n'y entre pour rien, & je ne ſais pourquoi.....

DOM FÉLIX.

Ah! Madame, que vous me rendez peu de juſtice! que mes idées ont bien changé depuis que j'ai connu par le récit de vos bontés, à quel bonheur je pouvois prétendre. Il eſt vrai que je n'ai d'abord ſongé qu'à faire revenir votre frere de ſes ridicules préjugés: mais à l'aſpect de votre divin portrait, les ſentimens que je croyois feindre, ſont devenus des vérités. J'ai conçu pour vous la paſſion la plus vive: pour vous le prouver, je vous jure d'être votre époux. Je prends à témoin de ma parole les Cieux qui nous entendent, ces aſtres qui nous éclairent.

DONA INÈS.

J'accepte, Dom Félix, cette parole & la main que vous m'offrez: je vous

promets à mon tour d'être à vous seul, à quelque risque que ma constance doive m'exposer. Je vois avec douleur qu'il faut nous séparer. Adieu.

TARUGO.

Qu'est-ce à dire adieu? Et par où s'en aller, s'il vous plaît?

DONA INÈS.

Il a donc refermé la porte?

TARUGO.

Avec autant de soin que celle d'une forteresse.

DONA INÈS.

Que faire?

TARUGO.

Je vais prendre Monsieur dans ma chambre où je l'enfermerai.

MANUÉLA.

Arrête, j'entends quelqu'un.

TARUGO.

Que dis-tu, morbleu?

(*En se récriant ainsi, il laisse tomber son épée; au bruit Dom Pédro s'écrie du dedans.*

DOM PÉDRO.

Hola! qui fait du bruit là?

MANUÉLA.

Ah! Dieux.

TARUGO.

Tout eſt perdu.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Alberto, quelqu'un, des lumieres.

ALBERTO.

On y va.

DONA INÈS.

Qu'allons-nous devenir?

TARUGO.

Que Dom Félix ſe cache derriere cette charmille : reſtez-là vous autres comme vous êtes; moi je vais parer à tout : dites quand il entrera que je ſuis tombé par la fenêtre : le mal de cœur va nous guérir.

SCENE XIII.

DONA INÈS, MANUÉLA, TARUGO *eſt étendu par terre comme un homme évanoui*, DOM PÉDRO, ALBERTO, *avec de la lumiere.*

DOM PÉDRO.

Voyez ce qu'il y a ici; j'ai entendu du bruit. Qu'eſt-ce qu'il y a là, ma ſœur?

DONA INÈS.

Eh! mon Dieu, c'eſt un homme qui vient de ſe jetter par les fenêtres.

DOM PÉDRO.

Comment diable, c'eſt Dom Chriſante.

ALBERTO.

C'eſt ſon mal de cœur qui l'aura pris.

DOM PÉDRO.

Il faut le ſecourir. (*On le ſecoue, on lui fait ſentir des odeurs.*)

TARUGO.

Ah! mon Dieu, mon Dieu.

DOM PÉDRO.

Eh bien, Monsieur, qu'avez-vous?

TARUGO, *d'un ton dolent.*

Ah! cruel qu'avez-vous fait? vous ne m'avez pas dit qu'il y eût des femmes ici. Le diable apparemment m'a fait mettre à la fenêtre dans le tems qu'elles se promenoient dessous, & en voilà le fruit.

DOM PÉDRO.

C'est ma faute; j'aurois dû fermer ou la fenêtre ou la porte.

TARUGO.

Ah, ah, j'ai la cuisse cassée. Portez-moi dans mon lit, mes amis.

DOM PÉDRO.

Alberto, aidez-moi, levons-le.

TARUGO.

Doucement, Monsieur, j'ai les entrailles en morceaux.

ALBERTO.

Allons, allons.

DOM PÉDRO.

Pas si vîte; vous paroissez bien incommodé de la chûte.

TARUGO.

Ah, ah, ce que vous voyez n'eſt rien : ce que vous ne voyez pas eſt bien pire. (*Ils l'emmenent.*)

SCENE XIV.

DONA INÈS, DOM FÉLIX, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QUE ferons-nous à préſent, Manuéla?

MANUÉLA.

Il n'y a pas autre choſe à faire que de cacher Dom Félix pour cette nuit dans votre cabinet.

DONA INÈS.

Il le faut bien. Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Madame.

DONA INÈS.

Je vous demande votre parole de reſpecter mon honneur, & de ne pas abuſer de l'aſyle que je ſuis forcée de vous accorder.

DOM FÉLIX.

Je vous la donne, Madame.

DONA INÈS.

Entrez donc & restez dans mon cabinet jusqu'au jour où vous tâcherez de sortir sans être apperçu, & d'entrer dans la chambre où loge Tarugo.

MANUÉLA, *en les regardant s'en aller.*

Il faut avouer que voilà un jaloux bien en sûreté, & des précautions bien sagement prises. Ah! Dom Pédro a beau dire : prétendre garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DONA INÈS, DOM FÉLIX, TARUGO.

DOM FÉLIX.

VOILA huit jours que je ſuis ici, & ils ont paſſé comme une heure.

TARUGO.

Oh! ils m'ont paru un ſiecle à moi. Diantre, il faut à chaque minute imaginer quelques ruſes pour vous cacher: tout m'a réuſſi juſqu'à préſent; mais il ne faut qu'un inſtant pour tout perdre: la préſence d'eſprit n'eſt pas toujours égale, & ce diable de frere avec ſes inquiétudes me donne des frayeurs horribles.

DOM FÉLIX.

Bon, bon, que crains-tu? Si ſa ja-

louſie donne des allarmes, ſa conduite doit raſſurer un génie comme le tien.

DONA INÈS, *à la fenêtre.*

St, ſt.

DOM FÉLIX.

Prends garde ; je crois que quelqu'un appelle à la fenêtre.

DONA INÈS.

Ah! quel malheur! je ſuis morte.

DOM FÉLIX.

Morte! Que dites-vous, ma chere ame?

DONA INÈS.

Mon frere ſait qu'il y a un homme caché dans la maiſon. La Négreſſe vous a apperçu tandis que vous traverſiez le jardin pour entrer chez Tarugo, & elle a tout dit.

TARUGO.

La chienne.

DONA INÈS.

Je me ſuis haſardée pour venir vous en donner avis. Songez plutôt à vous ſauver qu'à vous défendre, & ſoyez sûr de mon cœur. Il n'y a pas de danger qui puiſſe ébranler ma conſtance. Adieu, je me retire.

DOM FÉLIX.

Puis-je sortir de la maison?

DONA INÈS.

Je ne le crois pas; Dom Pédro est chez moi examinant tout piece par piece : les Valets armés sont répandus dans toute la maison. Adieu.

DOM FÉLIX.

Cela devient sérieux.

TARUGO.

C'en est fait, nous voilà bien : allons, notre heure est arrivée.

DOM FÉLIX.

Que fais-tu!

TARUGO.

Je vais dire mon chapelet & recommander mon ame à Dieu.

DOM FÉLIX.

Pour moi je vendrai ma vie bien cher.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Fermez bien toutes les portes.

DOM FÉLIX.

Allons, puisqu'il le faut, tiens-toi près de moi Tarugo; nous allons voir.

TARUGO.

Patience, patience..... J'ai trouvé. Allez, vous êtes un pauvre homme avec votre courage : ma tête vaut mieux morbleu que toutes les épées du monde. Rangez-vous-là au fond.

DOM FÉLIX.

Que veux-tu faire ?

TARUGO.

Vous tirer d'ici ſans riſque.

DOM FÉLIX.

Comment ?

TARUGO.

Vous allez voir. Je veux que le benêt de frere vous donne à déjeûner d'abord, & qu'enſuite il aille vous reconduire en perſonne de peur d'accident. Rangez-vous.

SCENE II.

Il faut toujours se rappeller que le théatre représente plusieurs pieces à côté les unes des autres : Dom Félix se retire dans celle du fond. Tarugo avance dans celle qui précede, où Dom Pédro & ses gens entrent en même tems armés de fusils, de hallebardes, &c.

TARUGO, DOM FÉLIX *qu'on ne voit pas*, DOM PÉDRO & *ses gens.*

DOM PÉDRO.

Il ne sauroit nous échapper. Place-toi-là, Sancho; gardez cette porte, Alberto.

TARUGO.

Qu'est-ce que cela veut dire? des sentinelles à ma porte?

DOM PÉDRO.

Dom Chrisante, j'ai appris qu'il y avoit des voleurs dans la maison,

TARUGO.

Ma foi, tant pis, car j'ai là un ami qui m'eſt venu rendre viſite, & je venois demander qu'on nous fît du chocolat.

DOM PÉDRO.

Vous avez un ami chez vous?

TARUGO.

Oui, & un homme dont je ne ſaurois me défaire; c'eſt le beau-frere dont je vous ai parlé: il a ſu mon arrivée & où je logeois: je l'ai rencontré en ſortant qui venoit me voir, & je l'ai fait entrer.

DOM PÉDRO.

Il eſt là?

TARUGO.

Oui, là: nous ſommes entrés enſemble.

DOM PÉDRO.

Et c'eſt?

TARUGO.

Dom Félix de Tolédo.

DOM PÉDRO.

Ce ſera l'homme que la Négreſſe a vu; & êtes-vous entré dans le jardin avec lui?

TARUGO.

C'eſt la premiere choſe que je lui ai fait voir, & il en eſt dans l'enthouſiaſme. Il dit qu'il a vu le Retiro, la Caſa del Campo, Aranjuez, mais brrrr, tout cela eſt de la guenille auprès de vos boſquets.

DOM PÉDRO, *à ſes gens.*

Voyez, imbécilles, les ſottiſes que vous me faites faire avec vos rapports.

ALBERTO.

Perſonne ne l'a vu entrer.

TARUGO.

Perſonne! & où étoient donc vos yeux? il n'eſt pas entré par-deſſus la muraille, peut-être.

DOM PÉDRO.

Allez, faquins, retirez-vous; voilà une belle vigilance : jugez un peu ſi ç'avoit été un autre homme, il ſeroit entré de même.

ALBERTO.

Il faut qu'il ait le ſecret de ſe rendre inviſible.

DOM PÉDRO.

Allez chercher du chocolat. (*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

DOM PÉDRO, DOM FÉLIX, TARUGO.

TARUGO.

Je vais appeller le beau-frere, Monsieur..... Dom Félix, venez que je vous préſente au Seigneur Dom Pédro qui me comble d'honnêtetés en tout genre.

DOM PÉDRO.

Je ne ſaurois moins faire.

DOM FÉLIX, *à Dom Pédro.*

Que je vous embraſſe; il y a bien des années que nous nous connoiſſons.

TARUGO.

J'en ſuis enchanté : aſſeyons-nous. Eh bien ! vous avez vu le portrait ; que dites-vous de la future ?

DOM FÉLIX.

Je ne puis exprimer à quel point je ſuis ravi de ſa beauté. Je paſſe toutes les nuits à m'occuper d'elle, & mon

amour eſt ſi violent, que je la crois toujours couchée à mes côtés.

TARUGO, *à part.*

Si le bon homme de frere entendoit à qui cela s'applique.

DOM PÉDRO.

Puiſque les choſes ſont ſi avancées, je vous en fais mon compliment, mon cher Félix. Puiſſiez-vous jouir longtems de ce bonheur.

TARUGO, *à part.*

On ne peut pas pouſſer la complaiſance plus loin que de faire des complimens à l'amant de ſa ſœur.

DOM PÉDRO, *à part.*

Comme on ſe trompe ! j'aurois juré que Dom Félix penſoit à ma ſœur, & point du tout, il aimoit aux Indes. Comme il faut être circonſpect dans la vie.

DOM FÉLIX.

Mon frere, je vous quitte, j'ai affaire au Palais.

TARUGO.

Il eſt encore de bonne heure; & le chocolat, il ne vient donc pas!

ALBERTO, *avec des Valets qui apportent des taſſes.*

Le voilà.

TARUGO.

Prenez, beau-frere. (*A part.*) Il eſt bien meilleur de la main d'un frere que l'on trompe.

DOM FÉLIX.

Excuſez-moi, j'en ai déjà pris deux fois.

TARUGO.

Et qu'importe; on en prend aujourd'hui comme du tabac.

DOM PÉDRO.

Faites-moi ce plaiſir.

DOM FÉLIX.

J'obéis, puiſque vous le voulez.

(*Ils prennent le chocolat, & Tarugo en prend avec excès, toujours en plaiſantant ſur la bonhommie du frere jaloux.*)

DOM PÉDRO.

Dom Félix, ne vous gênez pas: quand vous voudrez voir le Seigneur Chriſante, cette maiſon eſt à vous comme à lui.

DOM FÉLIX.

Je profiterai de vos bontés. Adieu, je m'enfuis.

DOM PÉDRO.

Je vais vous conduire au Palais dans mon carroſſe.

DOM FÉLIX.

Non, je ne le ſouffrirai pas.

DOM PÉDRO.

J'irai.

DOM FÉLIX.

Cela ne ſera pas.

TARUGO.

Eh bien! partageons le différend: prêtez-nous la voiture ſeulement, & je vais accompagner le beau-frere, moi.

DOM FÉLIX.

A la bonne heure. (*A Dom Pédro.*) Ne bougez.

DOM PÉDRO.

J'obéis donc. Domingo, la voiture.

DOM FÉLIX.

Je vous ſalue. (*Il s'en va avec Tarugo.*)

SCENE IV.

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU, votre négligence me déſeſpere.

ALBERTO.

Par ma foi, Monſieur, croyez-moi ſi vous voulez; mais je ne bouge de la porte du moment où je me leve juſqu'à celui où je me couche, & je n'ai vu entrer perſonne.

DOM PÉDRO.

Il eſt tombé du ciel, n'eſt-il pas vrai? je crois bien que vous ne l'avez pas vu entrer, & c'eſt de quoi je me plains.

ALBERTO.

Vous me tournerez la tête.

DOM PÉDRO.

Je n'y ſaurois tenir; je ſuccomberois à la fin à tant d'inquiétudes.

ALBERTO.

Il est bien aisé de vous les épargner; mariez votre sœur.

DOM PÉDRO.

. C'est aussi ce que je veux faire, & ce sera dès aujourd'hui, morbleu.

SCENE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO, DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

(*A part.*) TARUGO a parfaitement raccommodé tout; mais il faut aussi que j'y mette quelque chose du mien. (*Haut.*) Direz-vous encore, mon frere, direz-vous encore que mes plaintes sont déplacées, après l'éclat scandaleux que vous venez de faire? Vous compromettez plus par-là mon honneur que je ne l'aurois pu faire par des fautes réelles. Je suis lasse de me voir exposée à de pareils affronts. Il y a des couvents dans Madrid, je veux

en choisir un pour y rester jusqu'à ce que je m'établisse.

DOM PÉDRO.

Je ne puis me dissimuler que vous avez raison : aussi pour vous sauver de nouveaux dérangemens, j'ai conclu votre mariage.

DONA INÈS.

Avec qui ?

DOM PÉDRO.

Avec Dom Diégo de Roxas, un galant homme.

DONA INÈS.

Et savez-vous s'il me convient ?

DOM PÉDRO.

Mais il me convient à moi, & j'espere que vous ne ferez pas de difficulté.....

DONA INÈS.

Mais, est-ce vous, s'il vous plaît ou moi qu'il s'agit de marier ? Si c'est vous qui épousez Dom Diégo, à la bonne heure, il suffit de votre agrément : mais si c'est moi, il me semble qu'il faut attendre le mien.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Comment! sur quel ton vous me répondez!

DONA INÈS.

Et quel ton voulez-vous que je prenne avec un homme qui me sacrifie à des caprices extravagans.

DOM PÉDRO.

Vous me manquez, Mademoiselle : songez-vous que je suis ici votre pere & que j'en ai les droits.

DONA INÈS.

Mon pere! vous êtes encore bien jeune.

DOM PÉDRO.

Je sens que je m'échauffe : ne faisons pas d'éclat, Inès ; je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que je vais amener Dom Diégo, je lui ai donné ma parole, & de gré ou de force, il aura votre main. Alberto, gardez bien les portes, cela ne durera pas long-tems. (*Il sort.*)

SCENE VI.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Eh bien! tu as entendu.

MANUÉLA.

Oui, vraiment, je n'y vois qu'un moyen; c'est de les prendre tous deux: vous vous êtes donnée à Dom Félix: votre frere vous donne à Dom Diégo; ils ont chacun leurs droits, vous les mettrez aisément d'accord.

DONA INÈS.

Que tu es folle avec ce badinage.

MANUÉLA.

Eh bien! protestez contre ce mariage: présentez une requête, faites faire des oppositions.

DONA INÈS.

Sans doute, c'est le bon parti: mais par qui ferai-je avertir Dom Félix?

MANUÉLA.

Tarugo ne tardera pas à revenir.

DONA INÈS.

Et si mon frere le prévient, s'il ramene Dom Diégo & qu'il me force à l'épouser.....

MANUÉLA.

Cela est embarrassant; je ne sais comment faire.

SCENE VII.

DONA ANA, DONA INÈS, MANUÉLA.

MANUÉLA.

DONA ANA PACHECO qui vient vous voir, Mademoiselle.

DONA INÈS.

Ah! le Ciel soit loué, ma cousine! Qu'elle entre.

MANUÉLA.

C'est votre affaire, elle avertira Dom Félix.

DONA INÈS.

Le voudra-t-elle dans les termes où elle en est avec mon frere.

DONA ANA.

Bonjour, ma chere Inès.

DONA INÈS.

Embraſſez-moi ma bonne couſine.

DONA ANA.

Je vais vous parler d'affaires très-ſérieuſes; mais il faut du ſecret : je voudrois que nous fuſſions ſeules.

DONA INÈS.

Vous pouvez parler devant cette fille, je n'ai rien de caché pour elle.

DONA ANA.

En ce cas allons au fait. Je viens vous voir, ma belle couſine, moins par politeſſe que pour tirer d'embarras un homme dont vous agitez terriblement le cœur. Vous ſavez à quoi nous en ſommes votre frere & moi; notre mariage eſt arrêté; il y a même jour pris pour le conclure : je trouve en lui tout le mérite du Cavalier le plus accompli; ſon humeur ſévere & jalouſe eſt le ſeul défaut qui m'a fait balancer juſques ici; j'ai voulu eſſayer de l'adoucir par des raiſons, & de le déſabuſer par des exemples que je lui ai mis ſous les yeux : mais ſon aveuglement étant à l'épreuve de tout ce

qui n'eſt que diſcours, j'ai pris le parti de me ſervir de l'expérience qui eſt le plus grand maître. J'ai ſu que Dom Félix de Tolede vous aimoit : je l'ai engagé à tâcher de lier avec vous un commerce ſuivi, afin que votre frere vous voyant mariés enſemble ſans qu'il s'en ſoit douté, pût être à la fin convaincu de la folie qu'il y a à prétendre garder une femme malgré elle. Ce point une fois gagné, je veux bien lui donner la main ; mais je n'y conſentirai jamais qu'il ne ſoit bien déſabuſé. D'après cela Dom Félix m'a tout conté, & comme il s'agit d'une union indiſſoluble entre vous & lui, je viens vous voir de ſa part & vous demander quel moyen vous voulez prendre pour l'aſſurer. Il eſt prêt à tout faire pour vous épouſer. Voyez.

DONA INÈS.

N'en dites pas davantage : c'eſt le Ciel qui vous envoie pour me tirer du péril où je ſuis. J'aime Dom Félix, & je conſens à tout pour être à lui ; mais mon frere m'a promiſe à Dom Diégo de Roxas : il va arriver dans le moment pour me le faire épouſer. Il n'y a qu'un remede, c'eſt que Dom

Félix, par force ou par adresse, trouve moyen de me tirer d'ici : mais voilà mon frere qui arrive, ne me quittez pas, ma chere cousine. Donnez-moi le tems de faire avertir Dom Félix. Retirons-nous, les voilà. (*Elles s'en vont.*)

SCENE VIII.

DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

On vient à bout de tout avec de l'argent : voyez à obtenir une dispense pour vous marier sans publication de bancs.

DOM DIÉGO.

Mon bonheur est si grand, mon cher ami, que j'en suis encore tout étourdi. Je ne sais par où j'ai mérité.....

DOM PÉDRO.

Point de complimens. (*A part.*) S'il voyoit le fond de mon cœur, il auroit moins de reconnoissance ; il ne sait pas par quel motif je le rends heureux.

SCENE IX.

DONA ANA, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DONA ANA.

Je ſuis enchantée de vous trouver, Monſieur; je viens de voir ma couſine.

DOM PÉDRO.

Vous vous trouvez ici dans une heureuſe circonſtance; vous vous trouverez préſente au mariage de ma ſœur que Monſieur va épouſer (1).

DONA ANA.

Il ne m'eſt pas poſſible de m'arrêter une minute; j'ai une affaire qui ne ſouffre aucun retardement: vous me donnez la main ſans doute.

(1) On ne doit pas être ſurpris de cette promptitude. En Eſpagne, ſuivant le Concile de Trente, le mariage ne conſiſte que dans la volonté des parties; de ſorte que quand elles ſont d'accord, le Prêtre peut ſans autre formalité leur donner la bénédiction.

DOM PÉDRO.

Vous voyez que je ne puis quitter en cet instant.

DONA ANA.

Vous ne pouvez! je m'attendois à plus de complaisance de votre part : je ne croyois pas que vous eussiez rien de plus pressé que de me plaire; mais puisque vous avez d'autres affaires, adieu, Monsieur, restez; j'aime mieux après tout m'en aller seule que d'avoir la compagnie d'un homme aussi peu poli.

DOM PÉDRO.

Ah! Madame, arrêtez.

DONA ANA.

Eh bien! je m'arrête.

DOM PÉDRO.

J'ai tort; je suis à vos genoux, acceptez ma main & croyez qu'il n'y a rien que je ne sacrifie au bonheur de vous accompagner.

DONA ANA.

Je suis trop bonne, je devrois vous faire acheter votre pardon.

DOM PÉDRO, *à Dom Diégo.*

Vous voyez que je ne puis m'en dispenser; mais venez avec nous & nous reviendrons dans un moment.

SCENE X.

Le théatre change, il repréſente la rue où donne la maiſon de Dom Pédro.

DOM FÉLIX, TARUGO, UNE SUIVANTE *de Dona Ana.*

DOM FÉLIX.

TARUGO, le riſque étoit grand, au moins.

TARUGO.

Il falloit un génie comme le mien pour vous en tirer.

LA SUIVANTE.

Les voilà, ſans doute. Monſieur, Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Qui eſt-ce qui m'appelle?

LA SUIVANTE.

C'eſt moi qui vous ſuis depuis une heure pour vous parler.

DOM FÉLIX.

Je ne vous connois pas.

LA SUIVANTE.

Je ſuis au ſervice de Dona Ana, elle m'envoie vous avertir de l'état où ſont les choſes.

DOM FÉLIX.

Eh bien! à quoi en ſont-elles?

LA SUIVANTE.

Dom Pédro veut marier ſa ſœur à Dom Diégo de Roxas. Il y eſt ſi déterminé, que ſi vous ne la tirez à l'inſtant de chez elle, il ne ſera plus tems, car le mariage eſt pour ce ſoir. Elle eſt décidée à ſe prêter à tout pour s'y ſouſtraire, & je ſuis chargée de vous dire qu'elle n'eſpere qu'en vous.

DOM FÉLIX.

Que deviendrai-je? Tarugo mon ami, mon cher Tarugo.

TARUGO.

Eh bien! Tarugo, Tarugo, que voulez-vous que j'y faſſe, moi, puiſqu'il la marie.

DOM FÉLIX.

Il faut l'empêcher.

TARUGO.

Cela eſt bientôt dit, il faut: en ſavez-vous le moyen?

DOM FÉLIX.

Si tu n'en trouves pas j'en ai un sûr.

TARUGO.

Quel?

DOM FÉLIX.

D'entrer, morbleu, par force, & de l'enlever au hasard de tout ce qui peut en arriver.

TARUGO.

Pauvre homme! allez, allez; laissez-moi faire. Ces gens-là avec leurs épées, ils croient venir à bout de tout. Attendez-moi là (*Il va frapper à une jalousie.*)

DONA INÈS, *en dedans.*

Manuéla, regarde qui frappe.

MANUÉLA.

Qui est-ce?

TARUGO.

Moi.

DONA INÈS.

Est-ce Tarugo?

TARUGO.

Lui-même : votre frere est-il-là?

DONA INÈS.

Non.

TARUGO.

Eh bien! prenez vos écharpes; déguisez-vous de votre mieux, & allez sur le champ m'attendre dans mon appartement.

DONA INÈS.

Pourquoi faire?

TARUGO.

Allez toujours.

DONA INÈS.

Mais si Alberto.....

TARUGO.

Allez, morbleu, allez. Voyez-vous, il faut que cela babille.

DONA INÈS.

Nous y courons.

TARUGO.

Bon. Pour vous, Monsieur, attendez-moi ici, là sur la porte.

DOM FÉLIX.

Tu es tout mon espoir.

SCENE XI.

TARUGO, ALBERTO *à la porte*, UN LAQUAIS.

TARUGO.

Mon Dieu, comme il fait chaud! Je vais me déshabiller.

ALBERTO.

Entrez, Monsieur, soyez le bien venu.

TARUGO.

Y a-t-il de la glace?

LE LAQUAIS.

Vous en trouverez de toute prête.

TARUGO.

Eh bien! qu'on me l'apporte chez moi.

LE LAQUAIS.

Voulez-vous de la limonade?

TARUGO.

Non, par-dieu, toutes ces friandises-là m'affadissent le cœur. Avez-vous du ratafiat?

ALBERTO.

En voulez-vous?

TARUGO.

Oui, vraiment, cela est bien plus sain: (*Il entre.*)

ALBERTO.

Voilà un étrange homme.

LE LAQUAIS.

Ma foi, il se donne du bon tems, toujours; il mange comme quatre & boit comme douze.

TARUGO, *revenant sur ses pas.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu, quelle trahison, des femmes chez moi! Mais on veut donc me faire mourir ici: c'est bien la peine d'avoir du monde à la porte.

ALBERTO.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

TARUGO.

Ce que je veux dire! ce qui est. Comment! laisser entrer des femmes dans mon appartement, après que vous avez vu l'effet qu'elles produisent sur moi. Je vais chercher une auberge où je serai plus en sûreté.

ALBERTO.

Et par où diable seroient-elles entrées ?

TARUGO.

Par-dieu, voyez-y vous-même ; les voilà.

SCENE XII.

Les mêmes, DONA INÈS, MANUÉLA *couvertes de leurs écharpes.*

ALBERTO.

O Ciel ! que vois-je ?

LE LAQUAIS.

Par la chasteté de la Madeleine, il a raison.

ALBERTO.

Qui peuvent être ces femmes-là ?

TARUGO.

Qui ? Ce sont des coquines qui auront éventé mes pistolets du Pérou.

ALBERTO.

Il faut les chasser avant que Dom

Pédro ſoit rentté. Allons, hors d'ici malheureuſes.

TARUGO.

Tirez, tirez, gredines.

ALBERTO.

Voilà un ſingulier événement.

TARUGO.

C'eſt un miracle que je n'en aie pas percé une des deux d'outre en outre; mais c'eſt votre faute auſſi.

ALBERTO.

Monſieur.

TARUGO.

Oh! vraiment, vous êtes de braves ſentinelles, on entre, on ſort ſous vos yeux, ſans que vous y preniez garde ſeulement.

(*Pendant ce dialogue qui ſe paſſe dans l'intérieur de la maiſon, Dona Inès & Manuéla ſont dans la rue où elles cherchent Dom Félix.*

DOM FÉLIX *qui les apperçoit.*

Ah! les voilà ſûrement; Tarugo ne m'a pas trompé.

DONA INÈS.

Il doit être ici.

DOM FÉLIX.

Auſſi le trouvez-vous, chere idole de mon ame : couvrez-vous bien le viſage quoiqu'il ſoit nuit : on peut vous reconnoître au moindre ſoupçon.

DONA INÈS.

Allons chez Dona Ana ma couſine ; mon frere ne nous y reverra que mariés.

DOM FÉLIX.

Allons ; mais j'entends du monde.

SCENE XIII.

Les mêmes, DOM DIÉGO, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Je ſuis venu à bout d'appaiſer Dona Ana, & nous nous marierons demain en même tems que vous.

DOM DIÉGO.

Elle a raiſon.

DOM PÉDRO.

Mais qui eſt-ce qui vient à nous ?

DOM DIÉGO.

Un homme avec deux femmes.

DOM PÉDRO.

Deux femmes! le cœur m'a treſſailli. Arrêtez, qui êtes-vous?

DOM FÉLIX.

Moi, ne le voyez-vous pas.

DOM PÉDRO.

Et avec qui êtes-vous-là?

DOM FÉLIX,

Que vous importe?

DOM PÉDRO.

C'eſt Dom Félix.

DOM FÉLIX.

C'eſt Dom Pédro.

DONA INÈS, *bas.*

Je ſuis perdue!

DOM PÉDRO.

Je ne vous reconnoiſſois pas, excuſez.

DOM FÉLIX.

Que me voulez-vous?

DOM PÉDRO.

Rien que vous offrir mes ſervices; avec une compagnie comme la vôtre,

vous pouvez en avoir besoin, si quelquefois vous tombiez à rencontrer des bruraux.

DOM FÉLIX.

(*A part.*) Celui-là est trop plaisant. (*Haut.*) Je vous rends mille graces: cette Dame est mariée, on la suit; je me trouve seul pour la défendre: faites-moi la grace de l'accompagner jusqu'à ce que je l'aie mise en sûreté.

DOM PÉDRO.

Avec plaisir. Suivons-les, Dom Diégo.

DOM FÉLIX.

Vous m'obligez infiniment; prenez les devants.

DOM PÉDRO.

Volontiers.

DONA INÈS.

Qu'avez-vous fait?

DOM FÉLIX.

Paix.

DOM PÉDRO, *à part.*

En vérité j'étois bien sot de m'allarmer sur le compte de Dom Félix: il me paroît qu'il connoît trop de femmes pour s'attacher à ma sœur.

DOM FÉLIX, *à part.*

Vive-dieu! je veux que ce ſoit ſon frere lui-même qui me l'amene chez moi. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XIV.

Le théatre repréſente la maiſon de Dona Ana.

DONA ANA, TARUGO, DOM FÉLIX, DONA INÈS, MANUÉLA.

TARUGO.

VOILA comme les choſes ſe ſont paſſées: j'ai quitté tout mon équipage, & quand il ſera bien déſabuſé du ſuccès de ſes ſoins, je lui montrerai ſon Maître dans la perſonne de Tarugo.

DONA ANA.

Il va mourir de rage en apprenant tout cela. Mais Dom Félix eſt longtems.

TARUGO.

Le voilà, Madame.

DOM FÉLIX.

Nous voilà arrivés chez vous sans le moindre accident.

DONA ANA.

Je vous en félicite.

DOM FÉLIX.

Mais nous avons été bien plus heureux que nous ne pensions.

DONA ANA.

En quoi ?

DOM FÉLIX.

C'est que Dom Pédro a voulu absolument nous accompagner jusqu'ici avec Dom Diégo, sans se douter le moins du monde que ce fût sa sœur.

TARUGO.

Ah! nous en rirons donc bien.

DOM FÉLIX.

Il y a mieux; il est là-bas à attendre.

DONA ANA.

Entrez donc tous là-dedans, il ne faut pas retarder le dénouement davantage. Qu'on le fasse monter.

DONA INÈS.

Le cœur me bat terriblement.

DOM FÉLIX.

Que craignez-vous?

DONA ANA.

Pour prix de ma main, je prétends disposer de la vôtre. Voyons un peu quelle figure il va faire.

SCENE XV.

Les mêmes, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

QUE souhaitez-vous, Madame?

DONA ANA.

Est-ce que vous avez quelqu'un avec vous?

DOM PÉDRO.

C'est mon cousin Dom Diégo.

DONA ANA.

Ah-çà, mon cher Dom Pédro, nous allons être bientôt mariés; mais il faut auparavant que je vous arrache l'aveu de la vérité que vous nous avez tant contestée. Avouez que de garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible?

DOM PÉDRO.

Je l'avouerois à présent moins que jamais. Jusqu'à présent je n'avois su

que par théorie ce qui en est, mais aujourd'hui je le sais par expérience.

DONA ANA.

Mais si je vous mets sous les yeux un exemple qui vous prouve à vous-même que c'est la chose impossible, en conviendrez-vous?

DOM PÉDRO.

Il n'y en a qu'un qui peut produire cet effet; or c'est bien de me le mettre sous les yeux qui est la chose impossible.

DONA ANA.

Pas tant. Vous êtes bien sûr que Dona Inès en ce moment est dans votre maison.

DOM PÉDRO.

Si j'en suis sûr! comme de mon existence.

DONA ANA.

Eh bien! pour vous apprendre à douter, Dona Inès, Dom Félix, paroissez.

DOM PÉDRO.

Que vois-je? Et qui vous a amenée ici?

DOM FÉLIX.

Vous-même.

DOM PÉDRO.

Moi!

DOM FÉLIX.

Oui, tout-à-l'heure; c'eſt cette Dame que vous avez rencontrée avec moi.

DOM PÉDRO.

Ah! perfide, vous m'avez joué un tour bien cruel.

DOM FÉLIX.

Non, je ne vous ai pas trompé. Je vous ai dit que j'étois avec une femme mariée, & c'eſt la vérité: Inès eſt ma femme.

DOM DIÉGO.

Je n'ai plus rien à faire ici.

TARUGO.

Et toi, Manuéla, veux-tu être la femme de Dom Chriſante?

DOM PÉDRO.

En voilà bien d'une autre.

TARUGO.

Il n'y a rien qui doive vous ſurprendre; en un tour de main Dom Chriſante eſt devenu Tarugo.

DONA ANA.

Eh bien! penſez-vous encore qu'il

ſoit facile de garder une femme?

DOM PÉDRO.

Non, Madame, je ſuis trop bien convaincu du contraire.

DONA ANA.

En ce cas tout eſt dit, voilà ma main.

FIN.

LA RESSEMBLANCE,

En Eſpagnol,

EL PARECÌDO,

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom FERNAND DE RIBERA.

Dom LOUIS.

Dona JUANA, *sœur de Dom Fernand.*

Dom PÉDRO LUJAN.

TACON, *Valet de Dom Fernand.*

LÉONOR, *Suivante d'Inès.*

Dom LOPE LUJAN.

Dona INÈS, *sœur de Dom Lope.*

UN FACTEUR.

LA RESSEMBLANCE; COMÉDIE.

PREMIERE JOURNÉE

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON *en habits de voyage.*

DOM FERNAND.

C'EN eſt fait, mon cœur eſt épris; je n'ai de ma vie vu une beauté plus parfaite.

TACON.

Monsieur, savez-vous que vous n'avez pas la tête trop saine.

DOM FERNAND.

J'arrivai à Madrid mort d'inquiétude & de fatigue : mais depuis cet heureux moment je me suis ranimé ; il faut l'attendre ici à la sortie de l'Eglise, pour lui faire connoître mes sentimens.

TACON.

Par ma foi, mon cher Maître, je n'oserois dire que vous êtes fou : mais il s'en faut si peu, si peu.

DOM FERNAND.

Oui, je le suis, si l'amour le plus vif est une folie.

TACON.

Voilà une tête dérangée. (*Aux Spectateurs.*) Messieurs, je vous en fais juge. Ce jeune homme que vous voyez, qui s'appelle Dom Fernand de Ribera, est un des braves de Seville. Il lui est échappé dans ce pays-là quelque sottise, & par la crainte des suites nous avons jugé à propos de voyager. Nous avons dépensé sur la route de Madrid tout ce que nous avions pu

emporter de bijoux & d'argent. Nous étions juſte au bout quand nous ſommes arrivés à cette rue qui ſe nomme, comme vous ſavez, la rue des Infantes; & ſi nous nous y trouvons, c'eſt uniquement parce que le loueur de mules qui nous a conduit, y demeure; car nous n'avons point de projets, nous autres. Nous voilà ſur le pavé ſans bagages, ſans proviſions, ſans argent pour en avoir, ſans connoiſſances à qui en demander. Dans cette ſituation conſolante, Monſieur a rencontré une belle Dame dont il ſe dit amoureux, & il prétend l'attendre: pour moi, je m'en vais.

DOM FERNAND.

Où?

TACON.

Demander la charité puiſque nous n'avons pas le ſou.

DOM FERNAND.

Arrête, malheureux bouffon!

TACON.

J'arrêterai, ſoit; mais il faut ſouper.

DOM FERNAND.

Il faut te taire; ſi tu ſavois les rai-

sons de mon départ, & la nécessité où je me suis vu de quitter Seville, tu serois moins étonné de la précipitation de ma fuite.

TACON.

Il ne tient qu'à vous de m'en instruire.

DOM FERNAND.

Je voudrois me les cacher à moi-même; mais comptant comme je le fais sur ton attachement, je ne puis m'obstiner plus long-tems au silence; c'est ma sœur qui est cause de tous mes malheurs.

TACON.

Votre sœur?

DOM FERNAND.

Elle-même. Un soir en rentrant chez moi à Seville, j'apperçus du trouble, du dérangement dans la maison : on fut long-tems à m'ouvrir; on ne trouvoit pas les clefs, cela me donna du soupçon; je courus droit à l'appartement de ma sœur Dona Juana: croirois-tu Tacon ce que j'y vis? un Cavalier, le visage couvert, qui paroissoit vouloir se dérober à mes regards. Je fondis sur lui l'épée à la

main : l'honneur outragé conduiſoit mes coups : je l'entendis s'écrier, je ſuis mort. A ce bruit la garde qui paſſoit dans la rue, trouvant les portes ouvertes, entre, monte, me pourſuit : je me ſauve chez un ami, où j'appris bientôt que ma ſœur ne paroiſſoit plus, qu'on avoit trouvé chez moi le Cavalier dangereuſement bleſſé, & qu'on me cherchoit avec la plus grande exactitude. Tu n'étois pas chez moi la nuit de cette affreuſe ſcene, mais ayant été informé par mon ami du lieu où tu t'étois retiré, je t'ai fait avertir, nous nous ſommes déguiſés, nous ſommes partis & nous voilà arrivés à la Cour où je veux vivre dans l'obſcurité juſqu'à ce que j'aie trouvé moyen de conſommer ma vengeance.

TACON.

Cela eſt fort bien; mais comment conciliez-vous tant de fureur avec tant d'amour?

DOM FERNAND.

Je n'en ſais rien; mais il eſt ſûr que je ſuis également partagé entre ces deux ſentimens, & je ne deſire pas avec moins d'ardeur de connoître mon ennemi, que de revoir ma belle maîtreſſe.

SCENE II.

DOM FERNAND, DOM LOUIS, TACON.

DOM LOUIS.

QUE vois-je? N'eſt-ce pas-là Dom Lope de Lujan, le frere de la divinité qui regne dans mon ame? mais on le diſoit mort. Me tromperois-je? mais non, c'eſt bien lui.

TACON.

Prenez garde à vous, Monſieur; voilà un homme qui vous examine avec bien de l'attention.

DOM FERNAND.

Je m'en ſuis bien apperçu, mais je ne ſais qui c'eſt.

TACON.

Il vient à nous; ne vous montrez que de profil. Que ſait-on?

DOM LOUIS.

Eh! l'ami, un mot.

TACON.

L'ami ! il eſt familier. Que ſouhaitez-vous ?

DOM LOUIS.

Je voudrois bien ſavoir ſi ce gentilhomme n'eſt pas Dom Lope de Lujan.

DOM FERNAND.

Non, Monſieur, je ne ſuis point Dom Lope.

DOM LOUIS.

Parbleu, je ne me trompe pas, ce ſont ſes traits ; c'eſt ſa voix, ſa marche. Ah ! Monſieur, ne vous obſtinez pas à vous cacher, je vous prie. On vous avoit dit mort aux Indes, & toute votre famille en étoit déſeſpérée : votre ſœur ſeche de douleur, votre pere eſt inconſolable. Il donneroit les cent mille ducats qu'il poſſede pour vous retrouver.

TACON.

Ah le cher homme ! Dieu vous récompenſe, Monſieur. Il eſt donc bien affligé ce pauvre vieillard, notre bon pere ?

DOM FERNAND.

Il y a ici du quiproquo. Je ne ſuis

pas, Monsieur, celui que vous pensez.

TACON, *à part.*

Que dites-vous, malheureux?

DOM FERNAND.

Que puis-je faire?

TACON.

Eh! oui, Monsieur, oui; mon Maître est Dom Lope, gardez-vous d'en douter; mais nous sommes arrivés en poste à franc étrier, & il vouloit cacher son retour jusqu'à l'arrivée de son bagage, afin de ne pas se présenter à son cher pere en guenilles.

DOM LOUIS.

Je le savois bien; il n'est pas possible de s'y méprendre: embrassez-moi, mon cher Dom Lope.

DOM FERNAND.

Vous êtes dans l'erreur.

TACON, *à part.*

Eh! chien d'homme, vous tairez-vous? Eh! mon Dieu, soyez Dom Lope, & Dom Lorenco, & Dom Diable, s'il le faut: Dom Lope trouvera du crédit ici & à coup sûr Dom Fernand n'en trouveroit pas pour un sou.

DOM LOUIS.

Je ne me ſens pas de joie; allons avertir Dom Pédro, qu'il me ſache gré d'une auſſi bonne nouvelle; attendez-moi-là un moment, je reviens à l'inſtant.

SCENE III.

DOM FERNAND, TACON.

TACON.

EH bien! Monſieur.

DOM FERNAND.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme-là me veut dire?

TACON.

Ah! morbleu, que vous importe: n'allez-vous pas-là faire l'imbécille. Il vous donne une ſucceſſion de cent mille ducats au moment où nous n'avons ni denier, ni maille, & vous balancez: ſoyez, Monſieur, ſoyez le bienheureux Indien.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que j'accrédite

une mépriſe de ce genre, que je me prête à une impoſture. Dis, comment le veux-tu ?

TACON.

Comment ! parbleu en les laiſſant faire, puiſque vous avez même la voix de cette copie dont on veut que vous ſoyez l'original, ils vous aideront eux-mêmes à les perſuader.

DOM FERNAND.

J'entends bien ; mais je ne connois pas un mot ni de la famille, ni de leurs affaires : je ne ſais pas même leurs noms.

TACON.

Eh vive-dieu ! à quoi donc ſert l'eſprit ? il faut commencer par bien boire, bien manger, par prendre de l'argent ſi l'on vous en offre, & éluder leurs queſtions par des défaites générales, juſqu'à ce que vous ſoyez aſſez inſtruit pour parler mieux, ou que nous ayons à notre portée une autre reſſource qui nous diſpenſe de celle-là.

DOM FERNAND.

Et cette Dame que j'attends qui va ſortir.

TACON.

Parbleu, elle s'en ira. Pour nous, le grand point eſt de ne pas perdre de vue la bonne auberge où nous allons être reçus ſans donner d'argent.

DOM FERNAND.

Tu te livres-là à des idées extravagantes : ſi je n'avois pas d'amour dans le cœur, je pourrois m'y prêter. Mais qu'as-tu à me conſidérer ?

TACON.

Plus je vous examine, plus je crois que vous êtes Dom Lope ; il faut que vous l'ayez oublié.

DOM FERNAND.

Tais-toi, extravagant, j'apperçois l'objet de mes vœux.

SCENE IV.

DOM FERNAND, TACON, DONA INÈS, LÉONOR.

DOM FERNAND.

AMOUR, sois-moi favorable ; je vais à elle. Permettez-vous, Madame, que le plus soumis de vos adorateurs ait le bonheur de vous accompagner, & qu'il vous offre un cœur sur lequel vous régnez souverainement ?

DONA INÈS.

J'ai lieu d'être surprise, Monsieur, d'une offre si flatteuse. Comment ! ne vous connoissant pas, puis je l'accepter.

DOM FERNAND.

Si vous ne la trouvez pas indigne de vous, souffrez que je puisse apprendre du moins où vous logez, afin d'essayer à vous prouver la sincérité & la vivacité de ma passion.

DONA INÈS.

C'est ce que je ne puis vous accor-

der pour le préſent, mais ſi vous voulez me prouver la ſoumiſſion dont vous m'aſſurez, ne me retenez plus ici & je vous promets que vous m'y retrouverez demain matin.

DOM FERNAND.

Serez-vous aſſez cruelle pour me refuſer la permiſſion de vous accompagner du moins à quelque diſtance.

DONA INÈS.

Eh bien, j'accepte votre main juſqu'au bout de cette rue.

DOM FERNAND.

Attends-moi ici, Tacon.

TACON.

Qu'allez-vous faire? Vous perdez tout; mais le voilà qui ſuit ces coquines. Ah! quel cerveau timbré! au lieu d'attendre ici l'honnête homme qui lui a tout d'un coup trouvé un nom, une famille, une maiſon, & cent mille ducats.... Mais le voilà, je crois, ce généreux perſonnage avec un vieillard..... C'eſt ſans doute le pere de Dom Lope, je ſais ſon nom, il s'appelle Dom Pédro. Il faut réparer les ſottiſes de mon maître.

SCENE V.

DOM PÉDRO, DOM LOUIS, TACON.

DOM LOUIS.

Je l'ai vu, vous dis-je, je l'ai laiſſé ici, & voilà ſon valet.

DOM PÉDRO.

Je ſuis tout hors de moi, je vous crois à peine. Oh, mon ami, appartenez-vous à mon cher Lope?

TACON.

Quoi! ſi j'appartiens à Lope? Qu'eſt-ce que c'eſt que Lope? Eſt-ce que j'ai l'air du valet d'un poëte, s'il vous plaît (1)?

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc me répondez-vous ainſi?

TACON.

Parce que mon maître ſe nomme

(1) Ceci eſt une raillerie aux dépens de Lope de Véga.

Dom Lope de Lujan, c'eſt le gentilhomme le plus gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Et où eſt-il ce cher fils, mon pauvre Dom Lope ?

TACON.

Qu'entends-je ! Quoi ! vous ſeriez Dom Pédro de Lujan !

DOM PÉDRO.

Oui, mon ami.

TACON.

J'embraſſe vos genoux.

DOM PÉDRO.

Où eſt mon fils ?

TACON.

Il ſera ici dans un inſtant. Vous êtes ſon pere, ſon véritable pere !

DOM PÉDRO.

Il n'y a rien de ſi ſûr.

TACON.

Oui, ſûr comme ces choſes-là le ſont.

DOM PÉDRO.

Apprends-moi donc pourquoi Lope ne m'a-t-il pas écrit ?

TACON.

Voilà qui m'embarraſſe.

DOM PÉDRO.

Eſt-ce qu'il auroit oublié ma tendre affection pour lui.

TACON.

Vous ne ſavez donc pas ce qui lui eſt arrivé ?

DOM PÉDRO.

Moi, je ne ſais rien.

TACON.

Ah ! Monſieur, c'eſt un malheur étrange, il a perdu la mémoire, il ne ſe ſouvient ni de vous, ni de ſa maiſon, ni de ſa famille, il s'oublie quelquefois lui-même, & ſans moi il n'auroit jamais penſé à revenir à Madrid.

DOM PÉDRO.

Comment donc ?

TACON.

Il y a onze mois & demi que je ſuis à ſon ſervice, je le trouvai, Monſieur, pour la premiere fois, malade à la Havane.

DOM PÉDRO.

Qu'eſt-ce qu'il avoit ?

TACON.

Un mal terrible, une paralysie, mais une paralysie comme on n'en voit point; c'est celle dont parle Galien, & qui, suivant lui, fait perdre le jugement, toutes les facultés de l'ame; c'est ce qui est arrivé à Monsieur votre fils, il avoit tout perdu sans exception; mais comme en revenant des Philippines il avoit de l'argent, il se rendit à la Nouvelle-Espagne, & là il trouva un opérateur qui l'a traité; à force de remedes il a recouvré le jugement, mais la mémoire est restée au diable, au point qu'il a fallu lui rapprendre à lire, à écrire, & jusqu'à son nom même.

DOM PÉDRO.

Voilà qui est bien triste.

TACON.

A cela près, il se porte à merveille. Par le moyen de ses amis, j'ai appris qui il étoit, & je l'ai ramené ici, sans qu'il s'en soit seulement apperçu.

DOM PÉDRO.

Mais il a pourtant quelques idées?

TACON.

Bien peu, pour signer son nom il faut que je le lui dise.

DOM PÉDRO.

Cela m'afflige. Mais son mal est-il tout-à-fait incurable ?

TACON.

Les médecins disent qu'avec le tems cela reviendra ; au reste le meilleur remede c'est de le bien nourrir. Il y a apparence que chez lui le cerveau est desséché, il faut l'humecter par les vapeurs d'un estomac bien plein ; oh, il y a une grande correspondance entre la tête & l'estomac.

SCENE VI.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND, *à part.*

JE crois que je parviendrai à la toucher.

DOM PÉDRO.

Ce que vous m'avez appris de son infirmité me paroît incroyable.

TACON.

Monsieur, le voilà.

DOM PÉDRO.

Lope, mon cher enfant.

DOM FERNAND.

Je ne suis pas plus Lope que votre fils, Monsieur.

DOM PÉDRO.

Si fait, si fait, tu es mon fils, embrasse-moi, mon bon ami. Quel accident! tu ne te souviens plus de moi, mon pauvre garçon, hélas! j'ai bien amérement pleuré ta mort.

DOM FERNAND.

Monsieur, je suis obligé, en honneur, de vous avertir que vous vous méprenez, je ne suis rien de ce que je parois être, & je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

TACON.

Qu'est-ce que je vous ai dit?

DOM LOUIS.

Cela fait compassion, c'est un accident bien étrange.

TACON.

Il n'y a rien de pareil.

DOM PÉDRO.

Quoi ! tu ne reconnois pas même ton pere ?

TACON.

Je vous dis que tout cela eſt inutile, il n'a de mémoire de rien, mais de rien du tout.

DOM PÉDRO.

Quel tourment !

TACON.

Monſieur, c'eſt-là Monſieur votre pere; allons, tâchez de vous en rappeller quelque choſe.

DOM FERNAND.

Où ce fou-là m'a-t-il empêtré ; je ne veux point avouer un menſonge comme celui-là.

DOM PÉDRO.

Oublier ſon pere, cela ne s'eſt jamais vu; & ſa ſœur, il s'en ſouviendra peut-être.

TACON.

Brrrr, vous l'entendez bien, je vous dis qu'il ne ſait pas même qui il eſt, ni où il eſt.

DOM LOUIS.

Il a l'air tout penſif, tout étonné.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Le Ciel nous ſoit en aide. Allons, mon fils, viens, entre chez nous : tu verras ta ſœur qui t'attend dans les gémiſſemens, dans les larmes; ta maladie va peut-être un peu retarder ſon mariage; mais n'importe, je te revois, cela me ſuffit.

TACON.

Eh bien, bourreau! marcherez-vous?

DOM FERNAND.

Allons, puiſqu'il le faut, à la bonne heure; voyons ce que cela deviendra.

SCENE VII.

Le théatre représente la maiſon de Dom Pédro & l'appartement de Dona Inès.

DONA INÈS, DONA JUANA, LÉONOR.

DONA INÈS.

VENEZ ici, Madame, vous y ſerez en ſûreté & vous pourrez m'y confier avec moins d'inquiétude vos triſtes aventures.

DONA JUANA.

Puiſſe le Ciel, Madame, vous récompenſer d'une bonté ſi généreuſe. Je vous ai déja appris comment mon frere ayant eu une querelle chez moi, & ayant laiſſé ſon ennemi pour mort, fut obligé de ſe ſouſtraire aux recherches de la Juſtice. J'avois cru devoir dès auparavant me ſouſtraire aux ſiennes, & je trouvai un aſyle chez un ami qui ſe chargea de me mettre en ſûreté. J'y ai été informée que mon amant

avoit été guéri de ſes bleſſures, & qu'il étoit parti pour Madrid dont il étoit originaire. J'ai cru qu'il me ſeroit poſſible de l'y retrouver; je m'y ſuis rendue moi-même, mais mes efforts ne m'ont procuré aucun éclairciſſement à mon ſujet. Je vois trop clairement que le nom ſous lequel il s'eſt fait connoître à moi, n'étoit pas le ſien. J'allois me trouver ſeule ici ſans ſecours, ſans reſſource, ſans aſyle, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Daignez m'admettre au nombre des femmes qui vous ſervent, vous n'en aurez point de plus zélées ni de plus fideles. Je vous demande cette grace à genoux au nom de mes malheurs, de mon ſexe & du vôtre. Que votre cœur s'attendriſſe ſur mon infortune!

DONA INÈS.

Levez-vous donc, ma chere, je vous jure que j'en ſuis pénétrée; je vous ſervirai de toute ma puiſſance, je parlerai à mon pere pour vous; je tâcherai de l'engager à vous laiſſer auprès de moi, bien plus pour jouir de votre amitié, que pour accepter vos ſervices. En attendant, reſtez dans

mon appartement. Comment vous appellez-vous ?

DONA JUANA.

Dona Juana.

DONA INÈS, *à Léonor.*

Allez, menez Madame dans mon cabinet.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Qu'on avertiſſe ma fille de venir ici.

LÉONOR.

C'eſt Monſieur votre pere, Madame.

DONA INÈS.

Ne vous montrez point ; Léonor, conduiſez-la dans votre chambre, entrez par cette porte. Que l'amour eſt une étrange paſſion ! j'en ai ſous les yeux un terrible exemple, & je ne ſais ſi je ne ſerai pas bientôt dans le cas d'éprouver moi-même de pareilles traverſes. Mon pere s'obſtine à me marier avec Dom Louis : malheureuſe que je ſuis ! faut-il qu'on nous engage ſans jamais conſulter nos inclinations,

SCENE VIII.

Le théatre (il faut toujours se le rappeller) représente plusieurs pieces à la fois. Dona Inès sort de celle où elle étoit pour entrer dans celle de devant, où se présentent dans le même tems par une autre porte, Dom Pédro, Dom Fernand & Tacon.

DONA INÈS, DOM PÉDRO, DOM FERNAND, DOM LOUIS, TACON.

DOM PÉDRO.

VIENS, ma chere fille; tiens, je te présente tout à la fois, un mari & un frere. Qu'as-tu à t'étonner? le bruit qui court de sa mort étoit faux comme tu vois.

DONA INÈS, *bas.*

Mais n'est-ce pas là le Cavalier que j'ai rencontré tantôt?.... Dissimulons.

DOM FERNAND, *à part.*

Ciel! voilà la Dame qui m'a si vivement touchée.

DOM PÉDRO.

Qu'eſt-ce donc ? Vous voilà tous deux immobiles.

DONA INÈS.

Quoi! mon pere, c'eſt-là ce cher frere que nous avons tant pleuré ?

DOM PÉDRO.

Embraſſe-le vîte, ma fille : ne ſois pas ſurpriſe, au reſte, de ce qu'il te dira ; il a eu le malheur de perdre tout-à-fait la mémoire aux Indes.

DOM FERNAND, *à part.*

Je ne puis m'en dédire ; il faut garder un nom qui m'approche d'un objet qui m'eſt ſi cher.

DOM PÉDRO.

Embraſſez-la donc.

DOM FERNAND.

Volontiers. Si j'ai eu le malheur de perdre la mémoire, Madame, mon cœur n'en eſt pas moins ſenſible. Je vois avec tranſport que nous allons être unis par les liens de la tendreſſe & du ſang : mais je préfere les premiers. Oui, Madame, aimons-nous, & que la parenté n'entre pour rien dans cet amour. Cette grace, ſi vous me l'ac-

cordez, saura me dédommager de toutes mes infortunes. Je ne regretterai pas la faculté de me rappeller les objets passés dans un moment où il ne me restera rien à desirer pour l'avenir.

DOM PÉDRO.

Quel langage lui tiens-tu donc-là? Allons, allons, je suis enchanté de vous voir tant de dispositions à vous aimer. Bon! vous aurez le tems de faire connoissance ensemble.

TACON, *à part.*

Cela n'est pas malheureux, non, de recevoir du pere de sa maîtresse l'ordre de l'embrasser devant lui.

DOM PÉDRO.

Oh là! vous autres, qu'on prépare un appartement, qu'on mette la table, réjouissons-nous du retour de mon fils.

TACON.

Cela est bien dit : oui, la table, la table.

DOM FERNAND.

Je ne sais où j'en suis. Quelle bizarre destinée qui m'ouvre un accès si facile auprès de la beauté que j'adore, & qui me présente à elle en qualité de

frere, tandis que mon cœur brûle de la passion la plus vive pour elle.

DOM LOUIS.

Je ne puis regarder que comme un bonheur l'arrivée de votre fils, dans le tems où vous vous préparez à couronner ma flamme par un heureux mariage.

DOM PÉDRO.

La situation de Dom Lope, Monsieur, m'oblige à différer un peu cette alliance, quelque flatteuse qu'elle soit pour moi. La fête m'en paroîtroit bien plus douce, s'il pouvoit y assister en parfaite santé.

DOM FERNAND.

Ah! Tacon, qu'as-tu fait, Inès est promise, je suis perdu.

DOM PÉDRO.

Il me semble qu'il est mieux depuis qu'il est entré ici. Allons, allons nous mettre à table.

TACON.

La paralysie va être souvent mise en jeu.

DOM FERNAND.

Mais à propos, je n'ai pas encore embrassé cette chere sœur : il faut me

le pardonner, car je ne l'ai jamais vue.

DOM PÉDRO.

Voilà ſon mal qui le reprend.

DOM LOUIS.

Oui, c'eſt ſa mémoire qui lui manque.

DOM PÉDRO.

Il faut avoir des complaiſances pour lui, ma fille. Embraſſe-le.

DONA INÈS.

De tout mon cœur.

TACON.

Fort, fort, de peur qu'il ne l'oublie encore tout à l'heure.

DOM PÉDRO.

Allons, Dom Louis, allons ma fille; donnons tout ce jour à la joie.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente la rue devant la maiſon de Dom Pédro.

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON, *magnifiquement habillés.*

DOM FERNAND.

NON, Tacon, je ne puis me mettre au-deſſus de cet amour.

TACON.

Morbleu, Monſieur, ne vous jouez pas à nous perdre. Voilà une paſſion venue bien mal-à-propos : examinez donc notre état actuel auprès de celui d'hier, & ſongez qu'un bien être de toute la vie, vaut mieux qu'une ſatiſfaction paſſagere.

DOM FERNAND.

Non, je veux me déclarer & épouſer Inès.

TACON.

Vous rêvez : vous ne l'approchez ſi facilement qu'en qualité de frere. En perdant ce titre, quel eſt celui qui vous reſteroit ? y ſongez-vous ? on nous mettra tous deux à la porte & voilà tout.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que je reſte dans le ſilence, quand je vois les nôces de Dom Louis prêtes à ſe faire ?

TACON.

Ne voyez-vous pas qu'il vous ſera bien plus aiſé d'y mettre obſtacle avec le nom que vous portez aujourd'hui, qu'avec celui de rival ?

DOM FERNAND.

Mais ſi le véritable frere s'aviſe de revenir.

TACON.

Bon ! je vous garantis plus fils de Dom Pédro que lui.

DOM FERNAND.

Comment cela ?

TACON.

Comment! en pareille affaire c'eſt toujours le premier qui paroît qui l'emporte : la reſſemblance entre vous & lui eſt parfaite ; on m'a fait voir un de ſes portraits & je m'y ſerois mépris moi-même. Il y a quatorze ans qu'on ne l'a vu ici. S'il reparoît tout le monde ſera pour vous, & c'eſt lui qui ſera l'impoſteur.

DOM FERNAND.

Cela m'inquiete.

TACON.

Vous avez tort. Jugez de la prévention du vieillard en votre faveur, par ſa crédulité pour l'hiſtoire de la paralyſie.

DOM FERNAND.

Le voilà.

TACON.

Songez que j'ai pris un autre nom ; c'eſt Cerote que je m'appelle, & non plus Tacon.

SCENE II.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND, TACON.

DOM PÉDRO.

QUE fais-tu-là, Cerote?

TACON.

Monsieur, je viens de consulter les Médecins, il n'y a point de remede.

DOM PÉDRO.

J'en suis bien fâché.

TACON, *à Dom Fernand.*

C'est votre pere.

DOM FERNAND.

Est-il heure de dîner? Allons; mais dis-moi, qui est ce gentilhomme que je n'ai jamais vu?

TACON.

Toujours de même.

DOM PÉDRO.

Veux-tu dîner, mon enfant?

TACON.

Dites que oui.

DOM FERNAND.

Eh! mais ce n'eſt pas l'heure.

TACON.

Ventrebleu! que vous importe : eſt-ce que vous devez vous en ſouvenir?

DOM PÉDRO.

Eh bien! mon ami, comment te trouves-tu? ton accident m'inquiete étrangement; je veux marier ta ſœur Inès, & j'aurois bien deſiré que tu en fuſſes inſtruit & que tu puſſes t'en ſouvenir.

DOM FERNAND, *bas.*

Je ſerois trop heureux ſi je pouvois l'oublier.

TACON.

Il me vient une idée, Monſieur; il n'y a qu'à prendre du papier & lui écrire tout ce qu'il a à faire.

DOM FERNAND.

Vous mariez quelqu'un; & qui eſt-ce, s'il vous plaît?

DOM PÉDRO.

C'eſt ta ſœur, les articles ſont dreſſés.

DOM FERNAND.

Et elle mariée, que comptez-vous faire de moi?

DOM PÉDRO.

Mais nous vivrons toujours enſemble, je penſe.

DOM FERNAND.

Laiſſez-moi épouſer Inès, nous ne nous quitterons pas par ce moyen.

DOM PÉDRO.

Ta ſœur!

DOM FERNAND.

Pourquoi non?

DOM PÉDRO.

Peux-tu parler ainſi? ne t'ai-je pas dit qu'elle épouſoit Dom Louis?

DOM FERNAND.

Aurois-je le malheur de vous paroître indigne de votre alliance?

DOM PÉDRO.

Il n'y eſt plus; il paroît que cette idée l'affecte, il ne faut plus lui en parler.

DOM FERNAND.

Je l'adore avec passion, elle ne sera jamais qu'à moi seul.

DOM PÉDRO.

Il ne faut pas le contredire, il me fait pitié : tâches un peu de le ramener.

TACON.

Fournissez-lui une bonne table ; tant qu'il sera bien servi de ce côté-là, il n'y a rien à craindre.

DOM PÉDRO.

Pour le tranquilliser, il n'y a qu'à lui dire que je veux bien le marier avec Inès. Je rentre là-dedans pour donner quelques ordres, car cela me déchire le cœur : toi, reste ici, je le ferai avertir dans un moment.

SCENE III.

DOM FERNAND, TACON, UN FACTEUR.

DOM FERNAND.

JE ne ſais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crains bien de voir ma fraude découverte, de perdre ma maîtreſſe, & de me trouver l'ennemi irréconciliable de ſon pere, qui ne me pardonnera jamais d'avoir ainſi voulu le tromper.

TACON.

Bon, bon, il faut jouir du préſent, & laiſſer l'avenir ſe dévoiler de lui-même. Pouvez-vous imaginer une ſituation plus heureuſe que la vôtre? Vous arrivez à Madrid ſans un ſou, vous voilà riche à millions; vous faites en arrivant une maîtreſſe que vous ne deviez jamais eſpérer de revoir; vous la revoyez ſur le champ; vous avez le droit de l'embraſſer tant qu'il vous plaît ſous les yeux de ſon pere & de ſon futur mari. Que diantre vous faut-

il de plus? Il me ſemble que voilà bien de l'ouvrage aſſez pour deux jours, ſans compter deux repas qui m'ont bien raccommodé; mais que nous veut cet homme?

LE FACTEUR.

C'eſt pourtant-là la maiſon. Il y a une heure que j'appelle ſans qu'on me réponde. Eh! Monſieur, je voudrois rendre cette lettre à Dom Pédro de Lujan.

TACON.

Il y a une heure qu'il eſt ſorti: ſi vous n'attendez que pour être payé du port, le voilà, laiſſez-moi la lettre.

LE FACTEUR.

La voilà, vous m'obligez beaucoup.

SCENE IV.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND, TACON, LE FACTEUR.

DOM PÉDRO.

Tout eſt prêt. (*Au Facteur.*) Que demandez-vous ?

LE FACTEUR.

C'eſt une lettre que j'apporte de la poſte pour Dom Pédro de Lujan, & qui y eſt reſtée depuis long-tems : elle a été oubliée on ne ſait comment.

DOM PÉDRO.

Voyons.

TACON.

C'eſt dommage qu'il ſoit arrivé ſi-tôt. Je conçois quelque mauvais augure de ce meſſage-là.

DOM PÉDRO *regarde la ſignature & il s'écrie :*

Comment ! votre fils Dom Lope de Lujan ?

il de plus? Il me sem
bien de l'ouvrage aff
jours, sans compter d
m'ont bien raccommo
nous veut cet homme?

LE FACT

C'est pourtant-là la
une heure que j'appelle
réponde. Eh! Monsieu
rendre cette lettre à
Lujan.

TACO

Il y a une heure
vous n'attendez que
rt, le voilà, la

LE FA

voilà, vo

m'on fait ré-
om ; mais dès
t, je le lui
qu'à mourir,
'acharne à me
ut d'un coup
ne qu'elle m'a

R O.

on fils, je n'en
ue toi ; tu es
ier ; je démêle
e cette lettre :
, Cerote, qu'at-
chez moi au plu-

O N.

une belle beſogne.
Si vous aviſez-vous
r une pareille nou-
de la peine à pré-
r que vous êtes ſon

P É D R O.

; il eſt bien impor-
urer avant qu'il ſe dé-
ouvelle éclipſe.

DOM FERNAND, *à part.*

Une lettre de ſon fils ! me voilà bien.

DOM PÉDRO.

Cela eſt étonnant ; écoute.

DOM FERNAND, *à part.*

Je ſuis perdu.

DOM PÉDRO.

Voyez combien il y a de fripons en ce monde. (*Il lit.*)

» Monſieur mon cher pere, je viens » d'arriver des Indes avec la derniere » flotte : je ſerai forcé de m'y arrêter » juſqu'à ce que je puiſſe m'arranger » pour partir. J'ai une infinité de cho- » ſes à vous dire que je réſerve pour la » premiere vue. Celle-ci n'eſt que pour » vous tirer d'inquiétude. Votre fils » Dom Lope *Lujan* ».

Voilà une étrange friponnerie : le bruit aura couru que tu ne paroiſſois plus, & quelqu'un aura voulu eſſayer de me filouter ma ſucceſſion.

DOM FERNAND.

Non, Monſieur, non, je ne ſuis pas votre fils, il faut que je vous l'avoue : la crainte de vous affliger, &

vos propres instances, m'on fait résoudre à en prendre le nom; mais dès que Dom Lope reparoît, je le lui rends. Il ne me reste plus qu'à mourir, puisque la destinée qui s'acharne à me poursuivre, m'enleve tout d'un coup jusqu'aux espérances même qu'elle m'a données. (*Il s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Attends, attends, mon fils, je n'en aurai jamais d'autre que toi; tu es mon fils, mon héritier; je démêle toute la fourberie de cette lettre: cours donc après lui, Cerote, qu'attends-tu? ramene-le chez moi au plutôt.

TACON.

Vous avez fait-là une belle besogne. De quoi diable aussi vous aviſez-vous de lui communiquer une pareille nouvelle: j'aurai bien de la peine à présent à lui persuader que vous êtes son pere.

DOM PÉDRO.

J'y cours aussi; il est bien important de m'en assurer avant qu'il se détermine à une nouvelle éclipse.

SCENE V.

DOM. LOPE *seul, en habit de voyage.*

ENFIN, graces au Ciel, me voilà donc dans ma chere patrie ! O patrie tant desirée ! ô terre natale que j'ai si souvent regrettée ! Je reconnois à peine les lieux ; tout me paroît étranger. Voilà pourtant, si je ne me trompe, la rue où demeuroit mon pere ; mais je ne me rappelle point la maison. Je vois sortir de celle-là un vieillard..... Ne seroit-ce point lui ? Au battement de cœur que j'éprouve je le jurerois. Il s'avance vers moi, il faut lui parler.

SCENE VI.

DOM LOPE, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Il me fera tourner la tête.

DOM LOPE.

Monsieur..... s'il vous plaît.

DOM PÉDRO.

Ce garçon là me pénetre de compassion : si Cerote, du moins, a pu le rencontrer.....

DOM LOPE.

Il faut qu'il ait quelque grand chagrin; abordons-le. Seigneur, j'embrasse vos genoux, recevez les respects de Dom Lope votre fils qui est assez heureux pour vous embrasser après une si longue absence.

DOM PÉDRO.

Qu'est-ce que vous venez me parler de Dom Lope ?

DOM LOPE.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas Dom Lope votre fils?

DOM PÉDRO.

Paſſez votre chemin, mon ami, & ne venez pas abuſer de la ſituation où je me trouve. Dom Lope mon fils eſt chez moi en ce moment.

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Mon pere me méconnoît, & il m'annonce à moi-même qu'il a un autre fils. Auroit-on profité de mon éloignement pour prendre mon nom..... Mais non, Monſieur, je ſuis Dom Lope de Lujan. Si vous avez de la peine à me pardonner le long ſejour que j'ai fait aux Indes, vous devez vous rappeller que.....

DOM PÉDRO.

Ce que je me rappelle, Monſieur, c'eſt que je ne vous connois pas, & que je ne veux vous connoître en aucune maniere. J'ai retrouvé mon fils qui arrive des Indes, il eſt chez moi très-content d'avoir retrouvé ſon pere & ſon bien. Adreſſez-vous à d'autres.

DOM LOPE.

DOM LOPE.

Je m'y perds, Monsieur; prenez garde qu'on vous trompe, je vous le répete.....

DOM PÉDRO.

Ouais. Vous êtes apparemment l'homme de la lettre, mais vous n'y gagnerez rien: vous êtes venu trop tard: mon fils a pris les devants. Adieu.

SCENE VII.

DOM LOPE, *seul.*

Y A-T-IL jamais eu d'aventure pareille! Après les dangers de toute espece que j'ai éprouvés sur la mer, je ne pouvois pas m'attendre à en courir encore un plus grand à la porte de la maison paternelle. N'est-ce donc pas assez d'avoir perdu ma maîtresse, d'avoir été percé de coups par un frere barbare, & de m'être trouvé hors d'état de la secourir au moment où elle en avoit le plus de besoin? Ne suffit-il pas, pour me mettre au désespoir, de

l'incertitude où je suis sur le sort funeste de cet objet de mon amour, sans que mon cœur soit encore déchiré par une réception comme celle que je viens d'éprouver ? Mais mon pere n'auroit-il pas quelquefois été informé de mon aventure ? ne voudroit-il pas m'en punir par une froideur affectée ? Enfin il faut que je sache ce qui en est avant la nuit : je prétends être éclairci de tout. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND.

TACON, c'en est assez, nous ne pouvons pas aller plus loin. Je suis perdu, je suis le plus infortuné des hommes. Le fils de Dom Pédro arrive ; il faut que je renonce à sa fille ; je suis au désespoir.

TACON.

Ma foi, Monsieur, vous êtes un terrible homme aussi. Que diable vous importe ? Mais mettez-vous donc dans

la tête, que quand il arriveroit au bon homme une voiture de fils toute entiere, vous ne ceſſeriez pas pour cela d'être le ſien. Songez donc que ſi vous vous éloignez un inſtant de la maiſon, il n'y a plus rien à faire auprès d'Inès.

DOM FERNAND.

Mais ſi ſon frere revient, que veux-tu que je faſſe ?

TACON.

D'abord nous avons empaumé le bon homme ; il donneroit le démenti à ſon propre fils, s'il le retrouvoit devant ſes yeux. Mais en ſuppoſant qu'il vînt à toute force à ſe déſabuſer, qu'auroit-il à vous dire ? N'avez-vous pas réſiſté tant que vous avez pu ? Et ſi tout cela n'a pas le pouvoir de vous ébranler, rendez-vous du moins aux apprêts du ſouper dont j'ai été témoin-oculaire. Il y a, Monſieur, des poulardes, mais des poulardes..... Ah ! il ſeroit trop affreux de les laiſſer manger par d'autres. Allons, un peu d'humanité.

DOM FERNAND.

Entrons pour revoir ma chere Inès.

TACON.

Oui, oui, maintenez-vous auprès de son pere; allez, vous serez son fils en dépit de tout, & quand même l'autre fils, pour justifier de sa naissance, rapporteroit un certificat de la sage-femme, morbleu.... (*Ils s'en vont.*)

SCENE IX.

DONA INÈS, DONA JUANA, LÉONOR.

DONA JUANA.

Vous me paroissez toute triste, Madame, & la part que je prends à vos chagrins, m'affecte aussi vivement que les miens propres: si vous le pouvez, confiez-m'en la cause.

DONA INÈS.

Hélas! que puis-je vous dire? vous ne saurez que trop tôt d'où naît la douleur qui me dévore.

DONA JUANA.

Je voudrois, au prix de ma vie, trouver moyen de l'adoucir.

DONA INÈS.

Je vois bien que mon pere ne s'eſt pas trompé au jugement qu'il a porté de vous, en me permettant de vous garder auprès de moi. Avez-vous vu, Léonor, ſi mon frere eſt de retour?

LÉONOR.

Oui, Madame; on a eu bien de la peine à le ramener; je ne l'ai pas apperçu lui-même; mais j'ai vu ſon valet qui a contribué beaucoup à lui faire perdre le reſſentiment de ce qui s'eſt paſſé.

DONA INÈS.

Juana, voilà la nuit qui vient; voyez à faire allumer les bougies; je voudrois être ſeule pour m'occuper du tourment qui me perce le cœur. Jamais peut-être perſonne ne s'eſt vu dans une ſituation auſſi cruelle. Les diſcours de mon frere me jettent dans les plus terribles allarmes. Il dit qu'il n'eſt pas mon frere; il ſuſpend mon mariage; il me regarde avec des yeux pleins de la paſſion la plus vive; a-t-il en effet quelque ſecret à dévoiler? Y auroit-il une mépriſe ſur ſon compte? Que veut-il? Quelles ſont

ſes vues ? Voilà en effet un frere bien étrange : il ne veut pas que ſa ſœur ſe marie : il lui fait la cour avec une aſſiduité & une ardeur qui me paroiſſent un peu ſuſpectes. Il ne ſemble pas que ſon défaut de mémoire le gêne beaucoup de ce côté-là. Mais voilà Cerote qui entre, tâchons de découvrir quelque choſe.

SCENE X.

LÉONOR, TACON.

TACON.

AH! Léonor, comment te portes-tu, mon cœur ?

LÉONOR.

Très-bien, mon cher ami; & ton Maître, comment va-t-il ?

TACON.

(*A part.*) Voilà une curieuſe qu'il faut écarter. (*Haut.*) On t'appelle là-bas; cours, car le vieillard s'impatiente.

LÉONOR.

Je le retrouverai dans un autre moment.

TACON.

Rions ici un peu à notre aise, c'eſt la ſcene la plus plaiſante là-dedans. Tout le monde eſt autour de mon Maître à lui faire la leçon; on travaille à lui raccommoder ſa mémoire; on veut qu'il ait toujours à la main un petit billet où le bon homme a écrit de ſa main, *Dom Lope Lujan eſt ton pere, mon cher fils, Inès eſt ta ſœur*; & puis il lui fait paſſer en revue les noms de tous les gens de la maiſon. Avec tout cela le paralytique ne me paroît point diſciplinable: il ne veut pas ſe ſouvenir qu'Inès n'eſt que ſa ſœur, & je crains qu'au premier moment, il ne ſe trouve le gendre de ſon pere.

SCENE XI.

DOM LOPE, TACON.

DOM LOPE.

MONSIEUR, un mot.

TACON.

Qui donc entre ici de la sorte ?

DOM LOPE.

Je voudrois savoir.....

TACON.

Vous devriez savoir qu'il y a une porte & qu'on frappe avant que d'entrer.

DOM LOPE.

Doucement : êtes-vous de la maison ?

TACON.

Non, je suis de la Chine apparemment.

DOM LOPE.

Vous devez m'excuser, je suis étranger.

TACON, *à part.*

Ne ſeroit-ce pas là le diable de fils? Il ſent le fils à pleine bouche : voyons un peu. Comment! morbleu, il reſſemble à mon Maître comme deux gouttes d'eau.

DOM LOPE.

Eſt-ce ici que demeure Dom Pédro Lujan, oui, ou non?

TACON.

C'eſt ici.

DOM LOPE.

Que dit-on de ſon fils?

TACON.

(*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Son fils! mais il eſt ici; il n'y a pas huit jours qu'il eſt revenu des Indes.

DOM LOPE.

(*Bas.*) Il y a ici quelque impoſture, m'en voilà certain. (*Haut.*) Savez-vous bien que ce perſonnage, quel qu'il ſoit, n'eſt pas le fils de la maiſon?

TACON.

(*Bas.*) Je m'en étois bien douté, il faut m'en défaire. (*Haut.*) Je ne ſais ce que vous venez me conter ici. Bonſoir, mon Maître va ſe coucher, il

faut que j'aille le déshabiller. Adieu.

DOM LOPE.

Et qui eſt votre Maître ?

TACON.

Le fils du logis.

DOM LOPE.

C'eſt une ruſe que tout cela ; l'homme qui paroît ici n'eſt pas Dom Lope. Je ſais que c'eſt un tour que l'on joue au pere pour épouſer ſa fille.

TACON.

Ma foi, vous en ſavez plus que moi.

DOM LOPE.

Je veux parler à Dom Pédro pour m'éclaircir.

TACON.

Oui, vraiment, il eſt bien tems. Allez, il eſt couché ; revenez demain.

DOM LOPE.

Maraud, je t'apprendrai.....

TACON.

Oh ! vous êtes de mauvais humeur, je vous quitte la place. Bon ſoir, je vais me coucher auſſi.

SCENE XII.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

QU'EST-CE donc que j'entends?

TACON.

Vous arrivez à propos; c'eſt un faquin que j'aurois jetté dehors à grands coups de pied, s'il en valoit la peine...

DOM FERNAND.

Que vois-je? C'eſt l'inſolent qui a ſéduit ma ſœur. Ah! traître.....

TACON.

Que diable.

DOM LOPE.

Voilà le frere de ma maîtreſſe de Seville, vengeons-nous.....

TACON.

Au ſecours, on aſſaſſine mon Maître (*Il s'enfuit, tombe & la lumiere s'éteint.*)

DOM FERNAND.

Va, lâche, l'honneur m'éclaire ſi

cette lumiere me manque. Je vois assez pour achever ce que j'ai commencé dans Seville, & t'arracher une vie que tu n'emploies qu'à me déshonorer.

DOM LOPE, *à part.*

Ne seroit-ce pas là l'homme qui prend mon nom pour se venger de moi? apparemment.....

DOM FERNAND.

Quand tu te cacherois au fond des entrailles de la terre, tu ne te déroberois pas à mon ressentiment.

(*Ils se cherchent à tatons.*)

DOM LOPE.

Et où donc es-tu, toi qui menaces avec tant d'insolence?

SCENE XIII.

Les mêmes, DONA JUANA *une bougie à la main.*

J'AI entendu du bruit ici: sachons ce que c'est.

DOM LOPE.

O Ciel! voilà embarras sur embar-

las. N'eſt-ce pas là la dame de Seville?

DONA JUANA.

Que vois-je?

DOM FERNAND.

Comment! malheureuſe, tu oſes te préſenter ici? C'eſt donc pour recevoir le châtiment de ta lâcheté.....

DONA JUANA.

C'eſt mon frere..... (*A Dom Lope.*) Secourez-moi, Monſieur.

DOM LOPE.

Ne craignez rien.

(*Au moment où ils ſe rapprochent, Juana qui tient la lumiere la laiſſe tomber.*)

DONA JUANA.

Je ſuis ſi troublée, que la bougie m'eſt échappée : tâchons de trouver la porte. (*Elle rencontre Dom Lope.*)

DOM LOPE, *à Dona Juana.*

Bon! je vous trouve, Madame; ſuivez-moi; je vais d'abord vous mettre en ſûreté : c'eſt mon premier devoir, & je reviens enſuite conſommer la vengeance qui m'eſt due.

DOM FERNAND.

Vous ne sortirez point, malheureuse, que je n'aie fait couler tout votre sang. Bon, je tiens la porte; il faut qu'ils passent par ici.

SCENE XIV.

DOM FERNAND, DOM PÉDRO *à la porte.*

DOM PÉDRO.

Il y a du fracas ici. Ne seroit-ce pas Dom Louis qui seroit venu pour se venger du retard de ses nôces. Des lumieres, holà Léonor, Cerote, du monde donc.

DOM FERNAND.

C'est Dom Pédro, il faudroit l'empêcher d'entrer jusqu'à ce que j'aie satisfait ma vengeance.

DOM PÉDRO.

N'entends-je pas la voix de Dom Lope? De la lumiere donc. (*On en apporte.*

DOM FERNAND, *ne voyant plus perſonne.*

Que ſont-ils devenus?

DOM PÉDRO.

Qu'as-tu donc, mon enfant?

DOM FERNAND.

J'ai trouvé un homme enfermé; le perfide s'eſt échappé, je ne ſais comment & m'a laiſſé couvert de honte.

DOM PÉDRO.

Prends garde, mon fils, que perſonne n'a pu ſortir ſans être vu: c'eſt moi qui ſuis venu, à ta voix.

DOM FERNAND.

(*Bas.*) M'ouvrirai-je à lui, ou garderai-je le ſilence? Non, il faut parler. Il faut ſavoir ce qui amene ici cet homme avec ma ſœur, il faut aſſurer ma vengeance. (*Haut.*) Apprenez, Monſieur, que vous êtes dans l'erreur; votre tendreſſe pour Dom Lope vous aveugle: & je ne la mérite pas, car je ne ſuis point Dom Lope; ainſi permettez-moi de ſortir & d'aller chercher l'ennemi qui m'outrage. Ne doutez pas de ce que je vous dis: rien n'eſt ſi vrai, foi de gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Eſt-il poſſible, mon cher fils, que tu prennes ſi fort à cœur des idées auſſi peu ſolides. Ne vois-tu pas que ce ſont des chimeres, des fantômes qui ne naiſſent que de ton imagination? ce ſont des ſuites de ta maladie. Où veux-tu aller, dis? ſonges dans quelles allarmes me jetteroit ton abſence. Jettes un peu les yeux ſur ce papier que je t'ai donné pour te rafraîchir la mémoire de ce que tu es.

DOM FERNAND.

Eh! non, Monſieur, je ne ſais que trop ce que je dis: j'ai vu ici un homme avec la cruelle qui eſt cauſe de tous mes chagrins.

DOM PÉDRO.

Comment! ta ſœur Inès; mais tu n'y penſes pas. Va, ſon cœur eſt plus pur que le jour: tes ſoupçons lui font inſulte. Viens.

DOM FERNAND.

Ce n'eſt pas elle non plus dont je me plains. Je vous quitte: je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.

DOM PÉDRO.

Je ne puis le retenir; le contredire

plus long-tems, ce ſeroit peut-être riſquer de lui nuire. Eh bien! ſeras-tu bientôt de retour, mon fils?

DOM FERNAND.

Dès que je ſerai vengé.

DOM PÉDRO.

Allons donc : il n'y a plus de péril du moins, dès que ſon ennemi n'exiſte que dans ſa tête dérangée. Ayons patience.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND.

Je ſuis perdu, Tacon; je n'ai plus de reſſource. Il ne m'a pas été poſſible de retrouver mon ennemi. L'amour & le deſir de la vengeance me tourmentent également; je ne ſais quel parti prendre pour les ſatisfaire l'un & l'autre.

TACON.

Il eſt vrai que le cas eſt embarraſſant.

DOM FERNAND.

Il faut oublier l'amour, je le ſens bien, l'honneur m'en fait un devoir, mon ennemi eſt ſon frere; je ſuis forcé à lui arracher la vie. Si je pouvois du moins une fois parler à Inès ſans témoins. Va l'avertir que je ſuis ici, &

que je desirerois l'entretenir sans que Dom Pédro le sache.

TACON.

Ma foi je n'irai pas loin, car la voilà qui vient sur mes pas.

SCENE II.

DOM FERNAND & TACON *qui se tiennent à l'écart*, DONA INÈS, LÉONOR.

DONA INÈS.

LÉONOR, savez-vous si Dom Lopè est rentré?

LÉONOR.

Monsieur a été dès le matin pour le chercher, & il n'a pas pu le trouver.

DONA INÈS.

Sentiment importun qui me déchire, que me veux-tu? Je ne sais quel mouvement inconnu m'agite : je crains moi-même de l'approfondir : mais qui ose ainsi me surprendre &

me dérober des ſecrets que je n'oſe m'avouer à moi-même ?

DOM FERNAND.

Un malheureux qui veut vous apprendre les ſiens. Inès, ma divine Inès, il ne m'eſt pas poſſible de vivre ſans vous.

LÉONOR.

Voilà une mémoire qui ne me paroît pas ſi foible.

DONA INÈS.

Quel langage me tenez-vous, mon frere ?

DOM FERNAND.

Laiſſez, laiſſez ce nom funeſte qui fait mon malheur ; je ne ſuis point votre frere : je ſuis le plus humble, le plus fidele de vos adorateurs.

LÉONOR.

Ce frere-là m'a l'air d'être atteint d'un mal incurable.

DONA INÈS.

Que dites-vous, Dom Lope ?

DOM FERNAND.

Ah ! ſoyez déſabuſée : apprenez ce qu'il eſt de l'intérêt de mon amour que vous n'ignoriez pas plus long-tems. Je

ne ſuis point Dom Lope : je me nomme Dom Fernand de Ribera. Il n'y a de réel dans tout ce qui s'eſt paſſé ici depuis mon arrivée, que ma paſſion pour vous. La perte apparente de ma mémoire eſt une ruſe de Tacon, à laquelle je me ſuis prêté pour avoir la permiſſion de vous voir plus longtems.

DONA INÈS.

Je ne ſais que croire.

DOM FERNAND.

Je vous dis la vérité pure.

DONA INÈS.

Léonor, allez prendre garde ſi mon pere entre.

LÉONOR.

Il me ſemble que le frere ne perdra rien à ſe défraterniſer.

DONA INÈS.

Vous me jettez dans une ſurpriſe dont je ne puis revenir.

DOM FERNAND.

Vous faut-il d'autres preuves que mon oppoſition au mariage de Dom Louis avec vous? Croyez-vous que je l'aurois combattu avec tant d'acharne-

nement, si je ne voyois en lui un rival qui me désespere ? Inès, ma chiere Inès, revenez de votre erreur ; pardonnez moi de vous avoir trompée en faveur du motif qui m'y a engagé.

DONA INÈS.

Mais où sera donc mon frere, si vous ne l'êtes pas ?

DOM FERNAND.

Ah ! ne m'en parlez pas ; songez seulement que vous voyez en moi l'amant le plus fidele, & ne prononcez pas devant moi un nom qui me rappelle tous mes malheurs.

DONA INÈS.

Si ce que vous dites est vrai, pourquoi ne pas vous déclarer à mon pere ?

DOM FERNAND.

Il y a un obstacle.

DONA INÈS.

Quel est-il ?

DOM FERNAND.

Je ne puis vous en instruire.

DONA INÈS.

Quoi ! vous avez des secrets pour moi ?

DOM FERNAND.

Mon honneur en dépend : il faut que je me venge.

DONA INÈS.

De qui?

DOM FERNAND.

De celui qui m'a outragé.

DONA INÈS.

Où avez-vous reçu cet affront?

DOM FERNAND.

Ici même, dans cette maiſon, où j'ai trouvé tout à la fois la mort & la vie.

DONA INÈS.

Parlez-moi donc plus clairement, ou j'en reviendrai à croire que ces diſcours ſans ſuite ne ſont qu'un effet de votre maladie.

DOM FERNAND.

Apprenez-moi du moins une choſe qu'il m'importe de ſavoir.

DONA INÈS.

Quelle choſe?

DOM FERNAND.

Cette femme que j'ai trouvée ici cette nuit, quelle eſt-elle? comment

y eſt-elle venue? comment en eſt-elle ſortie?

DONA INÈS.

Que vous importe? Mais cette demande, votre agitation, les ſoupirs que ſon nom vous arrachent portent dans mon cœur un trait de lumiere qui lui développe l'état du vôtre. Un intérêt ſi vif ne part pas d'un attachement médiocre. Qui que vous ſoyez, je vois trop que je ſuis dupe de vos ruſes; c'eſt elle que vous cherchez ici. Comme frere ou comme amant vous m'avez trompée; allez chercher l'indigne objet de votre flamme, & ne vous préſentez jamais à mes yeux.

DOM FERNAND.

Vous me déchirez le cœur; non, c'eſt vous & vous ſeule que j'adore. Apprenez.....

LÉONOR.

Votre pere, Madame qui arrive.

DOM FERNAND.

Je me retire: je ne puis me réſoudre à paroître devant lui.

DONA INÈS.

Léonor, que dis-tu de tout cela?

LÉONOR.

Ma foi, Madame, je n'y entends rien.

SCENE

SCENE III.

DOM PÉDRO, DONA INÈS, LÉONOR, TACON.

DOM PÉDRO.

LA maladie de ce malheureux garçon me mettra au tombeau.

DONA INÈS.

Avez-vous trouvé Dom Lope, mon pere ?

DOM PÉDRO.

Non, je n'ai pu rencontrer ni lui, ni ſon valet.

DONA INÈS.

Si ſon abſence n'eſt qu'une ſuite de ſon infirmité, il ne tardera pas à revenir, mais il y a une choſe qui m'inquiete. Depuis la querelle de cette nuit, la nouvelle fille-de-chambre que j'ai recue a diſparue en même-temps que mon frere ſans avertir de rien.

DOM PÉDRO.

Et si c'étoit pour elle qu'il est sorti de chez moi! vous aviez là un bon sujet.

DONA INÈS.

Je ne l'ai prise que par votre permission.

DOM PÉDRO.

J'ai été cruellement trompé à son air de sagesse : mais allez-vous-en à votre appartement. Voici le valet de mon fils, il faut que je m'éclaircisse une bonne fois de tout ceci.

TACON.

Tout va de mal en pis. Mon fou de Maître n'aura pas le sou demain : allons il faut demander mon congé.

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc ton congé ? est-ce que ton zele se rebute ?

TACON.

Monsieur, tout ceci dure trop longtems.

DOM PÉDRO.

Tu veux donc me faire mourir; je te croyois plus d'attachement pour ton Maître,

TACON.

Mais s'il ne revient pas, que puis-je y faire?

DOM PÉDRO.

Eſt-ce que tu ne ſçais pas où il eſt? parle Cerote; je mourrai, s'il faut que je ſois encore long-tems ſans le voir.

TACON.

Vrai, comme vous êtes ſon pere, je ne puis vous en rien apprendre.

DOM PÉDRO.

Mais que t'a-t-il dit en te quittant?

TACON.

Qu'il n'avoit pas beſoin de moi.

DOM PÉDRO.

Apprends-moi donc du moins la cauſe de ſon reſſentiment, & le motif qui l'a fait réſoudre à s'éloigner avec tant d'obſtination.

TACON.

Je vous le dirois bien, ſi je n'avois pas peur de lui. (*Bas.*) Voyons ſi je pourrai tirer quelque choſe de lui pour nous ſervir demain quand nous nous trouverons à la beſace. (*Haut.*) Vous ſavez bien ce rude homme con-

tre qui il se battoit, eh bien, c'est un homme à qui il doit de l'argent. Il lui en avoit d'abord prêté que l'autre lui a rendu; mais depuis que mon Maître est devenu débiteur, il n'y a pas eu moyen de le faire payer.

DOM PÉDRO.

Pourquoi?

TACON.

Parce qu'il ne s'en souvenoit plus; & chaque fois qu'il rencontroit son créancier, il lui demandoit toujours de le payer, comme s'il eût été le redevable.

DOM PÉDRO.

Comment pouvoit-il se souvenir d'un prêt, s'il oublioit l'autre.

TACON.

Oh! c'est qu'il n'oublie que l'argent qu'il doit; il se souvient à merveille de ce qu'on lui doit.

DOM PÉDRO.

Et ils se battoient pour cela?

TACON.

Pour cela même.

DOM PÉDRO.

La somme est-elle forte?

TACON.

Cent écus, pas davantage.

DOM PÉDRO.

Eh bien! il faut les payer; je vais te les remettre, tu les porteras à ce vilain homme là, afin qu'il ne revienne plus.

TACON.

C'eſt le moyen le plus ſimple : Dom Lope ſera de retour au moment où cette dette ſera acquittée.

DOM PÉDRO.

Je vais te les chercher dans mon bureau, j'en ai ici la clef. (*Il cherche.*) Eh! mais, où l'aurois-je donc miſe? je ne la trouve pas. Ah! la voilà, je l'oublioiſ auſſi.

TACON.

Vous verrez que c'eſt le mal qui gagne.

DOM PÉDRO.

Attends-moi-là, je n'ai rien de plus preſſé que de finir cette affaire.

SCENE IV.

DONA INÈS, LÉONOR, TACON.

DONA INÈS.

LÉONOR, j'ai entendu d'ici tout ce qu'a dit mon pere; puiſqu'il s'en eſt allé, & que le Valet eſt reſté ſeul, il faut que je ſache à quoi m'en tenir.

TACON.

Je vois la ſœur Inès qui vient à moi; comment eſquiver une converſation qui va m'embarraſſer?

DONA INÈS.

Où eſt votre Maître?

TACON.

Madame..... En vérité.

DONA INÈS.

J'entends; il eſt avec la divinité qu'il a enlevée d'ici. L'ingrat! il dit qu'il m'aime, il ſurprend mon cœur par une affectation trompeuſe des ſentimens les plus tendres, & il m'abandonne pour un pareil objet.

TACON.

Il y a là de la colere.

DONA INÈS.

Voilà donc comme il prouve ſon attachement ?

TACON.

Madame, le tems eſt un grand maître ; un peu de patience ; mais que vois-je, bon Dieu !

SCENE V.

Les mêmes, DOM LOPE.

DOM LOPE.

DOM Lope Lujan eſt-il ici ?

DONA INÈS.

Qui oſe donc entrer de la ſorte ?

DOM LOPE.

Seroit-ce-là ma ſœur ? Le cœur me treſſaille de joie & d'inquiétude.

DONA INÈS.

Que cherchez-vous, Monſieur ?

DOM LOPE.

Excusez, Madame, ma hardiesse. J'aurois voulu parler à Dom Lope; j'ai entendu dire qu'il étoit malade, & mon amitié pour lui me fait desirer de le voir.

DONA INÈS.

C'est à mon pere qu'il faut vous adresser pour cela. (*A part.*) Je ne saurai encore rien d'aujourd'hui. (*Elle s'en va.*)

DOM LOPE, *à Léonor.*

Ne pourriez-vous pas m'apprendre quel est le mal de Dom Lope?

LÉONOR.

Mais il a perdu la mémoire, à ce que l'on dit.

DOM LOPE.

Son pere en est bien affligé, sans doute?

LÉONOR.

Vous pouvez bien l'imaginer.

DOM LOPE.

Mais pourrai-je lui parler, au malade?

TACON.

Je vais voir.

DOM LOPE.

Vous me ferez plaisir de lui dire qu'il faut absolument que je lui parle.

SCENE VI.

DOM PÉDRO, DOM LOPE, TACON.

DOM PÉDRO.

VOICI l'argent.

TACON.

Prenez garde à vous, voilà l'homme en question.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous, Monsieur ?

DOM LOPE.

Embrasser vos genoux, vous reconnoître pour mon pere.

DOM PÉDRO.

Son pere !

TACON.

Ce ſera auſſi l'homme à la lettre. Ah! l'adroit fripon.

DOM PÉDRO.

Je n'en ſerai pas dupe; ſortez de chez moi, Monſieur, je ne vous connois pas.

DOM LOPE.

Je ſuis bien malheureux! mais le fourbe qui abuſe de votre crédulité me le payera bien cher.

DOM PÉDRO.

Oui, vous ſerez payé; ce Valet vous remettra la ſomme que mon fils vous doit, & pour laquelle vous vouliez l'aſſaſſiner lâchement cette nuit.

DOM LOPE.

Moi! aſſaſſiner pour de l'argent!

DOM PÉDRO.

En voilà aſſez.

DOM LOPE.

Je vois que votre cœur eſt fermé pour moi, un fourbe s'en eſt emparé à mon préjudice; & par un prodige que je ne conçois pas, vous rejettez votre propre ſang pour donner toute votre tendreſſe à un impoſteur qui en eſt indigne.

TACON.

Monsieur, voulez-vous perdre encore beaucoup de tems à écouter toutes ces rêveries.

DOM PÉDRO.

Non, allons-nous en. Adieu, Monsieur, prenez une autre fois mieux vos mesures; & pour vous dire le fils d'un homme qui ne vous connoît pas, adressez-vous à quelqu'un qui n'ait pas encore revu le sien.

DOM LOPE *seul*,

Il est inexorable; que deviendrai-je? Faut-il le suivre? mais il m'accable de reproches & de soupçons honteux. Me jetter aux pieds de ma sœur! elle me méconnoît avec autant d'inhumanité. M'en retourner aux Indes d'où je viens! hélas! dans la triste conjoncture où je me trouve, ce seroit peut-être le parti le plus sage; mais abandonnerai-je mon nom, ma fortune & mes droits, à l'imposteur qui a osé les usurper? Non, cherchons sa sœur: produisons à ses yeux ce témoin terrible qui le fera rougir s'il est susceptible de quelques sentimens d'honneur. (*Il s'en va.*)

S.CENE VII.

DONA INÈS, LÉONOR *par un côté*, DOM FERNAND & TACON *par l'autre.*

LÉONOR.

MADAME, je crains qu'il y ait bientôt ici du fracas; je vois courir à grands pas ce frere si singulier avec Cerote qui lui aura sans doute rendu compte de tout ce qui s'est passé ici.

DONA INÈS.

Je suis dans une confusion d'idées inexprimables : car, enfin, si le Cavalier qui sort d'ici est le véritable Dom Lope, il est bien à plaindre; & si l'autre n'a feint de l'être que pour couvrir sa passion & se rapprocher de sa maîtresse à qui la pitié m'avoit engagé à donner un asyle, il est bien haïssable : mais je le vois : pour le coup je saurai ce qu'il en est.

DOM FERNAND.

Je ne vous ai jamais rien caché,

adorable Inès; mais de toutes les vérités que je vous ai dites, la plus certaine, la plus inconteſtable, c'eſt la violence de la paſſion dont je brûle pour vous.

DONA INÈS.

Monſieur, qui que vous ſoyez, apprenez-moi donc enfin quelles ſont vos intentions, & quel objet vous avez eu, ſoit en vous fixant ici ſous un nom dont vous reſpectez bien peu les devoirs, ſoit en enlevant d'une maiſon qui devoit être ſacrée pour vous, une fille que j'y avois retirée? N'êtes-vous entré chez moi que pour y mettre le trouble? Vous dites que vous n'êtes pas mon frere; vous affectez une violente paſſion pour moi, & dans le même inſtant vous prodiguez vos vœux à une étrangere qui peut-être en eſt indigne! Vous faites le malheur de Dom Louis; vous mettez au déſeſpoir un Cavalier qui ſe dit mon véritable frere, qui vient ici réclamer les droits qu'il prétend de la nature, & qu'on lui conteſte avec outrage à cauſe de vous. Mon pere n'eſt ni moins inquiet, ni moins embarraſſé; & moi qui n'oſe dépeindre ma ſi-

tuation, tant elle me paroît étonnante à moi-même, j'attends en tremblant que vous me donniez des lumieres suffisantes pour m'aider à prendre un parti.

DOM FERNAND.

N'accablez point, Madame, un malheureux qui se reproche tous les maux qu'il a faits innocemment; mais je suis prêt à les expier. Dom Louis, votre frere, votre pere & vous, vous ne tarderez pas à être satisfaits. Je vais vous fuir, Madame, j'emporterai dans mon cœur l'amour qui le remplit; mais ce feu l'aura bientôt consumé loin de vous, & j'aurai du moins la consolation de ne pas survivre longtems au malheur affreux de vous avoir déplu.

DONA INÈS.

Vous me parlez toujours d'amour comme si je pouvois oublier l'enlévement de cette nuit & la malheureuse qui.....

DOM FERNAND.

Ne me parlez pas de cet événement qui me couvre de honte; mais croyez que je ne vous ai pas offensée; croyez que ma flamme est pure & sincere comme mon cœur.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO *qui ne se montre pas.*

DOM PÉDRO.

VOILA Inès & Dom Lope ensemble; ce pauvre garçon est donc enfin revenu; son Valet aura eu l'adresse de le ramener & de lui tranquilliser l'esprit sur sa dette. Il fait apparemment des excuses à sa sœur; il faut un peu que je l'entende d'ici & que je sache ce qu'il peut lui dire.

Dona Inès & Dom Lope sont supposés avoir toujours continué leur entretien pendant ce court monologue : Inès est adoucie, elle répond.

DONA INÈS.

Mon pere refuse de croire que ce Cavalier qui vient de venir soit son fils. D'où vous est venue l'idée de prendre son nom ?

DOM FERNAND.

L'amour seul que je me suis senti

pour vous, m'a déterminé à cette ruse.

DONA INÈS.

Ne valoit-il pas mieux vous ouvrir tout d'un coup à mon pere?

DOM FERNAND.

Eh! le pouvois-je dans un moment où il avoit donné sa parole à Dom Louis?

DOM PÉDRO.

Il est bien étonnant que sa cervelle soit frappée de l'idée d'épouser sa sœur : on n'a jamais vu de manie comme celle-là.

DOM FERNAND.

A présent que vous êtes instruite de tout, ma chere Inès, tracez-moi le chemin qu'il faut que je suive pour réussir à vous obtenir de Dom Pédro.

DONA INÈS.

Est-ce donc à moi à vous diriger dans une pareille entreprise?

DOM FERNAND.

Si mon amour vous avoit touchée, vous seriez la premiere à m'indiquer des ressources.

DOM PÉDRO.

Mais cela dure long-tems, il faut interrompre cet entretien-là; sa sœur fait semblant de se prêter à sa folie pour ne le pas attrister.

SCENE IX.

Dans le tems que Dom Pédro va joindre Inès & Dom Fernand, Dom Lope paroît avec Dona Juana, & s'arrête au fond du théatre.

DOM PÉDRO, DONA INÈS, DOM FERNAND, DONA JUANA, DOM LOPE.

DOM LOPE, *à Dona Juana.*

J'AI besoin de votre secours, Madame; tâchez de persuader à ma sœur la vérité de tout ce que vous avez à lui apprendre. Je vous ferai signe quand il sera tems de vous montrer.

DOM PÉDRO.

Bonjour Lope, mon enfant, sois le bien retrouvé. Cerote doit t'avoir appris tout ce qui s'est passé ici dans ton absence : va te reposer un peu & ne nous quitte plus, car j'en mourrois. J'ai eu une bien singuliere visite, mais

nous causerons de cela dans un autre moment.

DOM LOPE.

Il va m'échapper si je ne le préviens. (*Il se présente à Dom Fernand.*) Il faut que je me venge par-tout où je trouve mon ennemi.

DOM FERNAND.

Je ne demande pas mieux, je vous ai assez cherché.

DOM PÉDRO.

Que vois-je? Quel est donc l'insolent qui ose en venir à cette extrêmité chez moi? Assassiner mon fils sous mes yeux!

DOM LOPE.

Ah! c'est pour celui que vous traitez si outrageusement que votre cœur dévroit s'intéresser.

DOM FERNAND.

Arrêtez, Seigneur Dom Pédro, c'est assez de mon bras pour le punir; gardez vous de souiller ma gloire par un secours qui vous deviendroit funeste à tous.

DOM LOPE.

Mon pere si vous vous mettez au

rang de mes ennemis, je n'aurai d'autres armes contre vous que la plus profonde soumission.

DOM PÉDRO.

Je suis las de toutes ces folies.

DOM LOPE.

J'ai peine à contenir ma fureur.

DOM FERNAND.

Je ne suis pas votre fils, Monsieur, je vous l'ai dit; ainsi mon danger doit moins vous émouvoir.

DOM PÉDRO.

Il retombe encore dans ses oublis.

DOM FERNAND.

Le défaut de ma mémoire est imaginaire comme tout le reste.

DOM PÉDRO.

Dois-je l'en croire?

DOM FERNAND.

Vous le pouvez, vous le devez. Ce Cavalier, Dom Pédro, est votre fils, & si j'ai osé lui dérober son nom pendant quelque tems, c'est vous seul, comme je l'ai déja dit, qu'il faut en accuser : je vous aurois fait plus de peine en vous le refusant comme je

l'aurois dû, qu'en l'acceptant sans en avoir le droit. Mais ce fils que je vous rends est le plus cruel de mes ennemis : il s'est cruellement vengé & d'avance du tort réparable que je lui ai fait. Il a séduit ma sœur à Séville, il l'a enlevée & je lui dois la mort pour le rétablissement de mon honneur.

DOM LOPE.

Et que faisiez-vous ici en vivant d'une maniere si privée avec la mienne?

DOM FERNAND.

Eh bien ! où est-elle ? Rends-la-moi : expie, en lui donnant la main, l'ignominie à laquelle tu l'as livrée, & soyons amis.

DOM LOPE.

Elle est ici. Je l'amenois comme un témoin propre à me faciliter la restitution des droits qui m'appartiennent. Si vous me la donnez pour épouse, je lui devrai davantage encore.

TACON.

Tout cela tient bien du Roman.

DOM LOPE.

Dom Fernand, en recevant de vous tant de biens, je ne serai pas ingrat :

le seul qui puisse m'acquitter, je le devine, c'est Inès; acceptez sa main en échange de celle que vos ordres m'assurent.

DOM PÉDRO.

Oui, ma fille, oui. donne; s'il n'est pas Dom Lope, il n'en sera pas moins mon fils; j'en aurai deux au lieu d'un. Dom Louis aura seul à se plaindre, mais nous lui ferons entendre raison. Embrassez-moi, mes enfans, & allons nous réjouir d'être sortis si heureusement d'un embarras qui nous a causé tant d'inquiétudes.

FIN.

L'OCCASION FAIT LE LARRON,

En Eſpagnol,

LA OCCASION HAZE AL LADRON;

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom PÉDRO DE MENDOÇA.
Dom VINCENT.
Dom MANUEL.
Dom GOMÈS.
Dom LOUIS.
Dona VIOLENTE, *sœur de Dom Vincent.*
Dona SÉRAPHINE.
POLONIA, *Suivante de Dona Séraphine.*
INÈS, *Suivante de Violente.*
BERTRAND, *Valet de Dom Pédro.*
PINIENTO, *Valet de Dom Manuel.*
CRISPIN, *Valet de Dom Vincent.*
Un ALGUAZIL.
Un LOUEUR DE MULES.
Des MUSICIENS.

La Scene est à Valence.

L'OCCASION

L'OCCASION FAIT LE LARRON.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM VINCENT, CRISPIN.

DOM VINCENT.

APPELLE ma ſœur, Criſpin.

CRISPIN.

A l'heure qu'il eſt, Monſieur ! Qui diable nous attend ? Tout le monde ſera couché.

DOM VINCENT.

Que veux-tu ? j'ai joué & j'ai perdu.

CRISPIN.

C'eſt la regle. En vérité nous menons un joli train de vie. Vous vous relevez quand tout le monde ſe couche, vous ſortez le ſoir, vous courez la nuit toute entiere déguiſé ; vous jouez : vous perdez : vous rentrez au point du jour : vous vous couchez quand les autres ſe levent. Tout au plus quelquefois le ſoleil a l'honneur de vous voir les jours de fêtes : vous allez à la meſſe le plus tard que vous pouvez avec quelque ami babillard qui vous amuſe. A peine la bénédiction eſt-elle donnée, que vous vous emparez de la porte, & vous paſſez en revue toutes les Dames qui ſe préſentent. Dona Inès eſt ennuyeuſe, Dona Julia eſt coquette, Dona Hélena eſt mal coëffée ; l'une eſt blanche, l'autre eſt noire, & puis les réflexions & puis l'épigramme. En vérité, Monſieur, ce n'eſt pas-là le moyen d'obtenir une place dans le calendrier.

DOM VINCENT.

C'eſt la mode, & la mode excuſe tout. Mais appelle.

CRISPIN.

La porte eſt ouverte.

DOM VINCENT.

Quelque domeſtique aura oublié de la fermer, ou on l'aura ouverte à notre arrivée : entre & va chercher de la lumiere. (*Tandis que Criſpin eſt entré, il continue.*) Mais en effet toute ma conduite n'eſt pas trop ſage. Ma paſſion pour le jeu, livre à elle-même la ſœur dont je me trouve chargé : maudite paſſion qui empoiſonne ma vie! ſi j'étois moins ſûr de la ſageſſe d'Inès, il y a des momens où je ſerois en proie aux plus cruelles inquiétudes.

CRISPIN *avec une lumiere & un papier à la main.*

Il faut que tout le monde dorme comme des marmottes. Perſonne ne répond, Madame pas plus que les autres. Mais je ne ſais, cette porte ouverte & une lettre à vous adreſſée que j'ai trouvée ſur la table, me donnent bien des choſes à penſer.

DOM VINCENT.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Liſez, vous ſaurez à quoi vous en tenir.

DOM VINCENT.

La lettre eſt de Dona Violante.

CRISPIN.

Cela ne dit rien de bon.

DOM VINCENT, *lit.*

» Notre négligence à garder, mon » cher frere, vous, votre maiſon, » moi, mon honneur, nous ont privé » tous deux de ce qu'il y a de plus eſ- » timable dans la vie. Tandis que vous » jouez votre fortune, j'ai perdu ce » que la fortune ne ſauroit rendre. » Un Dom Pédro de Mendoça, étran- » ger dans Valence, m'a ſéduite par » une promeſſe de mariage. Il a pris » la fuite; on aſſure qu'il a ſuivi la » route de Caſtille. Pour moi je me » retire dans un couvent dont vous » n'apprendrez le nom qu'après m'a- » voir vengée. Voici la promeſſe qu'il » m'a laiſſée : faites ce que vous ju- » gerez à propos, & ſi vous blâmez » ma crédulité, accuſez-en votre peu » de ſoin ».

Que je ſuis malheureux, Criſpin! Qu'ai-je lu? Comment ne ſuis-je pas mort avant que d'achever cet horrible aveu? Violante déshonorée! ma ſœur

couverte d'opprobre ! elle a raiſon, c'eſt ma faute. Ma faute! mais ne devoit-elle pas ſe défendre elle-même ? Ah ! funeſte uſage qui remets aux mains d'un ſexe l'honneur de l'autre, & qui me condamne à porter l'ignominie d'une faute que je n'ai pas commiſe ! Me voilà dévoué à une honte ineffaçable..... Que vais je devenir? ô Ciel !

CRISPIN.

Toutes ces lamentations-là ne ſervent à rien ; il faut d'abord s'informer du fait : Lucrece, Julie, Inès.

DOM VINCENT.

Tais-toi miſérable : ne leur apprends pas ce qu'elles ignorent ; laiſſe-les dormir ; & puiſque l'outrage qui me fait rougir leur eſt encore inconnu, garde-toi de le leur apprendre.

CRISPIN.

Mais que prétendez-vous faire ?

DOM VINCENT.

J'ai pris mon parti. Dom Alonzo de Guevara, ce Gentilhomme ſi connu dans Sarragoſſe, a fait ſa cour à ma ſœur pour l'épouſer. Ses pourſuites ont fait du bruit dans Valence & ſont

connues de tous les gens de la maiſon. Je vais te laiſſer une lettre par laquelle je te marquerai qu'il eſt arrivé cette nuit pour conſommer ſecrétement ce mariage, & que nous ſommes partis ſur le champ tous enſemble pour nous ſouſtraire aux oppoſitions de ſon pere qui ne le goûte pas. Tu auras ſoin de faire voir cette lettre à qui le voudra, aux voiſins, aux voiſines, & par-là on ne pourra rien ſoupçonner.

CRISPIN.

Il n'y a rien de mieux.

DOM VINCENT.

Pour moi je vais ſur le champ partir pour la Caſtille; je chercherai mon ennemi, & ſi je le trouve, ou il épouſera la malheureuſe qu'il a ſéduite, ou je lui arracherai la vie.

SCENE II.

Le théatre change, il repréſente une auberge ſur la route de Madrid.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA, BERTRAND, *en habits de voyage.*

DOM PÉDRO.

VOILA une bonne Ville à ce qu'il paroît?

BERTRAND.

Comment! bonne; ce ſont les meilleures auberges que nous ayons encore vues. Les lits ſont admirables, & il y a des draps de toile de Hollande (1).

DOM PÉDRO.

As-tu eu ſoin de ma malle?

(1) Avantage très-rare en Eſpagne, où il n'eſt pas commun de trouver, je ne dis pas des draps de toile de Hollande, mais des draps de quelque toile que ce ſoit.

BERTRAND.

Elle eſt encore ſur le mulet.

DOM PÉDRO.

Je vais donc aujourd'hui voir Madrid pour la premiere fois.

BERTRAND.

Oui; nous allons nous embarquer ſur les flots de ce bel océan. Etes-vous bien préparé à une pareille navigation? elle eſt diablement difficile, je vous en avertis; tout eſt plein de ſirenes & de monſtres de toute eſpece qui commenceront par vous voler votre argent, & finiront par vous dévorer tout vif.

DOM PÉDRO.

Je ne crains pas ces dangers-là. Je viens pour me marier; je trouverai mon bonheur auprès de la charmante Séraphine.

BERTRAND.

Je n'ai pas trop de foi à des Séraphins qui portent de ſi hauts talons: ils ſont trop ſujets à faire des culbutes, & vous voyez bien vous-même que des Séraphins tombés ne peuvent être autre choſe que des diables. Avez-vous vu votre maîtreſſe?

DOM VINCENT.

Eh ! comment veux-tu que je l'aie vue, puiſqu'il n'y a qu'un mois que j'ai débarqué à San-Lucar en arrivant du Mexique.

BERTRAND.

Et ſans plus de formalités vous voilà engoué de ſes vertus, feru de ſa beauté, amoureux à toute outrance & prêt à donner dans le ſacrement.

DOM PÉDRO.

Que veux-tu ? ce ſont nos peres qui ont ménagé ce mariage ; ils ont autrefois été amis. Tous ceux qui ont vu Séraphine m'en ont rendu un témoignage ſi avantageux : on m'a ſi bien parlé de ſes mœurs, de ſa figure, de ſon bien ; on m'a tant répété qu'elle étoit jeune & belle, douce, aimable de toute maniere, que je ſuis auſſi rempli d'amour pour elle que ſi je l'avois vue.

BERTRAND.

Mais pour faire l'amour il faut avoir bien mangé & bien dormi. N'allons-nous pas donner quelques momens à ces deux importantes fonctions ?

DOM PÉDRO.

Soupons vîte, à la bonne heure, mais je ne veux pas coucher ici. Vois s'il y a dans l'auberge quelque cavalier avec qui je puiſſe manger pour me déſennuyer un peu.

BERTRAND.

Ma foi en voilà un qui arrive, & qui, à en juger par l'apparence, ſera votre fait.

SCENE III.

La Scene eſt à la porte de l'auberge.

DOM PÉDRO, BERTRAND, DOM MANUEL, PIMIENTO, L'HOTE.

PIMIENTO.

DIEU ſoit loué.

L'HÔTE.

Ainſi ſoit-il. Que ſouhaitez-vous?

PIMIENTO.

Monſieur l'Hôte, y a-t-il du logement pour deux perſonnes?

L'HÔTE.

Pour cent ſi vous le voulez.

DOM MANUEL.

Tiens mon mulet. (*A Dom Pédro, &c.*) Bon ſoir, Meſſieurs.

DOM PÉDRO.

Soyez le bien arrivé, Monſieur.

DOM MANUEL.

Une chambre, Monſieur l'Hôte?

DOM PÉDRO.

Je vous offre, Monſieur, moitié de la mienne. Cela nous ſuffira, ſi votre deſſein, comme le mien, eſt de vous remettre en route auſſi-tôt après ſouper. Vous m'obligerez beaucoup d'accepter le mien; je n'ai pas grand-choſe, mais enfin je vous le préſente de bon cœur (2).

DOM MANUEL.

Vous me faites le plus grand plaiſir.

(2) Il faut ſavoir qu'en Eſpagne, où les Aubergiſtes ne fourniſſent que la *cama & il fuego*, c'eſt-à-dire un bois de lit & une place près du feu, c'eſt une grande politeſſe que de préſenter à quelqu'un qui arrive un repas tout prêt.

Pimiento, mets à la broche ces deux chapons. (*A Dom Pédro.*) Ce ſera un petit ſupplément que vous me permettrez d'ajouter à vos proviſions. Quelle heure eſt-il?

DOM PÉDRO.

Minuit ou à-peu-près. Vous venez de Valence apparemment?

DOM MANUEL.

Au contraire, j'y vais. (*A part.*) Il faut dérouter les gens.

DOM PÉDRO.

Vous venez donc de Madrid?

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai.

DOM PÉDRO.

Qu'y a-t-il de nouveau?

DOM MANUEL.

Les nouvelles n'y manquent jamais. Notre divine Infante eſt en route pour aller s'aſſeoir ſur le trône impérial. Elle doit être à Paris, d'où elle ne tardera pas à paſſer à Vienne.

DOM PÉDRO.

Et des pieces nouvelles, en joue-t-on beaucoup à Madrid?

DOM MANUEL.

On en voit peu : mais on en joue actuellement une qui a été composée par ordre du Roi, & où l'Auteur paroît s'être élevé au-dessus de lui-même.

DOM PÉDRO.

Est-ce Calderon ?

DOM MANUEL.

Pouvez-vous en douter ? Il n'y a que ce grand génie qui ait pu réunir ainsi tous les suffrages (3).

---

(3) Il est bon de remarquer cet éloge donné en plein théatre à un Ecrivain par un de ses rivaux, & par un des plus dignes de lutter avec lui. Cet exemple doit nous paroître d'autant plus étonnant, que nous sommes dans un siecle où les louanges que se donnent les gens de lettres les uns aux autres, ne sont qu'un commerce infame d'imposture ou de bassesse. Ceux qui ont de la réputation louent avec excès les Ecrivains inconnus par qui ils ne craignent pas d'être effacés, & ceux-ci par reconnoissance s'épuisent en panégyriques outrés pour les premiers, afin d'en être appuyés & tirés de leur obscurité ; ce qui arrive quelquefois, tant le public est stupide.

DOM PÉDRO.

Ce bel art, à ce qu'on dit, eſt un peu tombé.

DOM MANUEL.

Cela vient de la faute du Gouvernement, qui néglige aujourd'hui ceux qui le cultivent. On eſt bien éloigné de nos jours de cette magnificence avec laquelle l'antiquité récompenſoit les hommes de génie. Auguſte n'étoit jamais ſans Virgile; il le montroit à ſon côté à tout l'univers. Gracien eſtima Auſone au point de le faire Conſul. Alexandre montra le plus grand reſpect pour la mémoire de Pindare. On a élevé des ſtatues d'or à celle d'Homere. Il n'eſt pas étonnant que des hommes ainſi honorés, ſoient parvenus à un ſi haut degré de mérite. Comme les mœurs ſont changées! Comment ſe fait-il que ce qui étoit alors le comble de la gloire, ne produiſe preſque à préſent que de l'ignominie?

PIMIENTO.

Tout eſt prêt, Meſſieurs.

DOM PÉDRO.

Ne faiſons point de façons, marchons: où eſt la Table?

DOM MANUEL.

Je vous ſuis. (*à Pimiento.*) Où as-tu mis mon bagage ?

PIMIENTO.

Dans cette ſalle qui eſt près de celle où vous allez manger, auprès de la malle de ce Monſieur, qui étoit arrivé avant nous.

DOM MANUEL.

Bon. Je te répete, mon ami, de prendre bien garde de laiſſer ſoupçonner le moins du monde que je vienne de Valence, ni que je me nomme Dom Manuel.

PIMIENTO.

Je le ſçais.

DOM MANUEL.

Il faut toujours me nommer Dom Pédro de Mendoça comme ci-devant.

PIMIENTO.

Je vous entends. Ce nom là a coûté bien cher à la pauvre Violante.

DOM MANUEL.

Bon ! elle n'aura garde de s'en vanter.

PIMIENTO.

A la bonne heure ; mais ſi elle

s'aviſoit d'en parler à Dom Vincent ſon frere : c'eſt un rude homme au moins, & s'il ſe mettoit en tête de nous chercher.....

DOM MANUEL.

Paix. Je ne te demande pas d'avis.

PIMIENTO.

Si votre oncle, Dom Louis de Herrera qui eſt à preſent à Madrid, venoit à en avoir le moindre vent, il en avertiroit votre frere.

DOM MANUEL.

Faut-il que je te répete que je ne veux pas de tes conſeils ?

PIMIENTO.

J'ai fini, mais Dieu veuille qu'il n'arrive pas de tapage.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE IV.

Le théatre représente une rue de Madrid.

DONA VIOLANTE, INÈS, *déguisées en habits d'hommes.*

DONA VIOLANTE.

Nous voila donc équipées & logées.

INÈS.

Par ma foi au diable qui vous connoîtra avec vos cheveux courts, ce manteau, & cette Croix de Malthe; vous m'en imposez presque à moi-même.

DONA VIOLANTE.

Nous sommes en sûreté dans un tourbillon comme celui de Madrid.

INÈS.

Il est vrai que chacun arrive, s'en va, s'habille comme il lui plaît sans que personne y fasse seulement la moindre attention; mais que prétendez-vous faire avec cet équipage?

DONA VIOLANTE.

Me venger de mon perfide ; je le chercherai, je le trouverai ; il y a ici des tribunaux qui me feront juſtice de ſa lâcheté. Mais quand on me la refuſeroit je ſçaurai bien me la faire moi-même.

INÈS.

Hélas ! qui l'auroit dit, qu'un homme tel que Dom Pédro, un cavalier auſſi eſtimé, fût capable d'une pareille trahiſon !

DONA VIOLANTE.

C'eſt ma cruelle deſtinée qui l'a voulu : ce qui me chagrine c'eſt de ne pouvoir le rencontrer nulle part. Il n'y a ni auberges, ni cabarets, ni égliſes, ni ſpectacles, ni jardins publics que je n'aie viſités, & il ne paroît pas.

INÈS.

Il y a quelque choſe qui me chagrine davantage. C'eſt l'idée où je ſuis que votre frere ne tardera pas à ſe trouver ici : il a du cœur, votre frere, il eſt méchant comme un diable.

SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM PÉDRO, *poursuivant Bertrand l'épée à la main.*

DOM PÉDRO.

Je ne sais à quoi tiens que je ne te perce de mille coups, que je ne t'arrache la vie, infame.

BERTRAND.

Ah! Messieurs, secourez-moi.

DOM PÉDRO.

Tu es indigne que personne ait pitié de toi.

BERTRAND.

Hélas! ce n'est pas ma faute. Quand j'ai changé ces maudites malles, il étoit nuit : j'avois bu..... Que ne partiez-vous moins matin?

DOM PÉDRO.

Comment ai-je encore la patience de t'écouter? vive-dieu!

DONA VIOLANTE.

Arrêtez.

DOM PÉDRO.

Laiſſez-moi, Monſieur, que je lui coupe le viſage.

DONA VIOLANTE.

Doucement.

DOM PÉDRO.

Comment puis-je à préſent prouver que je ſois Dom Pédro?

DONA VIOLANTE.

Ne puis-je ſavoir quelle faute il a commiſe?

DOM PÉDRO.

Plût à Dieu que je ne l'euſſe jamais vu, le miſérable, ou qu'il ſe fût noyé en débarquant. A qui eſt-il jamais arrivé un pareil malheur? Séraphine m'attend, & comment me préſenterai-je devant elle ſans aucune des preuves qui peuvent juſtifier mon audace. Cours après cet homme, traître, monte ma mule & atteins-le ſi tu le peux.

BERTRAND.

Le garçon y eſt allé, appaiſez-vous un peu; vous retrouverez vos effets,

Votre homme s'eſt couché à Arganda; l'amour ne l'éveille pas, lui : on aura encore le tems de l'attendre.

DONA VIOLANTE.

Votre chagrin me paroît ſi vif qu'il m'inſpire la plus grande envie d'en connoître la cauſe pour vous ſervir ſi je le puis; & d'ailleurs le récit des accidens que l'on a eſſuyés, eſt quelquefois une eſpece de conſolation qui en adoucit l'amertume.

DOM PÉDRO.

Que puis-je vous en dire? Je ſuis Créole du Mexique; j'ai ſervi le Roi au Chili avec un courage & un ſuccès digne de ma naiſſance; car pour vous l'apprendre je me nomme Dom Pédro de Mendoça.

DONA VIOLANTE.

Dom Pédro de Mendoça! Ah! c'eſt le nom de mon ingrat.

DOM PÉDRO.

Mon pere m'a fait partir pour venir ici épouſer la fille d'un de ſes amis. Il m'a chargé de trente mille ducats en lingots que j'ai négociés pour avoir des lettres de change ſur Seville. A

peine arrivé, ſans me donner même le tems de recevoir mon argent, j'ai pris le chemin de Madrid pour me rendre plus vîte auprès de ma maîtreſſe. Je me ſuis arrêté pour ſouper dans un bourg à quelque diſtance d'ici. Un Cavalier s'y eſt trouvé qui a ſoupé avec moi. Mon amour ne m'a pas permis de m'arrêter : je ſuis parti, & ce coquin, que le ciel confonde, a changé ma malle avec celle de cet étranger, de ſorte que mes lettres de change ; celles de mon pere à ſes amis, mes bijoux, tout mon bien, toutes mes eſpérances ſont évanouies ſans reſſource.

DONA VIOLANTE.

Voilà un événement bien ſingulier. Mais dès qu'un de vos gens eſt allé retrouver le Cavalier avec qui vous avez ſoupé, la mépriſe ſera facile à réparer.

BERTRAND.

C'eſt votre faute auſſi : vous me preſſez ſi fort. Qui diable auroit pu ſe défier d'une pareille aventure ?

DOM PÉDRO.

Tu n'avois que faire de t'enivrer, traître.

SCENE VI.

Les mêmes, MATHIEU, *Domeſtique de Dom Pédro avec une malle.*

MATHIEU.

Il faut, Monſieur, que le diable ait emporté votre homme. Il n'eſt pas poſſible d'en découvrir la moindre piſte.

DOM PÉDRO.

Que dis-tu, Mathieu?

MATHIEU.

Oh! par-dieu, bien fin qui le retrouvera. Il a diſparu comme une ombre.

DOM PÉDRO.

Que viens-tu me conter? Il m'a dit lui-même qu'il alloit à Valence.

MATHIEU.

Ma foi en ce cas il en a menti. J'ai parlé à un Berger qui l'a vu partir. Au lieu de ſuivre le chemin de Valence, il a pris l'oppoſé en diſant qu'il alloit

à Alcala, & passé le Berger, il n'a plus laissé de traces.

DOM PÉDRO, *à Bertrand.*

Me voilà donc ruiné par ta sottise.

DONA VIOLANTE.

Il n'y a donc que des malheureux dans le monde. Moi, je pleure mon honneur, celui-ci regrette son bien : il n'y a par-tout que des gens qui souffrent.

MATHIEU.

Voyez ce que vous ferez de ce porte-manteau ?

DOM PÉDRO.

Ce que j'en ferai ! je le brûlerai.

DONA VIOLANTE.

Vous avez tort.

DOM PÉDRO.

Et qu'en faire donc?

DONA VIOLANTE.

Ouvrez-le, peut-être y trouverez-vous des éclaircissemens sur ce que peut être devenu cet homme sur sa route.

DOM PÉDRO.

Vous avez raison : brise le cadenat; vois ce qu'il y a dedans.

BERTRAND.

BERTRAND.

Des papiers. Comment, diable, un portrait!

DOM PÉDRO.

Beau dédommagement.

BERTRAND.

Par ma foi, la dame eſt jolie (4).

DOM PÉDRO, *en le jettant.*

Mets-le en pieces, miſérable!

DONA VIOLANTE, *à part.*

Il faut un peu le voir. Ah! ciel! qu'ai-je vu?

INÈS.

Quoi donc?

DONA VIOLANTE, *à part.*

Inès, c'eſt mon portrait.

INÈS, *bas.*

Ne vous découvrez pas.

BERTRAND.

Voilà des lettres.

(4) J'ignore ſi Regnard ſavoit l'Eſpagnol; mais aſſurément il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe ici une des plus plaiſantes ſcenes de ſes Ménechmes.

DOM PÉDRO.

Décachete-les.

DONA VIOLANTE.

Ce sont des vers, je crois.

DOM PÉDRO.

Voilà de belles guenilles pour me dédommager.

DONA VIOLANTE, *lit.*

» Sonnet à Violante, la nuit que je » l'ai trompée », (*A part.*) Quel outrage!

INÈS.

Voilà un maître scélérat.

BERTRAND, *lit.*

» Je dois cent ducats à Madrid à » Jerôme du Cid qui me les a prê- » tés ».

INÈS.

Voilà de bons effets, Monsieur.

DOM PÉDRO.

Je ne me sens pas de rage; trente mille ducats de perdus!

BERTRAND.

Voici des lettres soigneusement cachetées.

DOM PÉDRO.

Quelle eſt l'adreſſe ?

DONA VIOLANTE.

L'une eſt au Préſident de Flandre, l'autre au Marquis de Velada, l'autre pour le Régent du Conſeil d'Aragon.

DOM PÉDRO.

En ce cas, mon homme alloit à Madrid.

DONA VIOLANTE.

(*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Apparemment que c'eſt à cauſe de la Dame du ſonnet qu'il fuyoit avec tant de précautions.

DOM PÉDRO.

Cela peut être ; me voilà un peu ranimé. S'il vient à Madrid, je ne perds pas tout-à-fait l'eſpérance de le retrouver.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Ni moi celle de me venger de lui.

DOM PÉDRO.

Ouvre quelques-unes de ces lettres, il s'y trouvera des enſeignemens plus certains de ſon nom & de ſes projets.

BERTRAND.

Voilà celle qui eſt adreſſée au Régent.

DONA VIOLANTE, *en la prenant.*

Voyons ce qu'elle dit. (*Elle lit.*)

» Le Capitaine Dom Manuel de » Herrera eſt mon ami & mon camarade. Depuis dix ans qu'il ſert Sa » Majeſté en Flandre, il s'eſt parfaitement acquitté de ſon devoir comme » le prouvent les certificats qu'il emporte. Il a eu une diſpute avec un » Officier Navarrois à qui il a donné » un coup d'épée : c'eſt ce qui l'oblige » de recourir à votre Excellence, pour » l'aider à obtenir ſa grace ; j'eſpere » que vous ne lui refuſerez pas vos ſecours. Je vous embraſſe & ſuis, mon » cher couſin, &c. *Dom Martin Romain, Meſtre-de-Camp* ».

DOM PÉDRO.

Il avoit en effet l'air d'un homme de diſtinction. Je lui pardonne de m'avoir trompé ſur la crainte du péril qu'il couroit à ſe déclarer.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Enfin, il ſe nomme Dom Manuel

de Herrera. Voilà donc le véritable auteur de ma ruine, & Dom Pédro de Mendoça eſt innocent.

DOM PÉDRO.

Il aura fait ſemblant d'aller à Alcala pour dépayſer ceux qui pouvoient être tentés de le ſuivre, & il reviendra bientôt à Madrid.

BERTRAND.

Ne perdons pas de tems, Monſieur, courons à la découverte.

DOM PÉDRO.

Tu as raiſon, partons.

DONA VIOLANTE.

Puiſſiez-vous trouver ce que vous cherchez.

SCENE VII.

DONA VIOLANTE, INÈS.

DONA VIOLANTE.

Eh bien! Inès, que dis-tu de tout cela?

INÈS.

Je ne sais si je dors ou si je veille, mais je ne puis m'empêcher cependant d'admirer votre bonheur, puisque vous voilà du moins instruite du nom de celui de qui vous avez à vous plaindre.

SCENE VIII.

Les mêmes, PIMIENTO.

PIMIENTO.

Vive-dieu! c'est être bien fou que de risquer sa vie pour empêcher une voiture de verser. Le voilà bien con-

tent d'avoir été faire le Dom Quichotte.

INÈS.

Madame, c'eſt Pimiento; ne le reconnoiſſez-vous pas?

DONA VIOLANTE.

Tais-toi. Qu'eſt-ce mon ami? vous me paroiſſez étranger? Cherchez-vous une condition?

PIMIENTO.

Non, Monſieur, j'ai bien aſſez d'un Maître. Il faut que je reſte avec lui juſqu'à la fin de ſes jours qui ne tardera pas à arriver.

DONA VIOLANTE.

Et pourquoi?

PIMIENTO.

Parce que c'eſt un fou. Le Chevalier du Soleil n'a jamais eu plus d'aventures. Tout à l'heure encore il vient de prendre ſes jambes à ſon cou pour aller ſecourir une voiture emportée par ſix chevaux qui avoient le mors aux dents; mais elle n'en a pas moins verſé.

DONA VIOLANTE.

C'eſt le caractere des honnêtes gens

d'aimer à ſecourir les malheureux ; & qui eſt ce Cavalier ?

PIMIENTO.

C'eſt Dom Pédro de Mendoça qui a ſervi long-tems en Flandre en qualité de Major Général de l'armée.

DONA VIOLANTE.

Et où ſe rend-il à préſent ?

PIMIENTO.

A Madrid, où le Miniſtere l'appelle pour lui donner une autre place.

INÈS.

Les lettres ne vous ont pas trompée ; mais prenons garde à nous, Madame, voilà les gens de la voiture, & votre infidele avec eux.

DONA VIOLANTE.

Retirons-nous, nous ſerons plus ſûres de ne le plus perdre de vue en le ſuivant ſans en être apperçues. Il m'en coûtera la vie, ou je le forcerai à me donner la main.

(*Elles s'en vont.*)

PIMIENTO.

Bonté divine ! quand mon Maître ſera-t-il las de faire le Chevalier errant ?

SCENE IX.

DOM MANUEL, DONA SÉRAPHINE, POLONIA, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

RASSUREZ-VOUS, Madame; vous n'avez plus rien à craindre; votre pere eſt ſauvé, votre voiture eſt relevée. Mais vous-même comment vous ſentez-vous? Mon bonheur eſt-il parfait? & ayant été aſſez favoriſé de la fortune, pour me trouver dans le cas de vous être utile, ai-je réuſſi à vous épargner tous les accidens que l'on avoit à craindre dans une circonſtance auſſi triſte?

DONA SÉRAPHINE.

Je ſuis pénétrée, Monſieur, de la plus vive reconnoiſſance. L'intrépidité avec laquelle vous vous êtes expoſé vous-même pour nous garantir, vous donne toutes ſortes de droits ſur mon pere & ſur moi. Il ſe chargera de

nous acquitter à Madrid, où nous vous reverrons sans doute. Adieu.

DOM MANUEL.

Je ne vous quitte qu'à regret, & sans l'espérance que vous me laissez de vous revoir bientôt, il m'en coûteroit la vie pour avoir sauvé la vôtre. (*A Pimiento.*) Ne perds pas de vue leur voiture, parce que je veux la suivre.

PIMIENTO.

Et quel est votre dessein?

DOM MANUEL.

De connoître cette beauté qui regne sur mon ame.

PIMIENTO.

Comment! vous en voilà déja amoureux fou. Vous n'y pensez pas: prenez-vous toutes les femmes pour des Violantes?

DOM MANUEL.

Je ne sais, mais je veux la suivre; marchons.

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

QUE dis-tu de tout ceci, Pimiento?

PIMIENTO.

Moi! je ne me ſens pas de joie: ô bienheureuſe malle! ſource de plaiſirs & de raviſſemens! Voilà une minute qui vous a mieux valu que dix ans tout entiers de ſervice, de courage & de périls.

DOM MANUEL.

La mépriſe eſt ſinguliere.

PIMIENTO.

Les beaux lingots!

DOM MANUEL.

Il y a quantité d'or & de pierre-

ries, ſans compter les lettres de change.

PIMIENTO.

Monſieur, j'ai imaginé un excellent moyen pour en toucher au plutôt le montant ici & à Cadix.

DOM MANUEL.

Comment! que dis-tu malheureux?

PIMIENTO.

Ecoutez-moi. Ce pauvre Cavalier dévaliſé ne s'appelle-t-il pas Dom Pédro de Mendoça?

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai.

PIMIENTO.

Et le haſard ne vous a-t-il pas fait prendre le même nom, quand vous avez voulu cacher le vôtre?

DOM MANUEL.

Je l'avoue.

PIMIENTO.

Eh bien! puiſque ce pauvre diable arrive du Mexique, qu'il ne connoît perſonne, & n'eſt connu de perſonne, ma foi continuez à être encore lui

jusqu'à ce que vous ayez reçu son argent.

DOM MANUEL

Quels conseils oses-tu me donner, coquin?

PIMIENTO.

Ma foi, de très-bons. Votre homme est nanti de vos papiers; laissez-le être Dom Manuel malgré qu'il en ait, & se démêler comme il pourra des suites de votre affaire.

DOM MANUEL.

Tu parles bien comme un misérable Valet qui ne connoît ni les loix de l'honneur, ni celles de la probité.

PIMIENTO.

Nous voilà bien. Et que prétendez-vous faire de toute cette fortune que vous tenez des mains de la providence?

DOM MANUEL.

Moi! je ne ferai rien d'indigne d'un gentilhomme. Je ne souillerai point ma noblesse par une lâche avarice; je rendrai cet or, ces bijoux à leur maître, sans en retenir seulement un ducat. Il n'y a point de richesses qui vaille l'honneur, & je conserverai

toujours le mien pur & intact. Les seules fautes qui nous soient permises, sont celles dont l'amour est la source. Celles-là deviennent glorieuses pour celui qui les commet. L'exemple de tant de grands hommes & même des Dieux qui se sont tout permis sans scrupule, pour satisfaire cette généreuse passion, justifie suffisamment quiconque les imite. Le seul usage que je prétends faire de ce bienfait du hasard, c'est de m'en aider pour parvenir à la possession de l'adorable Séraphine. Je vois que c'est pour l'épouser que Mendoça se rendoit à Madrid. Je profiterai sans remords, pour le supplanter, de la rencontre imprévue qui me met en état de m'approprier sous son nom une si divine personne.

PIMIENTO.

Eh ! mon Dieu, quelle extravagance ! Ne voyez-vous pas que l'homme à la malle ne manquera pas tout d'abord de se rendre chez sa maîtresse, & qu'avec vos scrupules vous serez mis à la porte après avoir été forcé de restituer jusqu'au nom que vous prétendez conserver seul.

DOM MANUEL.

Il faut risquer quelque chose.

PIMIENTO.

Morbleu! s'il faut risquer quelque chose, que ce soit donc pour des ducats qui nous assureront une vie heureuse, plutôt que pour une péronelle dont la poursuite va l'empoisonner.

DOM MANUEL.

Vive-dieu! je ne sais à quoi tient que je te coupe le visage? Me crois-tu capable d'une friponnerie?

PIMIENTO.

Eh! comment appellez-vous donc ce beau projet auquel vous vous arrêtez?

DOM MANUEL.

C'est un effet de l'amour qui me tourmente! Le tien seroit une bassesse.

PIMIENTO.

Voilà de belles distinctions : vous craignez de le priver de son argent, & vous ne hésitez pas à lui voler sa maîtresse! Dites tout ce qu'il vous plaira : pour moi je vais au solide, & si je prétendois à la femme, je voudrois, par-dieu, avoir aussi les dia-

mans. Il n'y a pas plus de ſcrupule à ſe faire de l'un que de l'autre.

DOM MANUEL.

Tais-toi & ſuis-moi : j'apperçois une voiture. Ah! Ciel, c'eſt Séraphine qui s'apprête à ſortir : allons, il faut la joindre.

SCENE II.

DONA SÉRAPHINE, DOM GOMÈS, POLONIA, *prêts à monter en caroſſe*, DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM GOMÈS.

NE crains rien, ma fille, il arrivera. Dom Pédro de Mendoça n'eſt pas homme à manquer de parole. Je ſoupçonne qu'il veut nous ſurprendre & nous apporter lui-même des nouvelles de ſon débarquement.

DONA SÉRAPHINE.

A la bonne heure. (*A part.*) Je crois que depuis hier je commence à à lui

pardonner ſa lenteur. D'où vient donc ce Cavalier qui m'a ſecourue avec tant de courage occupe-t-il ſi fort mon eſprit ?

DOM GOMÈS.

Allons au Prado : un peu de promenade te garantira de la mélancolie où je te vois prête à tomber. Montons.

DOM MANUEL.

Allons, haſardons-nous.

DONA SÉRAPHINE, *voyant Dom Manuel.*

O Ciel ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

DOM GOMÈS.

Monſieur, que ſouhaitez-vous ?

DOM MANUEL.

Excuſez mon incivilité. N'eſt-ce pas ici que demeure Dom Gomès de Peralte ?

DOM GOMÈS.

Lui-même, & c'eſt à lui que vous parlez. Mais me trompé-je ; n'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui nous avez rendu hier un ſi grand ſervice lorſque notre voiture a verſé ?

DOM MANUEL.

Je ſuis bienheureux d'avoir pu vous

être utile dès le premier moment où je vous ai vu. Votre sensibilité, sans doute, n'en sera pas moins vive, quand vous saurez que c'est Dom Pédro de Mendoça à qui vous avez cette obligation.

DOM GOMÈS.

Quel bonheur! Viens, mon fils, embrasse-moi encore une fois : ta lenteur nous jettoit dans une terrible inquiétude : emmenez la voiture vous autres. Rentrons ; & toi, ma fille, n'embrasses-tu pas ton mari ?

DONA SÉRAPHINE.

Volontiers, mon pere, vos desirs sont des ordres pour moi.

PIMIENTO.

Cela commence bien, il faut voir la suite.

DOM GOMÈS.

Comment se porte le cher pere ?

DOM MANUEL.

Il souffre un peu de la goutte.

PIMIENTO.

A cela près il se porte le mieux du monde.

DOM GOMÈS.

Nous avons étudié tous deux enſemble à Alcala il y a long-tems. Nous étions des comperes alors.

DOM MANUEL.

Il m'a ſouvent entretenu de ces années de jeuneſſe : il n'en parle jamais ſans attendriſſement.

DOM GOMÈS.

Il a bien raiſon, je ſuis tout de même. Le brave homme ! Allons, vous devez être fatigué. Entrons, il faut vous repoſer, & nous ſaurons après tout à notre aiſe des nouvelles de la famille. (*Ils rentrent.*)

SCENE III.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

Il ne ſera pas poſſible de le retrouver.

BERTRAND.

Que le diable l'emporte. Le chien d'homme! Mais eſt-ce à Madrid auſſi que vous pouvez vous flatter de le découvrir?

DOM PÉDRO.

Il n'y a pas une auberge que je n'aie parcourue.

BERTRAND.

Bon! les auberges. Et ſi c'eſt, comme je le ſoupçonne, un Chevalier d'induſtrie, croyez-vous qu'il ira s'y fourrer?

DOM PÉDRO.

Enfin, j'ai ſu que c'étoit ici la demeure de Dom Gomès.

BERTRAND.

Il faut le voir au plutôt : il vous aidera dans vos recherches.

DOM PÉDRO.

Mais je ne pourrai lui faire voir qui je ſuis.

BERTRAND.

Pourquoi balanceroit-il ? Quand il héſiteroit à vous reconnoître, il ne héſitera pas à vous ſervir.

DOM PÉDRO.

Voilà un vieillard qui ſort de la maiſon, c'eſt probablement lui-même.

BERTRAND.

Il faut l'aborder.

SCENE IV.

DOM GOMÈS, SÉRAPHINE, DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

Si c'eſt un titre, Monſieur, pour être bien reçu de vous, que d'être fils d'un de vos plus anciens amis, & d'avoir traverſé les mers les plus éloignées, dans l'eſpoir de votre alliance, j'ai plus de droit qu'un autre à cette honorable prétention : je me nomme Dom Pédro de Mendoça

DOM GOMÈS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

DOM PÉDRO.

Vous avez marqué par lettre à mon pere un violent deſir d'unir vos deux maiſons, & je viens du fond du Mexique remplir vos vues, ſi je ſuis aſſez heureux pour vous trouver encore dans le même deſſein.

DOM GOMÈS.

Monſieur, vos paroles ſont pour

moi autant d'énigmes. Vous êtes, dites-vous, Dom Pédro de Mendoça, & vous arrivez du Mexique?

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une aventure bien singuliere.

DOM PÉDRO.

A quoi puis-je attribuer la surprise où je vous vois? Mon pere m'avoit tant assuré qu'à mon nom seul tout me seroit ouvert ici, & votre maison & votre cœur: se seroit-il trompé, ou ne seriez-vous pas ce Dom Gomès qu'il a tant chéri?

DOM GOMÈS.

Je ne reviens pas de l'embarras où il me jette. Séraphine, y comprends-tu quelque chose?

DOM PÉDRO.

Est-ce-là la charmante Séraphine? Ah! pardon, Madame, permettez que cet embrassement vous prouve mon amour & mes.....

DONA SÉRAPHINE, *le repoussant.*

Arrêtez, Monsieur, & songez à qui vous parlez.

DOM PÉDRO.

Où suis-je donc?

DOM GOMÈS.

Finissons ce badinage. Je ne vous conteste pas le nom que vous vous attribuez ; mais apprenez que le véritable Dom Pédro de Mendoça, le fils de Dom Diégo de Mendoça est ici : il vous a heureusement prévenu. Il m'a remis les lettres de son pere & toutes les autres preuves que je pouvois exiger pour le reconnoître. J'ignore quelles sont vos vues dans une tentative que je pourrois qualifier plus durement, ou plutôt je ne veux pas les approfondir : mais je ne puis m'empêcher de vous observer que votre personne ne me paroît pas faite pour un rôle aussi déshonorant.

DOM PÉDRO.

Ciel! qu'entends-je? Je vous pardonne, Dom Gomès, de me méconnoître, puisque vous ne m'avez jamais vu ; mais vous êtes trop éclairé pour rester long-tems dans une erreur si dangereuse pour vous. Apprenez que ce prétendu Dom Pédro est un fripon qui a l'ame aussi vile que son extérieur est engageant. Il m'a volé dans une auberge tout mon argent & les titres qui pouvoient m'aider à vous dessiller les

les yeux. C'eſt un miſérable qui ne ſe contente pas de filouter les hommes; il fait auſſi métier d'abuſer les filles dans les maiſons où l'on a la foibleſſe de le ſouffrir. Il a été obligé de fuir hors de Flandre où il craignoit d'être arrêté. Il ſe nomme Dom Manuel de Herrera : il a ſéduit dans Valence une fille de bonne famille ſous une promeſſe de mariage, & s'eſt éclipſé après l'avoir déshonorée. Il vient ſans doute faire ici ſous mon nom le même emploi de ſes talens : mais défiez-vous-en; & ſi vous expoſez la trop aimable Séraphine à ſa vue, tremblez en ſongeant au ſort de l'infortunée Violante.

DOM GOMÈS.

Voila un hardi perſonnage de venir ainſi couvrir de honte à mes yeux le gendre que je me ſuis choiſi. Qu'on appelle Dom Pédro.

SÉRAPHINE.

Gardez-vous-en bien, ou vous allez cauſer quelque malheur. Ne voyez-vous pas que cet homme-ci eſt ſon ennemi, & qu'il s'efforce par ſes hiſtoires de lui nuire dans votre eſprit. Mépriſez cette ruſe mal concertée & ſon auteur. Les lettres que

Dom Pédro vous a présentées ; les témoignages de son pere, du Viceroi du Mexique, les richesses qu'il a rapportées de son pays, la générosité qui brille dans toute sa personne, ne sont-elles pas des cautions plus sûres de sa sincérité, que les allégations imprudentes d'un inconnu ?

DOM GOMÈS.

Tu as raison, ma fille. Laissons-là cet homme qui se trompe, ou qui veut me tromper.

DOM PÉDRO.

Quoi ! vous me quittez ?

DOM GOMÈS.

Allez, Monsieur, allez ; tendez vos pieges à des gens faits pour s'y laisser prendre. (*Il rentre avec sa fille.*)

SCENE V.

DOM PÉDRO, BERTRAND, DONA VIOLANTE, *en homme.*

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU! si je n'avois encore du respect pour son âge, cet instant auroit été le dernier de sa vie.

BERTRAND.

Nous voilà bien chanceux : sans argent, sans crédit, sans nom même, puisqu'on nous a pris le nôtre, qu'allons nous devenir?

DONA VIOLANTE.

Qu'est-ce, Messieurs? D'où vient l'accablement où je vous vois?

DOM PÉDRO.

Eh! d'où peut-il venir, si ce n'est de la plus abominable friponnerie qu'on ait jamais faite? Mais, Monsieur, vous pouvez me rendre le plus grand service.

DONA VIOLANTE.

Moi! & comment?

DOM PÉDRO.

Vous me remettez, sans doute.

DONA VIOLANTE.

Oui, vous êtes, si je ne me trompe, ce Cavalier à qui l'on a changé sa malle l'autre jour, & à qui on a par ce moyen enlevé tout son argent.

DOM PÉDRO.

Ce n'est là que la moindre de mes pertes. Mais ce misérable qui s'est ainsi emparé de mon bien, s'est présenté sous mon nom chez le pere de la fille que je voulois épouser. Il y a été reçu comme le fils de la maison, & moi qui viens de me présenter à ce vieillard abusé, j'en ai été traité indignement. Venez m'aider à le détromper, puisque vous êtes témoin de tout ce qui s'est passé. Unissons-nous pour faire punir comme il le mérite, le lâche qui m'outrage & me fait outrager par des personnes si cheres.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Que faire ? Si j'ai pour lui cette complaisance, Dom Manuel est perdu ; je n'ai pas d'espoir de l'épouser, & je reste déshonorée moi-même sans ressource. D'un autre côté, si je me

refuſe à ce que ſouhaite ce malheureux étranger, mon infidele peut aller loin & tromper Dom Gomès & ſa fille au point qu'ils ſeront malgré eux forcés de prendre ſa défenſe. N'y auroit-il pas moyen de concilier leur intérêt & le mien, de ménager le traître qui nous perd, ſans le compromettre trop dangereuſement ?

DOM PÉDRO.

Vous balancez.

DONA VIOLANTE.

Je penſe que mon témoignage aura bien peu de poids ici où je ne ſuis pas plus connu que vous. Ce ſeroit peut-être donner lieu à de nouveaux ſoupçons, que de vous produire avec un ſi foible appui. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, faire venir des informations de Seville & de Cadix, où vous m'avez dit que vous aviez des correſpondances.

DOM PÉDRO.

Cela eſt bien, mais il faut du tems; & dans l'intervalle le traître ne peut-il pas ſe marier ?

DONA VIOLANTE.

Ne craignez rien. Je vous réponds

de mettre obſtacle à ſon mariage juſqu'à ce que vous ayez fait venir tous les certificats dont vous avez beſoin.

DOM PÉDRO.

Et comment ferez-vous ?

DONA VIOLANTE.

Rapportez-vous-en à mon zele.

DOM PÉDRO.

Mais qui peut vous en inſpirer un ſi fort en ma faveur ?

DONA VIOLANTE.

Croyez que je ſuis très-intéreſſé à vous voir réuſſir.

DOM PÉDRO.

Intéreſſé ! de quelle maniere ?

DONA VIOLANTE.

Peut-on voir ſouffrir un galant homme, tel que vous me paroiſſez être, ſans prendre la plus grande part à ſes douleurs?

DOM PÉDRO.

Rien ne pourra égaler ma reconnoiſſance.

DONA VIOLANTE.

Allez, & ſoyez bien certain que je

vous procurerai tous les délais dont vous croirez avoir besoin.

DOM PÉDRO.

Adieu donc. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

DONA VIOLANTE, *seule.*

A-T-ON jamais vu une situation aussi singuliere que la mienne. Je viens ici pour y découvrir un infidele & le forcer de répondre à mon amour; & au moment où je vais le rejoindre, je le trouve dans un péril qui menace sa liberté & même sa vie. Par là je me vois forcée, moi qui le cherchois, de me dérober à sa vue, & de devenir la protectrice de mon ennemi. Allons, rempliſſons ce devoir pénible : défendre son honneur, c'est défendre le mien qui n'en doit plus être séparé. J'ai déja pénétré tous ses projets : je sais que la beauté de Séraphine a fait plus d'impression sur son cœur, que toutes les richesses du pauvre inconnu qu'il a dépouillé sans le vouloir : mais

je saurai arrêter cette nouvelle passion dans sa naissance. J'ai déja fait entrer Inès dans la maison de Séraphine. En la voyant il n'osera pas poursuivre sa criminelle entreprise : il rougira devant ce temoin irrécusable. Sois-moi propice amour, & rends-moi l'honneur, Dieu cruel, puisque c'est toi qui me l'as fait perdre. (*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

DOM VINCENT, CRISPIN, INÈS, *voilée.*

DOM VINCENT.

CRISPIN, dès que tu verras une femme se cacher de nous avec quelque affectation, avertis-moi afin que je la suive & que je la connoisse : peut-être serai-je assez heureux pour trouver ici la misérable qui m'a déshonoré, & pour laver dans son sang la honte dont elle m'a couvert.

CRISPIN.

Tenez, Monsieur, voilà de ce côté

une drôleſſe qui ne ſe montre qu'avec précaution.

INÈS.

Violante m'a donné-là une aſſez déſagréable commiſſion. Il faut que je me préſente chez Dom Gomès pour entrer au ſervice de Séraphine. Voyons... Mais Ciel! que vois-je?.....

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt Inès, du moins c'eſt ſa taille & ſa marche : c'eſt elle-même, par-dieu.

DOM VINCENT.

Je le crois auſſi. Arrête, malheureuſe! à quoi bon ce déguiſement? Ne crois pas te ſouſtraire à mes regards : je t'ai reconnue, découvre-toi ou tu es morte.

INÈS, *à part.*

Eſt-il poſſible que je ſois tombée ſi mal à propos ſous ſa main? (*Haut.*) Eh bien! oui, Monſieur, c'eſt moi; modérez-vous.

DOM VINCENT.

Il faut m'apprendre à l'inſtant tout ce que je veux ſavoir, ou je vais tout à l'heure commencer par toi à me venger.

INÈS.

Eh bien! je vais tout vous dire. Il eſt vrai que j'ai accompagné Mademoiſelle votre ſœur cette malheureuſe nuit où elle a cru devoir ſe ſouſtraire à vos reproches. Se voyant ſi cruellement trompée, elle n'a pu ſe réſoudre à reſter dans Valence où ſa délicateſſe lui faiſoit craindre que tout le monde ne fût inſtruit de ſon infortune : elle s'eſt retirée à Monviedra, auprès de votre tante l'Abbeſſe : elle lui a confié ſes chagrins & s'eſt cachée auprès d'elle autant pour expier ſa foibleſſe, que pour en dérober la connoiſſance au public. Je me ſuis chargée de venir à Madrid à la découverte de ſon amant. Le haſard a fait que je ſuis deſcendu dans la même auberge où étoit logé cet infame ſéducteur. J'ai trouvé moyen un jour qu'il n'y étoit pas, de me gliſſer dans ſa chambre. Des lettres que j'y ai trouvées m'ont appris que ce Dom Pédro ſuppoſé s'appelloit Dom Manuel de Herrera, & qu'il venoit ici avec des lettres de recommandation à tous les Miniſtres, pour ſolliciter la grace d'un meurtre qu'il a commis en Flandre. Si vous

ſouhaitez de le voir, ſuivez-moi & vous ſerez ſatisfait.

DOM VINCENT.

Où eſt ſon auberge?

INÈS.

Auprès des Carmes. (*A part.*) Ma foi, tant pis pour notre homme du Mexique : il s'en tirera comme il pourra : mais je ne ſaurois autrement garantir Violante de la fureur de ſon frere.

DOM VINCENT.

Je te ſuis; mene-moi à cette auberge, Inès.

INÈS.

Marchons, Monſieur. (*Ils ſortent.*)

SCENE VIII.

Le théatre représente l'auberge de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

VOILA donc, mon pauvre ami, ce qu'on appelle la Cour, la Capitale. Hélas ! tous ceux qui passoient d'Espagne au Mexique, avoient bien raison de me dire que c'étoit le pays du mensonge & de la fourberie.

BERTRAND.

Les gens y sont bien plus fripons que des Algériens ; ils volent en pleine paix.

DOM PÉDRO.

Je ne l'éprouve que trop. Que vais-je devenir ? Mépriſé, ſans connoiſſances, ſans reſſources, regardé dans la maiſon de Dom Gomès comme un fripon ou comme un fou.....

BERTRAND.

Mais ce Monſieur vous l'a dit tantôt. Ecrivez à Seville, faites venir des certificats.

DOM PÉDRO.

Il faudra bien s'y résoudre ; mais la lenteur avec laquelle tout cela se fera me désespere. Va toujours voir à la poste s'il n'y a point de lettres pour moi : en attendant je vais écrire celles qui partiront par l'ordinaire du soir.

BERTRAND.

J'y vais.

DOM PÉDRO.

Je crois que j'en deviendrai fou, si cela continue.

SCENE IX.

DOM PÉDRO, DOM VINCENT, LA GARDE.

DOM VINCENT.

(*A part.*) VOILA donc mon homme ; il faut m'en bien assurer. (*Haut.*) Monsieur, voudriez-vous bien me faire le plaisir de m'apprendre comment vous vous appellez.

DOM PÉDRO.

Que vous importe ? Je m'appelle Dom Pédro de Mendoça

DOM VINCENT.

J'entends. Vous êtes ce miſérable Manuel de Herrera qui, ſous un nom ſuppoſé, déshonorez les filles de qualité. Vous me devez raiſon de l'affront que vous m'avez fait. Si je vous avois trouvé à Valence, vous m'auriez payé plus cher le crime que vous n'avez pas rougi d'y commettre.

(*Il met l'épée à la main.*)

DOM PÉDRO.

Moi ! un affront à vous ! dans Valence ? Eh ! je n'y ai été de ma vie. Il n'y a pas ſix ſemaines que j'ai débarqué à San-Lucar, & je ſuis venu ici tout droit. Comment diable aurois-je pu vous inſulter ? Mais je vois ce que c'eſt. Le traître qui s'eſt emparé de mon bien, & qui ſe pare ici de mon nom, eſt également l'auteur de l'outrage dont vous gémiſſez.

DOM VINCENT.

L'artifice eſt ingénieux ; mais je n'en ſerai pas la dupe. Voici toute

ma réponſe. (*Il le charge à coups d'épée.*)

DOM PÉDRO.

Ma foi, tant pis pour vous puiſque vous m'y forcez. (*Il ſe défend.* Voilà un brave homme.

DOM VINCENT.

Il ſe bat bien pour un vil ſéducteur.

LA GARDE, *derriere le théatre.*

Arrêtez de la part du Roi.

DOM PÉDRO.

C'eſt la Garde.

DOM VINCENT.

Quel malheur! il faut remettre ma vengeance à un autre jour.

DOM PÉDRO.

Vous parlez toujours de vengeance, mais vous me prenez pour un autre.

LA GARDE.

Arrêtez-les, ſuivez-les.

DOM VINCENT.

Je me retire; mais ſongez qu'il faut l'épouſer, ou renoncer à la vie. (*Il ſe retire.*)

*

SCENE X.

DOM PÉDRO, LA GARDE.

UN ARCHER.

Bas les armes, mon Gentilhomme?

DOM PÉDRO.

Je ne sais pas résister à la Justice; mais prenez bien garde si c'est moi....

UN ARCHER.

Oui, oui, c'est vous-même.

DOM PÉDRO.

Quel crime ai-je commis?

UN ARCHER.

Quel crime! n'en est-ce pas déja un assez grand que le duel même où nous venons de vous surprendre? Mais de plus, n'est-ce pas vous qui avez tué un homme à Bruxelles? La veuve est ici, elle a rendu plainte contre vous: vous êtes Dom Manuel de Herrera: les papiers qu'on a trouvés dans vos effets en font foi. Je suis bien instruit comme vous voyez.

DOM PÉDRO.

O fortune! fortune, ne te lasseras-tu pas de me persécuter! Il n'y a rien de si faux que tout ce que vous dites-là? Quand ma noblesse seroit moins connue.....

UN ARCHER.

En voilà assez : ce n'est pas avec nous que vous avez à vous justifier. Venez en prison où vous serez le maître de dire tout ce qu'il vous plaira. Allons, Messieurs, marchons.

DOM PÉDRO.

Est-il possible, ô Ciel! que je me voie traité avec une barbarie pareille.

UN ARCHER.

Qu'on l'entraîne.

DOM PÉDRO.

J'ai peine à résister à la rage qui me suffoque; mais voyons s'il me reste encore des malheurs à craindre, ou des infortunes à épuiser.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DONA VIOLANTE, INÈS, *en femmes & magnifiquement habillées.*

INÈS.

NE m'apprendrez-vous point, Madame, la cauſe de tout ce que je vois ſans y rien comprendre? Nous voilà revenues à nos véritables ajuſtemens; nous voilà logées dans un appartement ſuperbe.

DONA VIOLANTE.

Avec de l'argent on ſe fournit de tout à Madrid en moins de rien.

INÈS.

Oui; mais on a quelque objet, & le vôtre.....

DONA VIOLANTE.

Tu le ſauras. As-tu rendu ma lettre à Dom Gomès ?

INÈS.

A lui-même ; il ſera ici dans un moment. Je lui ai bien donné l'adreſſe & j'ai eu ſoin de lui dire que celle qui le demandoit, étoit une dame nouvellement arrivée des Indes qui vouloit le conſulter ſur une affaire très-importante.

DONA VIOLANTE.

Et à Dom Louis de Herrera, lui as-tu fait rendre la ſienne ?

INÈS.

Tout de même.

DONA VIOLANTE.

C'eſt l'oncle de Dom Manuel. Sur ce que l'on m'a dit de ſa nobleſſe, de ſon courage & de ſa généroſité, je compte trouver en lui un protecteur : mais on frappe ce me ſemble.

INÈS.

C'eſt ſans doute le bon homme.

DONA VIOLANTE.

Ouvre.

INÈS.

J'y vais. Entrez, Monsieur, c'est ici la maison.

SCENE II.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM GOMÈS.

DOM GOMÈS.

C'EST vous, Mademoiselle, qui m'avez apporté cette lettre.

INÈS.

Oui, Monsieur, & voilà ma maîtresse.

DOM GOMÈS.

Je me rends à vos ordres, Madame; trop heureux si mes services peuvent vous être utiles.

DONA VIOLANTE.

Des sieges. (*Ils s'asseoient.*) (*A Inès.*) Si la Comtesse ma cousine vient me prendre, vous lui direz que je la prie

de m'excuſer, mais que je ſuis occupée à une affaire qu'il ne m'eſt pas poſſible de différer, & vous ne laiſſerez entrer perſonne.

INÈS.

Cela eſt bon, Madame. (*A part.*) Que veut-elle faire avec tout cet appareil? (*Elle ſort.*)

DONA VIOLANTE.

C'eſt un devoir, Monſieur, pour les Gentilhommes que de s'employer à la défenſe des femmes, & en cette qualité vous me devez plus de ſecours que perſonne. Vous avez chez vous, ſi je ne me trompe, un Dom Pédro de Mendoça qui arrive des Indes pour épouſer votre fille.

DOM GOMÈS.

Cela eſt vrai. Ce mariage n'eſt même différé que par je ne ſais quel accident qui m'a obligé d'écrire à Seville des lettres dont la réponſe ne tardera pas.

DONA VIOLANTE.

Mais ſavez-vous que Dom Pédro eſt marié aux Indes?

DOM GOMÈS.

Lui marié !

DONA VIOLANTE.

Lui-même.

DOM GOMÈS.

Ah ! Madame, comment voulez-vous que je ſoupçonne un homme d'honneur, plein d'eſprit & de courage, comme il le paroît, d'une auſſi indigne duplicité ?

DONA VIOLANTE.

Il n'y a pourtant rien de ſi vrai.

DOM GOMÈS.

Mais ne vous en auroit-on pas impoſé ?

DONA VIOLANTE.

Ecoutez-moi, & croyez-en après ce qu'il vous plaira. Je me nomme Anne de Fontaine Major. Je deſcends d'ancêtres illuſtres qui ont occupé les premieres places parmi les conquérans du Nouveau-Monde. Je ſuis née au Mexique, c'eſt là que j'ai vu Dom Pédro. Je lui plûs dès le premier aſpect, & je ne vous cache pas, que des ſoins aſſidus & ſa conſtance parvinrent à me

toucher. Mais l'ingrat ! à peine se vit-il au comble de ses vœux qu'il s'embarqua pour l'Espagne, me laissant avec la vaine ressource d'une promesse de mariage qu'il croyoit rendre inutile en mettant le vaste espace des mers entre lui & moi. Ni les périls, ni les fatigues d'un long voyage n'ont pu me rébuter. Je l'ai suivi jusqu'ici : à peine y suis-je arrivée que j'ai appris qu'il se préparoit à épouser la belle Séraphine, au mépris de ses sermens & de mes droits devenus sacrés par ma foiblesse, autant que par son amour. Avant que de rien faire éclater, c'est vous que j'ai cru devoir prendre pour conseil & constituer mon Juge. Tenez, Monsieur, jettez les yeux sur ces papiers. Voilà des lettres qui n'ont que trop contribué à accélérer ma perte. Voilà la promesse funeste qui l'a consommée. Voilà le portrait de l'infidele qui en a été l'auteur & l'artisan.....

DOM GOMÈS.

N'en dites pas davantage, Madame, le lâche n'est que trop bien convaincu dans mon esprit. Il ne restera pas encore une heure dans ma maison. Mais ce n'est pas assez pour moi de

l'écarter à jamais de ma fille, je veux vous servir moi-même contre lui, & vous aider à en obtenir justice. Vivedieu, quand ce seroit mon fils je le punirois de ma main. Tranquillisez-vous, Madame : je vous donne ma parole de travailler à faire tourner tout ceci à votre satisfaction, gardez encore le secret, & comptez sur mes soins.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

Le bon homme s'en va tout échauffé. Mais qu'espérez-vous de cet artifice ?

DONA VIOLANTE.

Puisque la bonne foi m'a été si nuisible, il faut bien que je me sauve par un peu de mensonge. Je gagne au moins à celui-ci de rompre le mariage de mon perfide.

INÈS.

INÈS.

Il n'y a rien de mieux imaginé ; mais il vous reste encore un filet à tendre.

DONA VIOLANTE.

Il est tout prêt, & Dom Louis de Herrera vient de soi-même s'y jetter. C'est lui que j'apperçois, ne me quittes pas.

SCENE IV.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

Si l'on m'a bien enseigné l'adresse, c'est ici. Pardonnez, Madame, si j'entre sans frapper ; mais la porte étoit ouverte & je n'ai pas voulu retarder d'un moment le plaisir de faire ma cour à l'aimable Violante Pacheco.

DONA VIOLANTE.

Si je vous ai fait prier d'honorer cette maison de votre présence, c'est

ſur la réputation de votre généroſité ; vous connoiſſant pour l'oncle de Dom Manuel de Herrera, je n'ai pas douté un inſtant que je ne trouvaſſe en vous tout l'appui dont j'ai beſoin pour obtenir la réparation d'un affront qu'il m'a fait.

DOM LOUIS.

Il eſt trop vrai, Madame, comme vous le dites, que je ſuis l'oncle de Dom Manuel. Je viens d'apprendre qu'il eſt en priſon pour une fourberie très-puniſſable qu'il s'eſt permiſe. Soit amour, ſoit folie, il s'eſt mis dans la tête de perſuader à une jeune perſonne nommée Séraphine, belle, riche & de qualité, qu'il eſt un certain Pédro de Mendoça, un Mexicain arrivé pour l'épouſer. Apparemment qu'il aura fait à ce ſujet quelque extravagance, puiſqu'il eſt en priſon à l'heure où je vous parle. Quoique je ne l'aie jamais vu, parce qu'il ſert depuis ſon enfance, je veux pourtant lui être utile quand je ſerai au juſte informé de ſon affaire.

DONA VIOLANTE.

Il en a plus d'une.

DOM LOUIS.

Celle que je lui pardonne le moins eſt celle, où il me paroît qu'il vous a pour adverſaire, mais elle ſera bientôt accommodée. S'il vous a donné quelque parole, Madame, je vous donne la mienne à mon tour de le forcer à la remplir.

DONA VIOLANTE.

Vous m'avez entendue à demi-mot; je mets en vous toute mon eſpérance.

DOM LOUIS.

Elle ne ſera pas trompée : vous ſerez ſatisfaite ou vengée : je vais voir l'ingrat à ſa priſon. S'il conſent à recevoir la grace que vous lui offrez; j'ai aſſez d'amis dans Madrid, pour le tirer d'embarras dans tout le reſte.

DONA VIOLANTE.

Je dois vous avertir que j'ai un frere qui eſt ici & qui le cherche. Il ne faut pas qu'il ſçache que je ſuis à Madrid.

DOM LOUIS.

Ne craignez rien, belle Violante; ma diſcrétion égalera mon zele.

DONA VIOLANTE.

Je compte en tout sur vous.

DOM LOUIS.

Vous le pouvez & vous en aurez des preuves dès demain.

SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

MADAME, tout va fort bien; mais puisque c'est le vrai Dom Pédro qui est en prison, pourquoi entreprenez-vous de l'en faire sortir sous celui de Dom Manuel?

DONA VIOLANTE.

Je t'avoue qu'il me fait compassion. Puisque c'est moi qui ai été cause de sa captivité je dois l'être aussi de sa délivrance. D'ailleurs elle n'est pas un mal pour moi: il me servira mieux étant libre, qu'il n'auroit pu le faire étant prisonnier.

INÈS.

Mais pourquoi l'avoir noirci dans l'esprit de ce vieillard, qui croit être son oncle & qui va le persécuter pour l'obliger à vous apporter une main dont vous ne voulez pas?

DONA VIOLANTE.

Aies patience, tu verras avec le tems, la raison de tout ce que j'ai fait, suis-moi.

(*Elles s'en vont.*)

SCENE VI.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

As-tu arrangé tous les bijoux?

PIMIENTO.

Tout est en ordre. J'ai fourré dans la malle, comme vous me l'avez ordonné, l'or, l'argent, les joyaux, les lettres, excepté celles que vous avez remises à Dom Gomès.

DOM MANUEL.

Il importe peu pour celles-là.

PIMIENTO.

Ne m'apprendrez-vous pas quel eſt votre projet? Allons-nous chez un Bijoutier faire eſtimer toutes ces pierres-là & en recevoir le prix? Eſt-ce cela?

DOM MANUEL.

Non, mon ami, j'ai un projet plus honnête. J'ai bien pu, pour m'ouvrir un accès auprès de la belle Séraphine, m'approprier une lettre qui m'aſſuroit cet avantage: mais je rougirois de garder le reſte plus long-tems, lorſque j'en connois le véritable maître. On m'a aſſuré qu'il étoit en priſon; ce ſecours lui devient encore plus néceſſaire dans une pareille circonſtance: ſuis-moi, & allons lui reporter tous ces effets qui lui appartiennent.

PIMIENTO.

Sa maîtreſſe eſt-elle auſſi compriſe dans la reſtitution?

DOM MANUEL.

Que dis-tu?

PIMIENTO.

Si vous êtes ſi délicat, ſi ſcrupuleux, il me ſemble que pour ne rien avoir à lui, il faudroit commencer par lui rendre ſa femme?

DOM MANUEL.

Elle n'étoit pas sa femme, & ne le sera jamais.

PIMIENTO.

Je ne sçais comment vous arrangez tout cela : mais entre nous, il me semble que si vous renoncez aux diamans, il faut aussi abandonner la fille, car le cher beau-pere m'a paru beaucoup plus enthousiasmé des pierreries que de vous.

DOM MANUEL.

Il me les a vus, cela suffit.

PIMIENTO.

Ma foi, Monsieur, tout cela ne vaut rien ; vous vous romprez le cou avec tous ces beaux projets là.

DOM MANUEL.

Pourvu que je satisfasse mon amour & ma probité, je m'inquiete peu du reste.

PIMIENTO.

Dieu veuille que tout vous réussisse.

DOM MANUEL.

Je suis si avancé qu'il ne m'est plus permis de reculer.

(*Il veut s'en aller.*)

SCENE VII.

DONA SÉRAPHINE, POLONIA, DOM MANUEL, PIMIENTO.

DONA SÉRAPHINE.

ATTENDEZ, Monsieur, attendez, j'ai deux mots à vous dire. Quel étoit donc votre dessein, en nous outrageant si indignement mon pere & moi? Que vous promettiez-vous d'une fourberie si criminelle, & si facile à découvrir?

DOM MANUEL.

Je ne comprends rien, Madame, à cet étrange discours. Quoi! quand je vous adore, quand je compte avec la plus mortelle impatience tous les instans qui me séparent du jour heureux où je serai à vous pour jamais, vous venez m'accabler des plus sanglans & des plus injustes reproches. Par où ai-je donc pu les mériter?

DONA SÉRAPHINE.

Par où! perfide... demandez-le à

cette amante infortunée du Mexique qui vient ici revendiquer ſes droits ſur vous.

DOM MANUEL.

Moi ! une amante au Mexique !

DONA SÉRAPHINE.

Vous feignez de la méconnoître ; ame double & ſans foi.

DOM MANUEL.

Madame, que le ciel me foudroie, ſi j'ai jamais eu de maîtreſſe au Mexique !

DONA SÉRAPHINE.

Traître, vous ne connoiſſez donc pas la jeune Anne de Fontaine Major ?

DOM MANUEL.

Anne de Fontaine Major ! non en vérité.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une furieuſe impudence. Ne croyez pas m'en impoſer, elle a tout confié à mon pere. Elle lui a fait voir vos lettres, ainſi qu'une promeſſe de mariage que vous lui avez faite, & à la faveur de laquelle vous l'avez ſéduite.

DOM MANUEL.

Madame, je n'ai jamais vu de Dame de ce nom au Mexique, & je pourrois bien jurer qu'il n'en a jamais existé.

DONA SÉRAPHINE.

Elle a montré à mon pere votre propre signature.

DOM MANUEL.

C'est un tour qu'on me joue.

DONA SÉRAPHINE.

Vous me feriez perdre la raison.

DOM MANUEL.

Pimiento, avance, tâches un peu de désabuser Madame.

PIMIENTO.

Que voulez-vous que je dise, si elle est obstinée dans ses idées ?

DONA SÉRAPHINE.

Que pourras-tu me dire contre l'évidence même ?

PIMIENTO.

Madame, il est vrai qu'autrefois mon maître a connu aux Indes une beauté métisse, dont il a eu cinq ou six petits enfans en moins de rien, mais d'abord elle ne s'appelloit point

Anne de Fontaine Major : c'étoit Hippolite Guaroha : enſuite il y a long-tems qu'elle ne vit plus, à telles enſeignes qu'elle eſt morte au Paraguay d'une indigeſtion de fraiſes.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà donc votre défenſeur ? vous devriez rougir de vous préſenter devant moi. Au reſte, puiſque vous ſoutenez que tout ceci eſt faux, je veux aller ce ſoir avec mon pere voir la belle Indienne : trouvez-vous-y en même-tems que nous, & là, il ſera aiſé de vérifier qui de nous deux en impoſe.

DOM MANUEL.

J'accepte avec tranſport, Madame, ce moyen de me juſtifier à vos yeux.

DONA SÉRAPHINE.

A ce ſoir donc.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

PIMIENTO.

EH bien! voilà un nouvel embarras auquel vous ne vous attendiez point.

DOM MANUEL.

Pimiento, il faut que cette femme là ſoit attachée à la pourſuite du véritable Dom Pédro. Dans l'ignorance où elle eſt de ce qui s'eſt paſſé, trompée par le nom que je porte, elle aura fait ſes plaintes à Dom Gomès. Il faut que je la voie, & que je m'ouvre tout naturellement à elle; ſi en effet, elle ſonge à épouſer Dom Pédro, elle ſera trop heureuſe de favoriſer mes vues ſur Séraphine.

PIMIENTO.

Monſieur, cette affaire là me paroît s'embrouiller de plus en plus. Il me ſemble que vous vous embarquez bien à la légere.

DOM MANUEL.

Allons voir cette Mexicaine, & prends avec toi la malle du pauvre prisonnier pour la lui reporter en sortant de chez sa maîtresse.

SCENE IX.

Le théatre représente la prison.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

QUAND donc, ô ciel! finiront mes disgraces? Est-il possible que je ne pourrai trouver personne qui compatisse à mon malheur?

BERTRAND.

Encore un peu de patience, la réponse de Seville ne sçauroit tarder, & alors vous serez bientôt hors d'embarras.

DOM PÉDRO.

Oui, mais si pendant ma captivité le traître se marie. Au bruit de ce qui passe, il pressera la nôce.

BERTRAND.

Mais après tout, si la belle Séraphine est si hâtée, tant pis pour elle, elle y risque plus que vous.

SCENE X.

DOM LOUIS DE HERRERA, DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM LOUIS.

Est-ce vous, Monsieur, qui êtes Dom Manuel de Herrera, un Officier employé en Flandre ?

DOM PÉDRO.

Encore : tout le monde est fait pour me désespérer ; il faudra bien enfin me résoudre à être Dom Manuel, puisqu'ils le veulent tous (5). Que dis-tu de tout cela Bertrand ?

(5) Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque. Soit que Regnard ait connu ou non cette pièce Espagnole, il est sûr que tout le fond des Ménechmes s'y retrouve : mais il me semble que l'intrigue en est bien plus

BERTRAND.

Je dis que je ne ſçais où j'en ſuis.

DOM LOUIS.

Me trouvez-vous indigne d'une réponſe ?

DOM PÉDRO.

Eh ! quelle réponſe puis-je vous faire, quand votre queſtion me jette dans l'embarras le plus grand où je me ſois jamais trouvé ?

DOM LOUIS.

Laiſſons-là ces idées ridicules ; écoutez-moi, je ſuis votre oncle, Dom Ma-

---

comique, plus vraiſemblable & plus intéreſſante que dans les Ménechmes. Dans la piece Françoiſe, la vue ſeule des Acteurs eſt un menſonge perpétuel qui détruit toute l'illuſion : elle rend les plaiſanteries ſans effet. Il faut toute la gaieté du dialogue de Regnard pour la rendre ſoutenable à la repréſentation : elle n'eſt vraiment plaiſante qu'à la lecture où les mépriſes paroiſſent vraiſemblables, & où les yeux ne démentent point les Acteurs ; au lieu qu'ici l'erreur n'étant pas fondée ſur la reſſemblance des viſages, le ſpectateur n'a point d'effort à faire pour imaginer ce qu'il voit. Cela ſeul aſſure, à ce qu'il me paroît, la ſupériorité à la piece de Moréto : mais

nuel ; je viens vous consoler, vous soulager : embrassez-moi.

DOM PÉDRO.

Je le veux bien, mais qui êtes-vous ?

DOM LOUIS.

Dom Louis de Herrera, que le desir de vous être utile amene ici. Si vous voulez renoncer aux folies que l'amour vous a mises dans la tête, je suis prêt à travailler à votre liberté.

DOM PÉDRO.

Excusez mon ignorance ; je n'avois

---

d'ailleurs, que l'on dépouille les deux drames des ornemens extérieurs, que l'on ôte pour un moment à celui de Regnard les beautés de détail qui en font tout le mérite, & que l'on compare ensemble les situations, que l'on rapproche l'un de l'autre les squelettes, s'il est permis de le dire de ces deux pieces, & je crois que l'avantage restera incontestablement à l'Auteur Espagnol. Chez Regnard, il n'y a jamais que le Ménechme Campagnard d'embarrassé. Le Chevalier est toujours à son aise, au lieu qu'ici les deux personnages ont leur part des inquiétudes qu'ils causent : ils sont perpétuellement en crainte, & cela doit assurément redoubler l'intérêt.

jamais ſçu que j'euſſe à Madrid un parent de ce nom-là.

DOM LOUIS.

La circonſtance où vous êtes, rend mon dévouement plus vif..

DOM PÉDRO.

Je ſuis honteux d'y répondre ſi mal.

DOM LOUIS.

Mais écoutez-moi; il me ſemble que c'eſt une choſe honteuſe & indigne de vous, d'aller prendre un nom étranger pour ſatisfaire je ne ſçais quelle paſſion?

DOM PÉDRO.

Mais je n'ai pas pris de nom: j'ai toujours porté le mien.

DOM LOUIS.

Bon, bon. Si l'amour vous donne tant de fermeté & de conſtance, pourquoi donc vous être détaché de la belle Violante, qui vous pourſuit & vous redemande par-tout?

DOM PÉDRO.

A moi! Violante!

DOM LOUIS.

Elle eſt ici: elle y a appris vos ex-

travagances. Pardonnez-moi ce terme qui n'eſt qu'une preuve de mon amitié. Mais eſt-il poſſible qu'un Gentilhomme, tel que vous, ait fait aſſez peu de cas de ſon honneur, pour manquer de parole à une femme de qualité, & pour flétrir à jamais ſa réputation par une faute honteuſe!

DOM PÉDRO.

Mon cher Oncle, cette femme eſt-elle ici?

DOM LOUIS.

Oui, ſans doute, & c'eſt un grand bonheur pour vous; elle m'a tout confié; & c'eſt à ſa priere que je me ſuis déterminé à me rendre votre caution pour vous tirer d'ici.

DOM PÉDRO.

Sçavoit-elle que j'étois en priſon?

DOM LOUIS.

Et comment auroit-elle pu l'ignorer?

DOM PÉDRO.

Et elle aſſure que celui qui eſt en priſon, eſt Dom Manuel?

DOM LOUIS.

Voilà une belle demande. Et que

peut-elle dire autre choſe, puiſque c'eſt vous qui y êtes?

DOM PÉDRO.

Mais a-telle vu Dom Pédro de Mendoça, celui qui eſt mon rival auprès de Séraphine?

DOM LOUIS.

En vérité, je n'en ſçais rien.

DOM PÉDRO, *à part.*

Il eſt viſible qu'elle donne dans l'erreur générale. Soit, prêtons-nous-y auſſi pour ſortir de priſon. Quand je ſerai dehors, je prendrai mes meſures pour tout éclaircir une bonne fois.

DOM LOUIS.

A quoi penſez-vous-là?

DOM PÉDRO.

Je penſe que je donnerois tout au monde, pour que vous ne ſoyez pas inſtruit de mes folies.

DOM LOUIS.

Elles ſont en effet bien étranges; mais votre maîtreſſe eſt indulgente & les pardonnera dès qu'elle vous verra retourner à ſes genoux. Je l'ai vue, elle eſt charmante & vous aime avec paſſion.

DOM PÉDRO.

Quand l'avez-vous vue ?

DOM LOUIS.

Tout-à-l'heure, & je vais vous mener chez elle.

DOM PÉDRO.

Allons chez elle.

BERTRAND.

Encore paſſe : ſi ce chien de nom de Manuel a nui à mon maître, il lui ſert auſſi : c'eſt lui qui l'a fait mettre en priſon : c'eſt lui qui l'en fait ſortir. Dieu ſoit loué, mais tâchons de n'y plus revenir.

SCENE XI.

Le théatre repréſente le devant de la maiſon de Violante.

DOM LOUIS, DOM PÉDRO.

DOM LOUIS.

NOUS voilà arrivés, Dom Manuel; c'eſt ici que demeure votre épouſe.

DOM PÉDRO.

Avant que je me préſente à ſes yeux, faites-moi la grace de me rendre un ſervice qui en ſera auſſi un pour elle.

DOM LOUIS.

Quel eſt-il?

DOM PÉDRO.

Entrez devant moi : prévenez-la des diſpoſitions où je ſuis, afin qu'elle me reçoive avec moins de répugnance, & quand il ſera tems que je monte, vous me ferez ſigne de ce balcon.

Vous avez raiſon, rien n'eſt mieux penſé : attendez-moi.

DOM PÉDRO.

Je vous attends. (*Seul.*) Il faut avouer qu'il arrive dans la vie des événemens bien étranges ! Y a-t-il jamais eu un homme qui ſe ſoit trouvé dans la poſition où je ſuis ? qui ait vu un fripon prêt d'épouſer ſa maîtreſſe à ſes yeux, & ſe ſervir pour le ſupplanter de ſon propre bien ? Ah ! Dom Manuel de Herrera, vous ſaurez ayant peu qui je ſuis.

SCENE XII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, PIMIENTO.

PIMIENTO.

MONSIEUR, voici votre homme planté devant la porte.

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai. Apparemment que Dona Anna de Fontaine Major, l'aura fait ſortir de priſon. Voilà un bon moment pour faire la reſtitution que je lui dois. Monſieur, puiſque ma bonne fortune fait que je vous rencontre.....

DOM PÉDRO.

Ah! traître, c'eſt la mienne qui vous amene ici.

DOM MANUEL.

Un moment, Dom Pédro, j'ai deux mots à vous dire avant de vous parler avec mon épée : nous aurons du tems pour tout.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous m'apprendre ?

DOM MANUEL.

Vous êtes instruit de la mépriſe de nos valets au ſujet de nos malles. Voici la vôtre telle que je l'ai trouvée: je vous la rends.

DOM PÉDRO.

Je vous en ai peu d'obligation. Le tréſor qu'elle renferme m'eſt fort indifférent : mais de m'avoir enlevé le cœur & la main de Séraphine, c'eſt là ce que je ne puis vous pardonner.

DOM MANUEL.

Voilà déja un article de fini. Pour l'autre, c'eſt ainſi que je vais me juſtifier. (*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE

SCENE XIII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, DOM VINCENT *auſſi l'épée à la main*, PIMIENTO.

DOM VINCENT.

MESSIEURS, un inſtant, s'il vous plaît, par complaiſance pour moi.

DOM MANUEL.

Laiſſez-nous.

DOM PÉDRO.

Ne ſuſpendez point une vengeance trop légitime.

DOM VINCENT.

Un moment : j'en ai auſſi une à pourſuivre & ſur l'un de vous deux. Lequel eſt Dom Pédro de Mendoça ?

DOM MANUEL & DOM PÉDRO *enſemble.*

Moi.

DOM VINCENT.

Cela ne ſauroit être : un des deux

eſt Dom Manuel que j'ai intérêt de découvrir.

DOM MANUEL, *à part.*

A ſon langage je ne ſaurois méconnoître le frere de Violante. Voilà un ſurcroît d'embarras.

DOM PÉDRO.

C'eſt à moi que vous avez à faire, je vous l'ai déja dit, & vous le ſavez bien vous-même, puiſque nous nous ſommes déja meſurés pour le même ſujet qui vous conduit ici.

DOM MANUEL.

Arrêtez. Quoique je ſois Dom Pédro, c'eſt pourtant moi & moi ſeul que regarde le ſoin de le ſatisfaire.

DOM VINCENT.

Eh bien! puiſque vous refuſez tous deux de m'éclaircir, vous vous ſentirez également tous deux de ma vengeance. (*Ils ſe battent.*)

SCENE XIV.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, DOM LOUIS, DOM GOMÈS, PIMIENTO.

DOM LOUIS.

EH! qu'eſt ceci, Meſſieurs?

DOM GOMÈS.

Modérez cet emportement.

DOM LOUIS, *ſe mettant du côté de Dom Pédro.*

Dom Manuel, je vole à votre ſecours.

DOM VINCENT.

Me voilà éclairci; meure l'auteur de ma honte.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM VINCENT.

Rien ne peut m'arrêter puiſque j'ai trouvé le lâche qui n'a pas rougi d'abuſer de la foibleſſe d'une malheureuſe.

DOM LOUIS.

Arrêtez, vous dis-je ; votre honneur peut ſe réparer par une voie plus douce & plus ſûre.

DOM VINCENT.

Quelle eſt-elle ?

DOM LOUIS.

Dom Manuel mon neveu que vous voyez, eſt prêt à épouſer Violante, à la ſollicitation de laquelle il vient de ſortir de priſon.

DOM VINCENT.

Je n'en croirai rien juſqu'à ce que j'aie vu Violante que je ſais cachée dans un couvent.

DOM LOUIS.

Si je vous la fais voir tout-à-l'heure, & qu'ils ſe donnent la main en votre préſence, que direz-vous ?

DOM VINCENT.

Je vous marquerai la plus vive ſenſibilité.

DOM LOUIS.

Eh bien ! ſuivez-moi, & venez être témoin d'un ſpectacle qui fera tomber tous vos ſoupçons.

DOM VINCENT.

Je vous ſuis ſur cette parole.

DOM PÉDRO, *bas à Dom Manuel.*

Dom Manuel, le frere de votre maîtreſſe me fait entrer chez lui dans l'eſpérance que je vais l'épouſer. Vous ſavez ſi cela ſe peut. J'ai bien voulu garder le ſilence pour vous épargner une trop juſte confuſion, & vous laiſſer le tems de réfléchir au parti que vous à prendre.

DOM LOUIS.

Mon neveu, je vous attends.

SCENE XV.

DOM MANUEL, DOM GOMÈS.

DOM MANUEL.

Je ne sais où j'en suis. Ah! Violante, Séraphine, que vous partagez cruellement mon cœur!

DOM GOMÈS.

Je suis bien aise de voir la tournure que prennent les affaires de ce gentilhomme, & plus encore d'être convaincu par-là de votre innocence: mais il vous reste encore à détruire la plainte de Dona Anna. Ma fille est chez elle, entrons ici; du moment que Séraphine sera désabusée, elle est à vous.

DOM MANUEL.

Allons.

SCENE XVI.

Au moment où DOM GOMÈS & DOM MANUEL *veulent entrer,* DONA VIOLANTE *sort poursuivie par* DOM VINCENT *l'épée à la main;* DOM LOUIS, DOM PÉDRO & DONA SÉRAPHINE *tâchent de le retenir.*

DOM VINCENT.

Tu mourras, malheureuse, puisque tu refuses de l'épouser,

DONA VIOLANTE.

Eh! Messieurs, secourez-moi.

DOM MANUEL.

Qu'ai-je vu! ô Ciel! c'est Violante, c'est à moi seul qu'il appartient de la défendre.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une suite d'incidens où l'on ne peut rien comprendre.

DOM PÉDRO.

Dom Vincent, écoutez-moi, votre

ſœur a raiſon : je ne ſuis point Dom Manuel : je n'ai accepté ce nom que pour ſortir de captivité ; & c'eſt Dom Louis de Herrera qui, étant trompé lui-même, m'a forcé de me prêter à ſon erreur, pour ne pas me priver de ſon ſecours.

DOM LOUIS.

C'eſt de Violante même que j'ai appris que vous étiez mon neveu.

DOM PÉDRO.

Il n'en eſt rien, je ſuis Dom Pédro de Mendoça, & voila Dom Manuel.

DOM VINCENT.

C'eſt Dom Louis.....

DOM GOMÈS.

Un moment. Perſonne ne peut mieux nous en inſtruire que Madame.

TOUS ENSEMBLE.

Parlez, Madame.

DONA VIOLANTE.

Me voilà enfin arrivée au moment que j'ai tant ſouhaité. Eh bien ! puiſqu'il faut que je parle, voilà cet amant, cet époux auquel je ſuis attachée pour la vie ; voilà Dom Manuel

dont j'embraſſe les genoux en lui redemandant l'honneur.

DOM MANUEL.

Il eſt trop vrai, belle Violante. Je ſors de l'aveuglement où m'a jetté une paſſion furieuſe. Donnez, Dom Pédro, donnez la main à Séraphine; je ſuis déſormais trop content de mon bonheur pour troubler le vôtre.

DOM VINCENT.

Je ceſſe d'être votre ennemi en devenant votre beau-frere.

Fin du troiſieme Volume.

1957